Class 92 N558 Book
General Theological Seminary Library
CHELSEA SQUARE, NEW YORK

CIVILISATION ET CHRISTIANISME

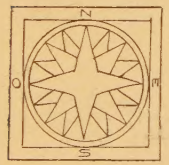
SOUS LA DIRECTION DE M. LOUIS ROUGIER

C | LE CONFLIT DE LA PENSÉE MODERNE ET DU CHRISTIANISME

NIETZSCHE

PAR

JULES DE GAULTIER



PARIS

ANDRÉ DELPEUCH, ÉDITEUR

51. RUE DE BABYLONE.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/nietzsche0000jule

DU MÊME AUTEUR :

Mercure de France.

De Kant a Nietzsche, vol. in-18, 7e édition.

Le Bovarysme, vol. in-8o, 4e et nouvelle édition.

La Fiction Universelle, vol. in-18 *(épuisé)*

Nietzsche et la Réforme Philosophique, vol. in-18. 3e édition.

Les Raisons de l'Idéalisme, vol. in-18, 3e édition.

La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs, vol. in-18, 3e édition.

Comment naissent les Dogmes ? (Entretiens avec ceux d'hier et d'aujourd'hui), vol. in-18, 2e édition.

Le Génie de Flaubert, vol. in-18, 2e édition.

Librairie Félix Alcan.

La Philosophie Officielle et la Philosophie, vol. in-16.

Les Éditions G. Crès et Cie.

La Vie mystique de la Nature, vol. in-16.

Éditions du Siècle.

La Sensibilité métaphysique, vol. in-16, 6e édition.

LES MAITRES DE LA PENSÉE ANTICHRÉTIENNE
SOUS LA DIRECTION DE M. LOUIS ROUGIER

NIETZSCHE

PAR

JULES DE GAULTIER

PARIS

ÉDITIONS DU SIÈCLE

121, BOULEVARD SAINT-MICHEL

92
N558
84324

IL A ÉTÉ FAIT DE CET OUVRAGE, LE QUATORZIÈME DE LA COLLECTION « LES MAÎTRES DE LA PENSÉE ANTI-CHRÉTIENNE », UN TIRAGE UNIQUE SE DÉCOMPOSANT COMME SUIT : VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 1 A 20, ET TROIS MILLE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN ALFA TEINTÉ DES PAPETERIES NAVARRE, NUMÉROTÉS DE 1 A 3020.

ON A TIRÉ EN PLUS VINGT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE I A XX ET TROIS CENTS EXEMPLAIRES SUR VÉLIN ALFA TEINTÉ DES PAPETERIES NAVARRE, RÉSERVÉS A LA PRESSE, ET MARQUÉS S. P. 1 A S. P. 300.

Nº 340

TOUS DROITS RÉSERVÉS
Copyright by *Éditions du Siècle*, 1926.

INTRODUCTION

« La vie est l'ensemble des forces qui résistent à la mort ». Quelque forme d'existence que ce soit suppose donc qu'une certaine quantité d'énergie est en jeu qui la maintient au-dessus du néant.

Cette loi s'applique à la physiologie et les médecins ont coutume de dire que parmi les maladies, s'il en est une entre toutes qui soit incurable, c'est la faiblesse. Elle ne s'applique pas avec moins de nécessité à la vie sociale, à la civilisation qui est la forme où la vie sociale vient à maturité. Si après cela, en termes de physique, la moralité est définie l'ensemble des conditions qui rendent la vie possible, il apparaît que la production d'une certaine somme d'énergie, dans une société humaine, est à la base de la moralité. A la base, en restituant à cette métaphore usée sa signification littérale. Car cette base ôtée, il ne peut être question d'aucune autre vertu, d'aucune autre manière d'être.

Toute la pensée philosophique de Nietzsche se développe sur cette considération. Elle est fonction de son amour de la civilisation qu'avec une divination angoissée il sent menacée dans sa vitalité essentielle par une défaillance de l'énergie. Il se fait le champion de l'instinct de grandeur. Sa revendication s'élève en faveur d'une tension de l'énergie plus haute et il pourrait sembler qu'il a appliqué, dans le domaine philosophique, la conception du plus lourd que l'air avant qu'elle n'ait prouvé son excellence dans le domaine de l'aéronautique. La civilisation lui apparaissait-elle comme un ensemble de forces organisées flottant au-dessus du chaos dans une atmosphère moins dense que son propre organisme?; N'est-ce pas avec cette image que s'accorde le mieux cet instinct de grandeur, cette passion d'énergie tendue qui l'anime, comme si l'avion merveilleux, comme si cet ensemble organique d'énergies humaines qu'est la civilisation ne pouvait se maintenir au-dessus du chaos qu'en engendrant lui-même une force de propulsion plus grande que celle qui l'attire vers le bas? Et un tel souci ne fait-il pas comprendre qu'il reconnaisse pour son ennemi né, parmi les éclairs lyriques du Zarathoustra, l'esprit de lourdeur, cette tendance au moindre effort qui n'oppose pas de résistance à la pesanteur et qui met en péril tout l'équipage.

Mais ce même souci explique aussi pourquoi, quand il jette les yeux sur l'Histoire, sur l'ensemble et sur la suite des phénomènes sociaux qui en composent la trame, on le voit soudain saisi d'un frisson qui enfièvre toutes les pages de l'Antechrist. C'est que, parmi ces phénomènes évoluant à travers plusieurs siècles d'histoire, il a distingué dans le Christianisme un des aspects les plus redoutables de cet esprit de lourdeur qui menace de laisser choir dans le vide, avec le bel esquif, ce trésor de civilisation qu'il porte.

Tout l'anti-christianisme de Nietzsche tient dans l'opposition qui vient d'être indiquée entre deux tendances, l'héroïsme, le fait de l'énergie qui se dépense sans mesure et la tendance avare au moindre labeur. C'est celle-ci qui l'emporte avec le Christianisme. Les faibles, les médiocres, les révoltés contre l'effort que l'élite leur impose, devenus maîtres de la force par le nombre, s'emparent du gouvernement du monde. Sous leur direction la quantité d'énergie nécessaire pour soutenir la civilisation au-dessus du chaos cesse d'être engendrée. Pascal, assis dans sa chambre, voyait s'ouvrir un gouffre à sa gauche, un abîme qu'il savait être là toujours et qui lui donnait le vertige. Nietzsche a l'impression d'un ralentissement du moteur dont la force de propulsion soutient au-dessus

du vide l'appareil formidable qui porte la civilisation. Il a le pressentiment de la chute. La vision le hante de l'appareil brisé. Tous ceux qui se passionnent avec lui à l'extraordinaire aventure qu'est, parmi les circonstances du cosmos aveugle et sourd, parmi les jeux glacés de la mécanique céleste et les vertiges d'un inconcevable aléa, la civilisation humaine illuminant de l'éclat du fait de conscience cet univers inanimé, comprendront quelle horreur lui peuvent inspirer les événements qui menacent d'une catastrophe cette épopée métaphysique.

Du sommet de ce souci qui détermine toutes ses évaluations, comprendra-t-on que la vue intellectuelle embrasse un paysage transformé où de nouveaux plans apparus changent la valeur relative de tous les autres? Comprendra-t-on qu'ici les mots doivent être dépouillés souvent de leur signification conventionnelle, que ce n'est qu'au prix de nombreuses dissociations pratiquées dans la substance des idées et des termes que la pensée de Nietzsche pourra être entièrement entendue. Comprendra-t-on qu'à interpréter cet immense panorama historique avec des yeux accoutumés à des perspectives plus restreintes on risque les plus grossiers contre sens?

Nietzsche voit dans le Christianisme l'événement historique qui tend à faire passer le gouvernement

du monde des mains de l'élite aux mains du nombre, *de ce fait à faire tomber l'énergie humaine au-dessous du degré où elle l'emporte sur les forces de la pesanteur.*

Le Christianisme est généralement identifié avec ses formes religieuses. Nietzsche, sous ces formes, le voit combattu adultéré et transformé par les moyens dogmatiques qui sont essentiels aux religions. Il ne lui reconnaît toute sa pureté et sa véritable identité qu'aux époques où, affranchi des liens religieux, il se manifeste dans la mentalité laïque où il se confond avec l'idéal révolutionnaire. Les hommes religieux, au sens social et politique du mot, de ce qu'ils relèvent des dogmes d'une Eglise définie, auraient tort de croire que Nietzsche les tient nécessairement pour des adversaires. Mais de ce que cette Eglise se réclame du principe chrétien, ils auraient tort de croire que Nietzsche les puisse tenir pour alliés.

Parmi les éléments distingués par l'analyse dans les divers mélanges d'opinions, de sentiments, d'idées et d'intérêts, l'antichristianisme nietzschéen est une synthèse de ceux qui favorisent la plus haute tension de l'énergie par élimination de ceux qui, à l'instigation de l'idéal égalitaire chrétien, réalisent le nivellement par le bas de tous les modes de l'énergie.

Sous toutes les motivations morales, sous toutes

les déclamations d'ordre idéologique, sous tous les bouleversements qui agitent actuellement le monde, si la seule cause véritablement agissante et dont tous ces signes ne sont que les reflets brisés dans la conscience, est une défaillance de l'énergie nécessaire à la société humaine pour survoler le chaos, l'antichristianisme de Nietzsche apparaît comme une des réactions spontanées par lesquelles, si elle se généralise, l'appareil pourrait être redressé et la chute dans l'abîme évitée.

CHAPITRE PREMIER

PLATON ET LES IDÉES

L'inversion des valeurs dans le milieu philosophique. — Qu'est-ce qui est chrétien? Qu'est-ce qui est chrétien pour Nietzsche? Tout ce qui limite la force par un principe extérieur a la force. — I. Platon et la limitation de la force par l'idéologie. — II. La morale comme symptome de dégénérescence. Alternative d'une double hypothèse. — III. Le Bouddhisme et Jésus dans leur rapport avec le Christianisme.

Le bovarysme est essentiel au langage. Les mots sont le procédé le plus accompli de falsification du réel dont les hommes fassent usage.

Avec les mots ils immobilisent dans des contours fixes une réalité changeante, ils font tenir dans l'identité du terme général une substance qui ne se manifeste que dans la variété infinie des cas particuliers et dont l'être est métamorphose. Les mots, qui leur sont un moyen de connaître la réalité en l'immobilisant, les contraignent en même temps de la méconnaître et de se concevoir eux-mêmes altérés et dénaturés par ce prisme interposé. Il en est ainsi et il n'y a pas à s'en émouvoir car il en est ainsi nécessairement.

C'est là en effet une conséquence du fait de relation par lequel toute vie est conditionnée que les hommes ne puissent prendre quelque conscience d'eux-mêmes que dans leur relation avec les choses, tandis que les choses elles-mêmes sont conditionnées quant à leur existence par cette relation où elles entrent avec un esprit. Cette façon inadéquate et seulement approchée de nous connaître nous-mêmes et de connaître les choses est la seule façon de connaître la réalité sous le double aspect du monde extérieur et du monde intérieur.

Il y a des degrés dans le pouvoir qu'ont les mots de dénaturer le réel. Plus ils sont abstraits, plus ils sont exposés à assumer dans les diverses intelligences des significations plus divergentes. Si je

demande ce qu'est un homme, j'aurai quelque chance d'être entendu. J'en aurai beaucoup moins si je demande, comme il le faut faire ici, qu'est-ce qui est chrétien ? car il s'agit ici déjà de l'abstraction d'une abstraction.

A une telle question les hommes répondront dans le langage de la Tour de Babel. C'est qu'avec le Christianisme, comme avec les autres idées parvenues au même degré d'abstraction, nous ne nous trouvons jamais en face d'un corps à l'état isolé. Nous le découvrons toujours mélangé à d'autres éléments et qui, au cours de l'histoire, voient varier constamment les proportions dans lesquelles ils sont associés les uns aux autres. Faut-il définir le christianisme par l'élément qui lui semble le plus essentiel, par le renoncement absolu? Mais sous cette forme il n'aura aucune réalité historique. Nous ne pourrons le prendre dans la main. Car il constitue, réduit à cet aspect, *une attitude pour mourir* et qui se sera réalisée selon sa logique en tout être chez qui le renoncement aura été sincère et complet. Il faudra donc penser que le renoncement n'aura été que partiel dans tous les cas où le christianisme aura réussi à vivre en sorte qu'aucun de ces cas n'entrera dans la définition.

Et dès lors entre tous ces cas très variés et très

nombreux duquel faudra-t-il affirmer qu'il est le christianisme? lequel nous en donnera la bonne formule? Entre le christianisme des premiers chrétiens qui affrontent le martyre, qui sont tout amour les uns pour les autres, qui ne jugent pas, qui se dépouillent des biens terrestres, qui refusent le service militaire, jusqu'au christianisme organisé tel qu'il se rencontre sous les noms du catholicisme ou du protestantisme dans les sociétés occidentales, collaborant au maintien des hiérarchies sociales, servant de base à la morale, tenu par les conservateurs de tous les pays pour le plus sûr garant de l'ordre, du respect de la propriété et des lois, entre ces formes si diverses, réunies arbitrairement sous le même nom, laquelle de préférence à toutes les autres faut-il identifier avec le christianisme?

Avouons qu'à une question aussi générale aucun critère absolu ne nous permet de répondre. Au regard de tous les philosophes dignes de ce nom, la relativité universelle est, dans l'ordre de la pensée métaphysique, beaucoup plus invincible qu'elle ne l'est dans l'ordre de la mécanique céleste. « Tout est relation et cela seul est absolu » a dit Comte et Nietzsche, après avoir déclaré que tout est lutte pour les goûts et pour les couleurs et que « le

goût c'est la balance, le poids et le peseur », Nietzsche, dans sa langue de créateur et de poète, souple et précise, a ajouté : « Les valeurs changent lorsque le créateur se transforme » constat équivalent à celui d'Einstein établissant que les intervalles de la durée se modifient en fonction de la mobilité ou de l'immobilité de l'observateur qui les enregistre. J'ai donné moi-même la doctrine du Bovarysme comme une illustration du même fait d'instabilité et comme l'expression d'une philosophie de la relation. — « On y trouve formulé disais-je « à l'état de dogme, le principe de la relativité essentielle de toutes choses ».

Mais les philosophes n'ont pas découvert dans le domaine des idées cet « invariant » qu'Einstein se glorifie d'avoir introduit dans le calcul du mouvement. Ne pouvant définir ce qui en soi est chrétien et ayant observé déjà que la difficulté de définir et de s'entendre augmente avec le caractère abstrait des idées, on va restreindre ici le degré de l'abstraction. — A la question « qu'est-ce qui est chrétien? » on va substituer celle-ci plus particulière et d'un contenu plus limité : « Qu'est-ce pour Nietsche qui est chrétien? Qu'est-ce pour Nietzsche qui est antichrétien? » Une telle question, qui est moins ambitieuse, implique pourtant une valeur métho-

dique. A supposer que d'autres études sur le fait chrétien posent le problème dans les mêmes termes à propos d'autres philosophes, à propos d'écrivains ou d'hommes d'état qui réagirent avec plus ou moins de force à l'égard du christianisme, il pourra advenir, en effet, que des analogies et des rencontres entre ces penseurs et ces hommes d'action mettent en lumière une conception de ce qui est chrétien en laquelle se trouvera incluse une certaine généralité de l'idée à laquelle on s'est défendu de conclure ici.

*
* *

Qu'est-ce qui est chrétien pour Nietzsche? Considérée dans ces limites la question du christianisme, de purement idéologique qu'elle était, devient historique. Elle demeure encore suffisamment complexe. Toutefois le caractère même, en ce qu'il a de plus original, de la philosophie de Nietzsche va nous fournir une méthode d'investigation et qui nous permettra de saisir l'antichristianisme de Nietzsche à sa source la plus profonde, dans sa sensibilité même, au-dessous de la région intellectuelle où il portera ses fruits, où ceux-ci se développeront et viendront à maturité en de claires motivations. Selon Nietzsche, en effet, toute grande

philosophie est la confession de son auteur en une sorte de mémoires involontaires. Selon lui les instincts fondamentaux de l'homme ont aspiré tour à tour à se présenter « comme fin dernière de l'existence ayant qualité pour *dominer* tous les autres instincts. Car tout instinct est avide de domination et comme tel il aspire à philosopher ». Or, Nietzsche ne prétend pas que sa propre philosophie échappe à ce diagnostic qu'il a porté sur toutes les autres. Comme d'autre part les termes anti-chrétien et chrétien expriment ses préférences et ses aversions, son bien et son mal, il va suffire de distinguer quel est l'instinct fondamental qui se présente avec lui comme raison dernière de l'existence, qui s'objective avec lui en un système de philosophie. Car nous pourrons alors identifier le christianisme avec l'instinct contraire à celui-là, avec le groupe de tendances et d'instincts qui sont une menace pour cet instinct dominateur et font échec à sa réalisation.

Cet instinct fondamental qui à plusieurs reprises s'est manifesté dans l'histoire sous des formes politiques, mais qui jusque là n'avait pas pris conscience de lui-même en un système de philosophie, c'est l'Instinct de grandeur, c'est, à lui conserver le nom dont Nietzsche lui-même l'a

désigné, la *Volonté de puissance.* C'est de cette Volonté qu'il s'agit comme de la chose la plus importante, dans tous les processus sur lesquels porte l'observation du philosophe et aussi bien en psychologie qu'en sociologie, aussi bien dans le milieu des instincts que dans le milieu des hommes assemblés. La vie selon la conception nietzschéenne est ce qui veut constamment se surpasser soi-même. La vie ne va pas vers un but mais vers la hauteur indéfiniment. Conception essentiellement dynamique, conception essentiellement *sportive.*

Et si je me hasarde à introduire cette qualification dans le langage philosophique c'est parce qu'aucun autre terme ne me paraît pouvoir être opposé avec plus d'exactitude à la conception idéologique des anciennes philosophies. Toutes ces anciennes philosophies ne se proposent autre chose que de découvrir des valeurs immobiles, d'ordre logique, théologique ou moral, pour leur soumettre et pour y encadrer la vie et l'activité des hommes. Pour Nietzsche, cette activité n'a d'autre loi que son intensité et sa croissance. Dans tous les ordres il s'agit de faire surgir les meilleurs champions. Il y a toujours des records à battre. « Ce qu'il y a de meilleur doit régner, ce qu'il y a de meilleur veut aussi régner », proclame Zarathoustra « et là

où il y a une autre doctrine le meilleur fait défaut ».

Et en son discours sur la guerre et les guerriers il formule en termes lyriques et précis le code de la lutte pour la grandeur. « Vous ne devez, dit-il à ses guerriers, avoir d'ennemis que pour les haïr et non pour les mépriser. Vous devez être fiers de votre ennemi, alors les succès de votre ennemi seront aussi vos succès. » Plaçant ainsi l'amour de la grandeur pour elle-même et le fait de l'avoir vue triompher au-dessus de la joie égoïste de la victoire pour soi-même, élevant au-dessus d'un instinct de possession un instinct purement esthétique, identifiant la force avec la beauté. Et il donne à ses guerriers ce dernier avertissement « Vous dites que c'est la bonne cause qui sanctifie même la guerre? Je vous dis c'est la bonne guerre qui sanctifie toutes choses ». — Or, si l'on avait compris que le Zarathoustra, sous son aspect lyrique, est l'œuvre la plus profonde de Nietzsche et la plus riche en pensée philosophique, on eût peut-être compris aussi toute la portée de cette maxime et qu'elle consacre l'opposition d'une philosophie nouvelle, strictement soumise au principe de raison, à la présomption idéologique qui, depuis Socrate, a investi notre mentalité et usurpé le nom de philosophie.

Tel est d'ailleurs le point de vue que j'ai exposé en un ouvrage antérieur *Nietzsche et la Réforme philosophique* dont le titre impliquait l'importance de l'événement dans l'ordre spéculatif. Et c'est en effet en cette opposition que réside le principe de la transvaluation des valeurs, idée maîtresse de Nietzsche, en cette opposition du pur déterminisme de la force à une conception qui, dans la Grèce platonicienne aussi bien que dans le milieu chrétien, a prétendu placer quelque chose au-dessus du jeu de la force qui conditionne l'expérience et en vertu de quoi tout arrive. Il faut avoir médité assez longuement sur cette extraordinaire prétention du rationalisme philosophique pour comprendre que le titre le plus original de la philosophie de Nietzsche consiste en la tentative de restituer sa valeur logique à une vue positive qui, dans la langue tautologique de M. de Lapalisse, trop souvent incomprise des philosophes, se peut exprimer ainsi : *il n'y a pas de force au-dessus de la force*; partout et à *tout moment le plus fort l'emporte.* Cette tautologie Nietzsche l'a exprimée dans la *Volonté de puissance* sous sa forme extrême où elle fait apparaître le principe de causalité même comme une métaphore et un symbole pour signifier le seul déterminisme et le seul jeu de la force.

« Lorsque quelque chose arrive de telle ou telle façon, dit-il et non point autrement, ce n'est pas le fait d'un « principe » d'une « loi » d'un « ordre », mais cela démontre que des quantités de forces sont en action, dont c'est l'essence même d'exercer la puissance sur d'autres quantités de forces » « Le degré de résistance et le degré de prépondérance c'est de cela qu'il s'agit dans tout ce qui arrive... Il n'y a pas de loi; chaque puissance tire à chaque instant sa dernière conséquence » De telles déclarations, la formule abrégée qui vient d'être énoncée « Il n'y a pas de force au-dessus de la force » est l'expression volontairement tautologique. Tautologique, c'est-à-dire évidente à l'excès, mais telle est la puissance de l'inversion réalisée dans la plupart des esprits par l'idéologie platonicienne que cette tautologie prend de nos jours allure de paradoxe.

Si la pensée de Nietzsche implique tautologie, c'est qu'à vrai dire l'idéologie Platonicienne à laquelle elle s'oppose implique contradiction. Comment y aurait-il en effet quelque idée qui fut bonne en soi si, dans le conflit avec toutes les autres idées possibles, elle n'avait acquis la suprématie et la possibilité de vivre dans les esprits? Il n'y a rien de bien que le conflit n'ait décidé tel. Et com-

ment la bonne cause pourrait-elle justifier la guerre, si c'est la guerre, si c'est le conflit des forces qui décide de ce qui atteint à la maturité du réel en dehors de quoi rien n'est bon ni mauvais.

Il n'y a pas de force au-dessus de la force. Cette évidence extrême supporte toute la philosophie de Nietzsche et il apparaît en ce plein jour de la logique que les idées du Bien et du Vrai ainsi que les expressions historiques de ces idées ne peuvent être que des divers états de la force et, à user de cette langue des sports la mieux adaptée qui soit à ces perspectives positives, la suite des records où une énergie grandissante avide de toujours se surpasser elle-même a inscrit les étiages de sa croissance. Comment donc pourrait-on subordonner la force qui produit les valeurs morales à ces valeurs elles-mêmes fussent elles les dernières venues, fussent-elles les plus hautes ? Et même dans ce dernier cas, n'est-ce pas présomptueusement s'opposer à cette volonté de se surmonter elle-même en quoi, selon Nietzsche, l'existence consiste, n'est-ce pas une tentative d'avilissement de la vie ?

Partisan de la grandeur de la vie, Nietzsche veut toutes les conditions qui favorisent cette grandeur ; il veut que, dans le sport métaphysique, moral et social, des épreuves décident toujours quels sont

les meilleurs hommes ; il veut que les records anciens ne soient jamais une limite, qu'ils puissent être toujours battus, afin que tant qu'ils subsistent ils s'identifient avec le maximum de force dont l'instant historique dispose.

Tel est donc l'instinct fondamental qui chez Nietzsche, pour la première fois tend à philosopher. Instinct de grandeur, volonté de puissance. Cet instinct veut que le meilleur règne et ce qui importe le plus pour réaliser un tel vœu c'est que le sport de la vie soit loyal, c'est que toutes les forces engagées dans le monde viennent entre elles en libre concurrence. Dès lors ne sommes-nous pas renseignés sur ce que Nietzsche doit considérer comme le mal essentiel, ne sommes-nous pas renseignés sur ce qui pour Nietzsche est chrétien. A la question, Qu'est-ce qui est chrétien pour Nietsche ? nous pouvons désormais répondre avec assurance : toute manœuvre en vue de fausser la détermination de la valeur, toute tentative ayant pour objet de substituer au déterminisme de la force un principe d'évaluation extérieur à la force et qui permettra aux médiocres de l'emporter sur les meilleurs. Il y a dans la langue des sports un terme pour désigner une certaine catégorie d'épreuves dont le but est, par telles conditions impo-

sées, de rendre égales entre elles les chances de tous les concurrents. Ces épreuves se nomment des handicaps.

A considérer leur application aux courses de chevaux, elles consistent en ceci qu'un juge choisi pour sa compétence et qu'on nomme le handicapeur est chargé, tenant compte de la valeur dont les divers concurrents ont fait preuve en des courses antérieures, de répartir entre eux les poids qu'ils devront porter. Cette répartition devra être faite de telle sorte que chacun d'eux reçoive un poids d'autant plus lourd qu'il aura témoigné antérieurement d'une qualité plus grande, de telle sorte que le meilleur soit le plus lourdement chargé et que le plus mauvais porte le poids le plus léger. Une telle répartition serait parfaite et ferait honneur au handicapeur si tous les chevaux passaient le poteau d'arrivée sur une même ligne. Pour indiquer qu'un tel résultat a été presque atteint le rédacteur sportif se sert d'une image consacrée : il dit qu'à l'arrivée tous les chevaux étaient dans un mouchoir. Or, les handicaps présentent un grand intérêt à condition qu'on sache en interpréter les résultats. car ils permettent de distinguer d'une façon presque mathématique l'écart de valeur qui existe entre les différents chevaux de course. Mais les gagnants

de ces épreuves ne sont pas toujours considérés par les connaisseurs comme les meilleurs et c'est un terme relativement péjoratif de dire d'un cheval de course, c'est une bête de handicap. Le handicap n'a d'intérêt et n'est possible d'ailleurs que parce que d'autres épreuves, où les chevaux courent à poids égal, ont révélé quels sont les chevaux de classe. — S'il n'y avait que des handicaps, les gagnants de ces courses représenteraient une sélection à rebours, car ni les éleveurs ni les propriétaires n'auraient aucune raison de s'imposer des sacrifices pour avoir de bons chevaux, ceux-ci devant être écrasés sous des poids permettant aux plus mauvais de les égaler et de les battre. Le nivellement se ferait de la seule façon qu'il se pourrait faire dans ces conditions, par le bas. Le pire deviendrait le normal.

Or, si la vie dans ses hautes phases de santé et d'exubérance tend à s'élever constamment au-dessus d'elle-même et à produire au-dessus du niveau commun des êtres d'exception, il arrive aussi que le grand nombre de ceux qui ne peuvent s'exhausser jusqu'à ces étiages nouvellement atteints se coalisent et inventent des ruses propres à ravaler l'élite à leur niveau; car eux aussi l'instinct de puissance les possède et, s'ils ne peuvent conquérir

la puissance par leur propre force, ils s'appliquent, dans le milieu où ils pullulent, à la conquérir par la vertu mathématique de l'addition qui totalise le nombre. Alors, devenus les maîtres, ils instituent des handicaps comportant une échelle de poids qui fait perdre aux meilleurs le bénéfice de leur supériorité.

Si l'instinct de grandeur est bien l'instinct qui, avec Nietzsche, a commencé de philosopher, il est évident qu'il ressentira comme son antipode l'instinct de ceux qui abaissent dans le milieu humain le niveau de la vie sociale de ceux qui s'appliquent à mettre la vie sociale à la portée, sous la direction et à la merci des médiocres. Nietzsche va donc haïr tous ceux qui, au moyen de quelque convention, de quelque fiction accréditée par le commun accord du nombre pour subjuguer la force des individus, ont substitué, au jeu normal de la lutte qui distingue les meilleurs, des conditions propres à en fausser les résultats, à priver les meilleurs du bénéfice de leur supériorité, à les placer sous le joug des faibles, des malades et des mal venus.

Nietzsche reconnaîtra pour ses ennemis tous ces faiseurs de handicap qui abaissent progressivement le niveau de la vie, qui diminuent constamment l'importance de l'élite au profit du nombre qui ne

peut vivre pourtant sans le secours et la direction de l'élite. D'après le procédé d'analyse et de recherche qui a été adopté ici, c'est en ceux-ci qu'il faudra reconnaître ce qui est chrétien aux yeux de Nietzsche.

Mais cette identification, Nietzsche s'est chargé de la faire lui-même. On en trouvera dans son œuvre tous les éléments et il apparaîtra que les événements d'ordre politique ou philosophique, que Nietzsche a aussi marqués de sa réprobation, présentent tous ce caractère de fraude, d'altération du jeu normal de la lutte pour la puissance.

*
* *

Sans doute est-ce après l'ère chrétienne que le christianisme apparaîtra sous son propre nom dans l'histoire. Mais du point de vue où nous sommes ici placés, où le phénomène est évalué en fonction d'un instinct fondamental de la nature humaine, ce serait singulièrement rétrécir notre horizon que de tenir compte de cette ligne de démarcation si ce n'est comme d'une commodité chronologique.

En l'an premier de l'ère chrétienne, nous ne rencontrons rien qu'un fait légendaire, un fanal étoilé

qui luit dans l'esprit des hommes et qui projette sa lumière sur des perspectives historiques aussi bien en un *avant* qu'en un *après*. Si nous ne recherchons ni ne considérons avec attention le phénomène chrétien en cette période, antérieure à l'ère chrétienne, où il puise à deux sources distinctes les éléments qu'il combinera par la suite pour en former sa substance, nous n'aurons jamais une compréhension parfaite des états où il s'est manifesté et auxquels il a abouti au cours de notre propre civilisation.

L'instinct de grandeur, qui a d'ailleurs ici pour mission de nous révéler les diverses manifestations du phénomène chrétien, n'a pas manqué de réagir avec une grande violence chez Nietzsche à l'égard des deux événements où l'on s'accorde communément à reconnaître les deux sources auxquelles le christianisme européen a emprunté ses eaux. L'un de ces événements est la philosophie de la Grèce. Plus exactement c'est, parmi les différents exemplaires de cette philosophie, l'idéologie platonicienne. L'autre est l'inversion des valeurs réalisée par les prophètes hébreux à une époque critique de l'histoire d'Israël, inversion qui prélude, telle une première expérience accomplie, comme en vase clos,

dans l'intérieur d'un petit peuple, à l'inversion formidable réalisée à l'égard de l'humanité occidentale tout entière par le christianisme proprement dit.

I

Quel est, selon Nietzsche, le crime de Platon? c'est la trouvaille et l'invention « de l'esprit pur et du bien en soi ». C'est le fait d'avoir superposé dans l'imagination des hommes le monde des idées au monde de l'expérience. — Le monde de l'expérience, pour Nietzsche, c'est l'arène où, dans une concurrence loyale, s'exerce le jeu des forces, le sport magnifique au cours duquel *le meilleur* se révèle. Que fait Platon? D'après les plus beaux vainqueurs qui ont cueilli le laurier dans l'arène, il compose des types surnaturels qu'il nomme les Idées et, tandis qu'il a emprunté ou dérobé au monde de l'expérience, aux champions dont les muscles se gonflent du plus bel effort tout ce qui fait la séduction de ses idées, il déclare que ces luttes de l'arène ne sont que les pâles reflets projetés par les Idées. Il dit et il fait croire ; et son assertion sera pieusement ramassée par les docteurs de l'Eglise,

par tous les futurs champions du rationalisme chrétien. Désormais les conditions de la lutte sont changées; ce ne sont plus les meilleurs qui seront proclamés vainqueurs, ce ne sont plus ceux qui l'auront emporté sur les autres, mais ceux dont les gestes ressembleront le plus aux attitudes choisies par Platon pour en composer son monde des Idées. Que l'on comprenne toutefois. Platon n'est pas incriminé ici d'avoir imposé au monde une certaine forme du Bien, à laquelle il aurait attribué une origine supérieure pour la mettre au-dessus de toute compétition. Non. Il n'a pas accompli ce coup d'état politique. — Son crime est de plus haute lignée. Il a accompli un coup d'état philosophique. Le coup d'état philosophique, car dans cet ordre du général une telle manœuvre est unique. Il a donné la forme type d'après laquelle ont été conçus tous les coups d'états historiques particuliers et concrets qui se sont produits dans le monde et qui eux, du moins, ont dû faire la preuve de leur force dans l'arène de l'expérience; car si chacun d'eux fait illusion aux adeptes qu'il a séduits, les systèmes religieux ou politiques où ils se sont manifestés sous leurs masques divers, en viennent aux prises avec tous les autres pour la conquête de la puissance. Mais seule, dans son domaine philosophique, la conception

de l'Idée platonicienne s'élève sans s'y compromettre au-dessus de tous ces conflits. Et c'est en quoi précisément elle consiste, cela est précisément ce qui lui est essentiel: proclamer qu'au-dessus du vain conflit des forces dans le monde des apparences et des reflets, la partie est jouée de toute éternité dans le monde des Idées. Ce n'est pas sa tâche de définir et de sculpter dans la pratique de l'action les formes du bien et du mal, du *fas et nefas*. Ce sera celle, et déjà ce fut celle, inférieure, précaire aussi d'ailleurs, de tous les fondateurs de religions et de décalogues, de tous les législateurs politiques. Mais l'Idée platonicienne s'élève intangible au-dessus de tous les résultats, de tous les conflits. Elle s'est attribué une position inexpugnable et chimérique dans un royaume de l'esprit dont elle a fait son domaine propre. De là elle nie et disqualifie l'évidence. Elle a créé quelque chose en dehors du déterminisme de la force et que la force ne peut atteindre parce qu'elle a institué le vide absolu — un vide à travers lequel la causalité ne passe pas, — entre le monde physique de l'expérience où se développe le jeu de la force et le monde où elle règne. L'Idée platonicienne a inventé le monde moral, un monde où toutes les valeurs qui comptent dans le monde de

l'expérience pourront être falsifiées, dépréciées et calomniées, le monde où les derniers pourront être les premiers.

La conséquence majeure d'une telle trouvaille est de destituer l'expérience, — et c'est ici l'activité humaine, — de sa fonction maîtresse : créer son bien et son mal et sa propre réalité dans la lutte et dans le conflit des forces pour le triomphe et le règne du meilleur. Car si le meilleur est créé de toute éternité, c'est le plus vain des jeux que de s'efforcer et de peiner pour le créer. La seule attitude qui convienne est de s'enquérir de ce qu'il est, de se faire enseigner ce qu'il est, et telle est la morale de Socrate, conforme à la théorie des Idées : la morale du savoir substituée à la morale des créateurs et des héros. Ainsi le monde des Idées platoniciennes est la première grande tentative en vue de fausser l'expérience, l'expérience en acte et qui s'improvise elle-même, la grande manœuvre déloyale pour persuader à des coureurs, tandis que la course se court et que chacun s'efforce de la gagner, que déjà l'un d'entre eux a touché le but et remporté la palme. Ainsi la réalité est abaissée par le mensonge de l'Idée, le bel effort est brisé qui s'appliquait à la créer, sur la fausse nouvelle qu'elle est déjà créée de toute éternité.

Telle est la fraude dont un Nietzsche s'indigne. Il s'indigne contre cette idée platonicienne du Vrai qui aspire à immobiliser dans les liens d'une harmonie sans lacune, selon la rigidité cadavérique de l'adéquat absolu, une réalité dont c'est le secret le plus merveilleux d'échapper à toute fin mortelle, de se dérober même à cette loi du Retour à laquelle Nietzsche lui-même n'est pas parvenu à l'asservir. Il s'indigne contre cette conception du Bien et de la Justice, ce vêtement uniforme inventé par une morale de Procuste pour le supplice d'une réalité dont la différence et l'inégalité sont les conditions d'existence.

Sa sensibilité a été blessée à vif par la déloyauté de la manœuvre. « La lutte contre Platon, s'écrie-t-il, c'est, à parler pour le Peuple, la lutte contre l'oppression christiano-ecclésiastique, car le christianisme est du platonisme à l'usage du Peuple. » Formule à double tranchant, car à en renverser les termes on pourra dire avec une égale vérité que le platonisme est du christianisme à l'usage des intellectuels. La manœuvre sacerdotale qui sera étudiée en second lieu a agi par des moyens religieux et plus grossiers sur les cerveaux de la multitude; mais l'hellénisme est la voie par laquelle les idées chrétiennes se sont formées et propagées dans

les cerveaux de l'élite. Tout le faux idéalisme qui, sous couleur de rationalisme, reproduit de nos jours les thèmes de la sensibilité chrétienne, a sa source en Platon. Il a paru distingué de voir apparaître parmi les ombres de la Caverne les Idées que d'autres yeux n'y voyaient pas. Platon est le premier philosophe qui ait fait tourner des tables et bondir des trépieds, qui, avec des éléments empruntés au monde riche et concret de l'expérience, ait fait passer sur une toile de fond dans une atmosphère de transe les fantômes des Idées. Préparer les intelligences à bénéficier des privilèges de ces manifestations devint un des exercices principaux de l'école. Le réalisme *idéologique*, s'opposant à un nominalisme *idéaliste*, est sorti de là. Il a envahi l'humanisme où il a rendu possible la création d'une section humanitaire. Ainsi préparé et façonné, quel esprit cultivé n'a tressailli, secoué d'un frisson, à l'évocation par Gœthe, cet antichrétien pourtant, des Mères s'élevant à sa voix, parmi les demi-ténèbres du second Faust? Ainsi Platon a pu contraindre un artiste du rang de Gœthe à tenir dans son officine rôle de médium. Et quels effets Wagner n'a-t-il pas su tirer d'une conception empruntée au même mythe. N'est-elle pas proche parente des Mères, n'a-t-elle pas comme elles les

Idées platoniciennes pour aïeules cette Erda que Wotan interroge avec crainte, — et lui, le dieu — religieusement? La tentative de Platon s'aventure et s'insinue jusque sur les plus hauts sommets de l'art. Tentative d'immobiliser la vie, d'emprunter à la source unique, l'expérience, quelques uns de ses éléments et, les ayant transformés par les sortilèges de l'esprit, d'en faire des liens pour l'en contraindre. Mais qu'il n'y ait pas d'Idées platoniciennes, qu'il n'y ait pas de Mères, qu'il n'y ait pas de Fatum, que ces fantômes invoqués par l'Esprit n'aient point de réalité hors de l'Esprit, que rien dans le présent ne se réalise en raison d'un plan prémédité, que rien ne soit écrit, c'est en quoi consiste une réalité véritablement olympienne. S'il y avait un Dieu dans le monde ce serait la marque suprême de sa toute puissance de savoir se délivrer de la contrainte du passé, de concilier, sans briser la logique, le jeu spontané de l'improvisation avec la rigueur du déterminisme : chaque instant nouveau de l'expérience bondissant dans la durée comme un acte de création, ajoutant son déterminisme à tout le déterminisme antérieur, y apportant une métamorphose incalculable mais dont la nouveauté impliquerait pourtant tout le passé. Telle est bien l'entreprise divine que Nietzsche a tenté de réaliser

quand il a remplacé dans la *Volonté de Puissance* l'hypothèse de la causalité par celle d'un conflit où, à tout instant, toutes les forces de l'existence sont engagées et rendent leurs dernières conséquences. Et c'est aussi ce qu'il enseigne par la bouche de Zarathoustra quand il lui fait dire : « *Par hasard* », telle est la plus vieille noblesse du monde, je l'ai rendue à toutes les choses, je les ai délivrées de la servitude du but. Cette liberté et cette sérénité céleste, je les ai placées comme des cloches d'azur sur toutes choses, lorsque j'ai enseigné qu'au-dessus d'elles et par elles aucune volonté éternelle ne voulait. »

II

On ne saurait accuser avec trop de relief l'importance de l'idéologie platonicienne en tant qu'élément chrétien, ni la violence de la réprobation de Nietzsche à l'égard de Platon. Que Nietzsche admire Platon, qui pourrait en douter et comment le grand artiste qu'il était n'eût-il pas été sensible à la séduction des *Dialogues* ? Mais, si cette admiration exclut le dédain, elle ne tempère pas l'aversion. Nietzsche trouve en Platon un adversaire à

sa taille. — « Le plus beau produit de l'antiquité, » dit-il, et il ajoute : « le méchant Socrate l'aurait-il corrompu ? » Oui, le méchant Socrate a corrompu Platon, il en a fait l'instrument de sa victoire. Victoire de la faiblesse sur la force, de la maladie sur la santé, de ce qui est manqué sur ce qui est parfait; ce sera celle du nombre sur l'élite, du grand nombre des mal venus sur le petit nombre des beaux athlètes. Victoire de la ruse, substitution des pratiques vulpines aux attitudes de la Force.

On connaît l'apologue que Nietzsche a mis en scène dans *le Crépuscule des Idoles*. Passant à Athènes, un étranger habile à pénétrer, d'après les traits du visage, ceux du caractère et la nature intime des hommes, rencontrant Socrate ne peut se retenir de lui dire en pleine figure qu'il est un monstre, qu'il cache en lui tous les mauvais vices et tous les mauvais désirs, et Socrate de répondre : « Vous me connaissez, monsieur. » Mais, corrigeant la franchise de cet aveu et après avoir ainsi reconnu qu'il était en proie à tous les mauvais instincts, il ajoutait « qu'il s'était rendu maître de tous ». Affirmation, aux yeux de Nietzsche, plus grave sans doute que le premier aveu. Il en tire cette conséquence que la morale de Socrate qui, à travers

l'idéologie platonicienne, deviendra plus tard la morale chrétienne, est une attitude de malade et de dégénéré, une réaction commandée par la nécessité de faire face à l'anarchie des instincts.

Le succès des doctrines de Platon, de son temps et après lui, peut donner à penser que la société hellénique de cette époque participait à l'anarchie des instincts confessée par Socrate en ce qui le concernait lui-même. Le remède de Socrate valait donc peut-être pour cette société, — le remède de Socrate, la morale, la résistance opposée à des instincts qui ne savent plus s'équilibrer eux-mêmes, qui ne savent plus se développer et s'exercer concurremment sans mettre en péril l'individu tout entier. Mais cette morale, qui est devenue la morale chrétienne, c'est celle que la société occidentale tout entière a adoptée, qu'elle tient pour la condition de son existence. Or, il faut se demander : Est-il opportun qu'un tel régime de malade soit appliqué à une collectivité quelle qu'elle soit? Faut-il penser qu'un tel régime de malade est, d'une façon universelle, le seul convenable, le seul possible et qu'il est bon en soi ? à quoi répond une telle appréciation? Comment l'interpréter?

Si l'on compare la vie d'une civilisation à celle d'un individu on peut distinguer dans l'une et l'autre

existence des états de maladie passagère et des états incurables. Ceux-ci, s'ils ne se produisent pas pendant l'enfance, la jeunesse ou la maturité, surviennent nécessairement à la fin de toute vie individuelle, avec la vieillesse. En dernière instance ils déterminent la mort.

Si le mal de Socrate est dans la vie des sociétés une maladie passagère, n'est il pas absurde, demandera Nietzsche, n'est-il pas dangereux d'appliquer à un corps revenu à la santé le régime d'un malade? Tel est le danger, dira-t-il, de la morale de Socrate, tel est le danger du christianisme.

S'agit-il d'un mal incurable, qu'il soit accidentel ou qu'il soit le résultat de la vieillesse, il n'en faut pas moins consentir à appeler les choses par leurs noms, à voir en de tels états des états de dégénérescence et de décomposition. « Etre forcé de lutter contre les instincts, dit Nietzsche, c'est la formule de la décadence. » La morale de Socrate, la morale chrétienne, la morale qui prétend remédier à un mal est elle-même une phase du mal. Il est possible qu'elle prolonge la vie du malade. Cela est-il utile, demandera Nietzsche? et sa réponse, négative, impliquée en son antichristianisme, est la réaction parfaitement logique de l'instinct de grandeur à l'encontre de circonstances qui manifestent un

abaissement du niveau biologique. Pour Nietzsche, sous ce jour, le christianisme est le symptôme d'un état de vie ralentie, et son amour des formes élevées de l'existence le détermine à ne s'associer en aucune façon à l'opinion de ceux qui trouvent opportun de prolonger par une médication morale ces périodes de dissolution. Si le mal de Socrate est incurable et si Socrate symbolise ici la civilisation elle-même, Nietzsche préférera laisser mourir Socrate, il préférera hâter la mort de Socrate afin que, parmi des éléments parfaitement décomposés, des fermentations du moins soient possibles, et qu'après des intervalles de siècles ou de millénaires, des genèses et des croissances nouvelles surgissent pour l'élaboration de nouvelles périodes d'histoire humaine. C'est ce que signifient, riches de tout leur sens en fonction seulement de l'Instinct de grandeur et de cette interprétation pessimiste du mal de Socrate, ces litanies de Zarathoustra à la louange de ceux qui ne vivent que pour hâter leur fin... « J'aime ceux qui ne savent vivre autrement que pour disparaître, j'aime celui dont l'âme se dépense, celui qui ne veut pas qu'on lui dise merci et à qui on ne restitue point; car il donne toujours et ne veut point se conserver. » Nietzsche estime alors que « ce qu'il y a de grand dans l'homme,

c'est qu'il est un pont et non un but », et la mort du danseur de cordes qui tombe fracassé sur la place publique et qu'il honore parce qu'il a fait du danger son métier est l'illustration tragique de cette conception pessimiste où l'apparition du phénomène chrétien signifie sans rémission le déclin d'une civilisation dont l'anéantissement définitif peut être considéré comme le destin le plus souhaitable.

* * *

Il faut d'ailleurs noter ici que l'assimilation de la vie d'une civilisation à celle d'un individu ne peut être tenue pour entièrement exacte. Un individu meurt nécessairement. Nous ne savons s'il est nécessaire qu'une civilisation meure. Ce qui nous apparaît comme la mort d'une civilisation consiste en ces périodes de dissolution durant lesquelles, à la suite de cataclysmes naturels ou sociaux, toutes les notions et toutes les formes de la culture amassées par des siècles d'histoire, que, durant des siècles, des générations se sont transmises, sont brusquement retranchées de la mémoire de l'humanité qui retombe à un niveau extrêmement bas de son évolution et doit, avant de s'élever plus haut, reconstituer tout le savoir ancien.

Ces solutions de continuité, à supposer qu'elles ne soient pas en effet nécessaires et qu'elles ne fassent pas partie d'une loi de l'histoire dont Ribot contestait que nous ayons le droit de la formuler, Nietzsche, protagoniste de l'instinct de grandeur, est animé du désir de les éviter. Ce désir commande son attitude antichrétienne et ce qu'il a appelé lui-même son immoralisme. Car le christianisme et la morale sont à ses yeux des moyens de conserver dans la vie des types de décadence et qui, devenus maîtres par la vertu du nombre, sont impuissants à fournir l'effort qui maintient au-dessus du chaos la vie des sociétés.

III

Cette attitude de Nietzsche ouvre ici une parenthèse. A l'égard de deux phénomènes qui semblent d'essence chrétienne, *Jésus* lui-même et *le Bouddhisme*, elle fait une nécessité de préciser son sentiment dont une interprétation inexacte entraînerait une mésintelligence complète de ses points de vue. Or, l'appréciation de Nietzsche à l'égard de Jésus est une des plus propres à déconcerter les esprits.

Elle est pourtant, quand on aborde Nietzsche du point de vue de cet instinct de grandeur où l'on s'est posté ici, une des mieux déterminées par la logique. La philosophie de Nietzsche, expression de son tempérament, est, quoi qu'on ait pu dire, parfaitement cohérente. Or, la doctrine de Jésus comme celle de Çakia-Mouni est *une attitude pour mourir*. « Ne résiste pas au mal, » tel en est, comme l'a bien vu Tolstoï, l'enseignement fondamental. Et cela implique un abandon complet aux fatalités naturelles. Que celui qui doit mourir meure, qu'il meure en paix, qu'il s'épargne cette résistance vaine qui est lutte et qui est souffrance. Il est bon que ceux-là luttent que la vie possède et qui possèdent la vie. Le sentiment de puissance les anime et tout effort où ce sentiment s'exprime est pour eux une joie immédiate. Mais quel contresens de lutter pour ceux qu'un tel sentiment a abandonnés ! Voit-on la marée bondir vers les rivages au temps de son reflux? Suivre sa pente, se conformer aux exigences du déterminisme immédiat, s'abstenir de la tentative présomptueuse que serait celle de l'effet s'évertuant à réagir contre sa cause, mais trouver au contraire dans l'adaptation parfaite de l'effet à la cause la joie d'une résorption, une béatitude analogue, dans l'ordre de la sen-

sibilité, à celle que Spinoza fait tenir dans la liberté de l'intellect opposée à l'esclavage des passions.

Par là, le malade atteint cet idéal d'être « en harmonie avec lui-même », ce *sibi constat* d'Horace en quoi Flaubert aussi avait bien perçu que consiste le bonheur. Le bouddhisme, la doctrine du Christ sont des attitudes pour mourir. En les adoptant, celui qui va mourir délivre la vie des éléments qui la surchargent, qui l'empêchent de s'élever vers la hauteur. La doctrine du Christ, le bouddhisme sont, chez ceux qui les pratiquent avec sincérité, des attitudes expressément individuelles. Elles ne prétendent pas à l'universalité. Par elles la vie sociale n'est point compromise. Ceux qui trouvent en elles un refuge ne demandent pas aux bien portants et aux meilleurs champions d'établir des règles du jeu vital qui leur permettent à eux d'y participer. Ils ne réclament pas les bénéfices du handicap. Loin qu'ils soient pour la vie une cause d'abaissement, ils élèvent son niveau en retranchant de la lutte pour la puissance des éléments qui, par leur participation, auraient pu fausser l'épreuve. En termes sportifs, ils déclarent forfait, abandonnant la place aux plus aptes. Nietzsche n'aura donc pas pour ceux-ci des paroles de blâme.

C'est qu'à vrai dire il ne considère ni le bouddhisme, ni Jésus comme relevant du phénomène chrétien. Ce qui est pour lui chrétien et dangereusement chrétien c'est la manœuvre par laquelle les malades se donnent pour les prototypes des hommes supérieurs, par laquelle ils universalisent comme bonne pour tous la règle de vie qui est avantageuse pour eux, réclamant à l'égard des hommes normaux des restrictions qui équivalent pour ceux-ci à des surcharges — qui établissent le handicap au niveau de leur médiocrité. C'est en quoi le méchant Socrate a suborné au profit du troupeau des malades et des dégénérés un de ceux de l'élite.

Avec Platon, avec les Idées, des modes anciens de la puissance, des performances réalisées par d'anciens champions, mais désormais dépassées et celles-là seules qui peuvent être atteintes encore par ceux qui dégénèrent entreront en ligne de compte.

* * *

Le point de vue de Nietzsche implique une double incidence selon l'interprétation que l'on adopte du fait de civilisation et de ses chances de durée. Admet-on que les civilisations se développent à la

façon d'un arbre qui, après une période de croissance, de maturité et d'épanouissement, n'a plus qu'à mourir et à féconder le sol de ses éléments décomposés afin de favoriser l'apparition d'un arbre nouveau qui accomplira sans plus le même cycle, et le christianisme s'identifie avec le phénomène de décomposition qui précède la mort, il est le symptôme qui annonce la disparition. L'antichristianisme de Nietzsche a ici la valeur d'un pur constat. Il a une signification péjorative parce qu'il caractérise un phénomène blessant pour l'instinct de grandeur et que la vue esthétique de Spinoza pourrait seule racheter. Mais il est du phénomène, on l'a déjà noté, une autre interprétation moins pessimiste et, semble-t-il, aussi plausible. A supposer que la maladie de Socrate, au lieu d'être une de ces diathèses dont la marche inflexible conduit nécessairement l'homme au trépas, soit de ces maux accidentels et contagieux qui, venus du dehors attaquent les plus sains, mais leur laissent, quand la guérison est venue, toute leur vigueur et toute leur force, que penser du régime de Socrate, d'un régime de malade, érigé en règle générale pour l'humanité tout entière? Si Socrate pour guérir a dû se mettre à la diète, l'humanité revenue à la santé devra-t-elle se condamner au même

régime et mourir d'inanition? L'histoire de l'humanité depuis le christianisme serait-elle celle du *Malade imaginaire?* Le christianisme serait-il le régime d'Argan — lavements, purgations, saignées, légumes et viandes blanches, — administré à travers les siècles à une humanité bien portante, mais qu'un tel régime a débilitée, rendue malade réellement et précipitée vers un déclin prématuré? Le christianisme, a dit Nietzsche, rend malade et quand il le montrera exploité au profit de fins sociales par une classe dirigeante telle que l'église romaine et le clergé sous toutes ses formes, il dira la nécessité pour cette élite d'entretenir chez l'homme cet état maladif afin de s'en rendre et d'en demeurer maîtresse.

En fonction de cette seconde interprétation l'antichristianisme de Nietzsche change de caractère. Il devient autre chose qu'un simple constat. Le christianisme n'est plus ce symptôme de la fin contre lequel il n'est pas de lutte possible, cette agonie, dont l'instinct de grandeur persuadait plutôt de hâter le cours. Il est le symptôme d'un mal qui peut être guéri. Il est surtout l'exploitation d'une maladie. Il est une imposture, une ruse et une manœuvre de tout ce qui est faible et mal venu, contre ce qui est sain et fort. Il

est une coalition des malades qui, par la vertu du nombre, met la force dans le camp de la faiblesse.

Non, il ne suffit plus de constater, il devient nécessaire de dévoiler l'imposture et de faire cesser la mystification. Il faut traiter le christianisme en ennemi, accomplir, en réplique à l'inversion des valeurs qu'il a réalisée, une inversion nouvelle qui remette au premier rang les valeurs naturelles et chasse les valeurs chrétiennes du rang qu'elles se sont frauduleusement attribué. Telle est l'attitude que Nietzsche a adoptée. Il a attaqué le christianisme d'abord comme un ennemi personnel. Il l'a attaqué, ainsi qu'il sera dit par la suite, comme un ennemi de la civilisation, comme le grand danger qui la menace.

Retenons de la première de ces analyses au cours desquelles l'instinct de grandeur nous sert de réactif, que Platon est, dans l'ordre de la pensée philosophique, le premier des événements historiques identifié par Nietzsche avec le fait chrétien. Non pas qu'avant lui le bouddhisme n'implique une attitude d'abdication où se trahit la faiblesse, ne consacre un renoncement total à la volonté de puissance. Mais ce renoncement diffère de l'autre, on a pris soin de le dire, par sa sincérité. Il répond à une

lassitude de vivre, à un déclin de cette admirable Folie dont Erasme a fait l'éloge et à laquelle il fait dire secouant ses grelots : « A mesure que les hommes s'éloignent de moi, la vie se retire d'eux. »

Le bouddhisme est une attitude pour mourir, une attitude sincère, comme celle de Jésus, du Jésus *antichrétien* que Nietzsche a bien distingué. Il lui manque, pour être assimilable au christianisme, cette arrière-pensée de domination qui, sous l'apparence du renoncement, constitue aux yeux de Nietzsche l'essence même du mouvement chrétien. Le christianisme, c'est pour lui la lutte contre l'élite. Dans tout mouvement chrétien, il s'agit d'abaisser le niveau des valeurs afin qu'un plus grand nombre d'hommes les puissent atteindre, afin que les maîtres du monde, et qui tiendront leur force et leur pouvoir du nombre, imposent au monde un moindre effort, afin que soit éliminée, privée d'autorité cette élite toujours prête à tendre davantage les ressorts de l'énergie, à s'élever toujours vers de nouvelles cimes, en proie à une sorte de vertige de la hauteur.

Avec les idées platoniciennes voici donc une première limite fixée, un premier frein imposé à cette course vers la hauteur. L'homme n'a plus à se créer sa propre réalité, une réalité à sa taille

grandissante. Voici que la réalité est à jamais définie et fixée. Les Idées la cernent de toutes parts, lui font une ligne d'horizon infranchissable. Cette ligne d'horizon a été fixée par Socrate, par ce dégénéré-type, selon le diagnostic nietzschéen. A la réalité située dans le jeu même du mouvement, dans la mobilité même et dans le dynamisme de l'effort pour s'élever au-dessus d'elle-même, voici substituée une réalité figée dans le statique, embaumée dans le cercueil de cristal des Idées. Voici fixé un palier où pourront se reposer et demeurer le grand nombre de ceux que lasse l'ascension et dont les poumons ne s'adaptent pas à l'atmosphère des hauteurs. Voici un palier où ils seront les maîtres, où, assemblés, ils édicteront des lois propres à paralyser l'ardeur des héros, de tous ceux qui aspirent encore vers de plus hautes cimes. L'idéologie platonicienne est ainsi un premier attentat commis par l'esprit de lourdeur, une première blessure faite à l'instinct de grandeur. Cette blessure, comment Nietzsche ne la ressentirait-il pas? Elle est d'autant plus grave qu'elle est faite par un de ceux-là mêmes qui appartiennent à l'élite et qui, suborné par Socrate, a trahi sa propre cause. Les oiseleurs, pour s'emparer des oiseaux chanteurs, enferment dans une cage parmi le feuillage d'un arbre un

des plus beaux parmi les mâles de l'espèce qu'ils ont pu capturer. Celui-ci, par ses appels et ses cris, attire ceux de son espèce qui viennent voleter autour de lui et se prendre à la glu dont les branches voisines ont été enduites. Ainsi a fait Platon, capturé par Socrate, avec le chant dialectique du *Phédon*, de la *République* ou du *Timée*.

Au sens où le christianisme s'identifie, selon l'estimation de Nietzsche, avec un principe d'abaissement du niveau de la vie, on ne saurait donc sous-estimer l'importance du platonisme dans le mouvement chrétien. C'est à l'appel des Idées platoniciennes que, depuis le XVIII^e^ siècle rationaliste et jusqu'à notre époque la plus contemporaine, l'élite intellectuelle, abdiquant son rôle naturel et ses propres aspirations, se fait complice du nombre et se met à la tête des troupes adverses, s'abaissant à descendre pour commander et hâtant, en l'organisant, le mouvement de désorganisation et le retour vers le chaos.

CHAPITRE II

LES JUIFS ET LA PREMIÈRE INVERSION DES VALEURS DANS LE MILIEU SOCIAL

I. Une insurrection du pouvoir d'imaginer contre la causalité. — II. Les prophètes et la limitation de la force par la théologie. — III. Invention du monde moral et opposition de la morale a la physique.

I

Le platonisme est le christianisme à l'usage de l'élite. Quels sont les événements historiques qui ont réalisé le christianisme pour le peuple? Il en est deux : tout d'abord la première inversion des

valeurs accomplie dans le milieu restreint d'Israël par la caste sacerdotale lorsque sombre dans les désastres militaires et dans la servitude la force du petit peuple de Judée, en second lieu la consécration réalisée par saint Paul de cette première inversion. Elle est le décalque de la précédente, mais elle lui attribue, avec la constitution de l'Eglise, un caractère d'universalité.

*
* *

La première inversion des valeurs est donc située par Nietzsche vers l'époque où le peuple d'Israël, puissant d'abord, ayant vécu d'une vie propre et nationale, tombe sous le joug assyrien. L'inversion se réalise en fonction de la personne même d'Iaveh, en fonction de la notion de Dieu. Le Dieu d'Israël jusque-là n'a fait qu'un avec son peuple. Il en exprimait la force. Il était l'extériorisation du sentiment de puissance qui l'animait. En lui le peuple d'Israël se bénissait et se glorifiait lui-même. Il était le Dieu des armées. Or, voici que précisément les armées d'Israël sont vaincues et que, politiquement, la puissance de ce petit peuple déchoit. C'est alors que se joue le premier acte d'un drame psychologique qui va retentir à travers l'histoire tout

entière de notre civilisation et dont la pensée de Nietzsche a suivi, avec la passion et la perspicacité d'une sensibilité blessée, toutes les phases. Si Bossuet, sur la foi des Ecritures et selon la conception de l'Eglise, a composé son *Histoire universelle* en fonction du destin du peuple Juif et de sa relation imaginaire avec le Dieu unique, Nietzsche a attribué à ce même peuple un rôle qui n'est pas de moindre importance. Mais au lieu qu'il s'explique par le miracle, ce rôle, comme dans les drames bien conçus, se justifie tout entier en fonction d'un mobile psychologique qui lui attribue le plus poignant intérêt.

Ce mobile psychologique est emprunté au pouvoir d'imaginer par où l'homme se distingue de toutes les autres espèces et introduit dans le monde un élément qui s'oppose à la causalité qui, dans une certaine mesure, agit sur elle et la modifie et fait pénétrer la fiction dans le réel. Ce pouvoir d'imaginer, l'homme l'exerce tout d'abord sur lui-même. Il en use en fonction de son amour de lui-même, mobile de tous ses actes et qui, ôté, ne laisse plus de place pour les expliquer qu'au miracle ou à la nécessité mécanique. Sous l'empire de cet amour l'homme veut donc pour lui-même les choses les meilleures. Il manœuvre en conséquence et, appli-

quant le pouvoir dont il est doué d'opposer des images à la réalité, tantôt il se conçoit autre qu'il n'est et se compose de lui-même une image plus noble afin de se hausser jusqu'aux valeurs qui le fascinent, et tantôt il altère ces valeurs afin de les réduire à sa mesure et de les ajuster aux modes de son activité. Ainsi, c'est tantôt lui-même qu'il masque et qu'il grime, tantôt ce sont les choses. Comme il ne se peut concevoir qu'en relation avec un monde extérieur, qu'il ne prend forme et réalité qu'au contact de ce monde extérieur, c'est à vrai dire même chose d'énoncer qu'il se conçoit autre qu'il n'est ou qu'il conçoit les choses autres qu'elles ne sont. C'est ce pouvoir de se concevoir autre, impliquant celui de déformer le réel, que j'ai nommé Bovarysme. Or, jamais fait de bovarysme n'eut de conséquences plus considérables que la volonté tenace d'aveuglement avec laquelle le peuple Juif, vaincu militairement et asservi, refusa de se reconnaître sous cet aspect de vaincu. Car c'est du travail d'imagination formidable auquel ses grands hommes l'ont contraint pour sauver la face que se sont élevées les lueurs troubles qui ont jeté hors de ses voies toute notre civilisation d'Occident et ont illuminé tout le drame de la réalité historique.

Vaincu par les armes et réduit en esclavage, Israël n'accepte donc pas l'humiliation de la défaite. Il nie du moins que la défaite ait pour cause sa faiblesse et la force de son vainqueur. A cette cause réelle et qui l'humilie il faut donc, pour conserver l'estime de lui-même, qu'il en substitue une autre. L'exaltation de son orgueil blessé la lui suggère; il a offensé Iaveh, son Dieu. Sa défaite est la vengeance d'Iaveh, le châtiment de son impiété. L'inversion des valeurs qui va suivre et qui va bouleverser le monde repose tout entière sur cette invention de causalité fausse, sur ce travail souterrain par lequel un petit peuple orgueilleux projette et entretient dans sa conscience des images propres à l'exalter. S'il est humiliant d'être vaincu par d'autres hommes, par d'autres peuples et qui témoignent par leur victoire de plus de force et d'une évidente supériorité, il n'y a pas à rougir d'être châtié par un Dieu tout-puissant avec lequel aucun homme ni aucun peuple ne sauraient entrer, en comparaison de force : la Bible a symbolisé cette estimation dans la lutte de Jacob avec l'Ange. S'il faut rougir c'est de l'impiété envers Dieu, de l'offense envers Dieu, de l'infraction à sa volonté. Mais avec l'impiété et la piété, on a inventé des qualités dont il semble qu'elles soient sous la dépen-

dance de notre volonté, tandis que la force et la faiblesse sont des manières d'être qui ne dépendent pas de nous. Ainsi, par l'acceptation du châtiment divin dont le peuple vainqueur n'est plus que le servile exécuteur, par le retour à la piété, le peuple de Dieu est à même de reconquérir son antique gloire et son ancien bonheur. Ainsi, la face est sauve et voici l'espoir reconquis, la meilleure part peut-être du bonheur.

Mais pénétrons dans cette forge ardente du monde intérieur d'où ces valeurs nouvelles sont sorties et tout d'abord admirons. Si, selon le vieil adage, l'hypocrisie est un hommage rendu par le vice à la vertu, il n'est pas de plus éclatant hommage rendu à la volonté de puissance par la faiblesse que ce refus, par un peuple asservi, d'admettre une réalité qui le blesse dans le sentiment qu'il a de sa puissance. Constatons que c'est au nom et à l'instigation de la volonté de puissance telle que Nietzsche lui-même l'a connue comme le mobile suprême des actes, qu'Israël a réalisé, pour la première fois dans le milieu populaire et religieux, cette inversion des valeurs destinée à un prodigieux retentissement. N'oublions pas que le pouvoir d'imaginer et de se concevoir autre s'exerce selon un double mode et qu'impuissant à s'égaler à ce

qu'il tient pour le meilleur en quelque ordre d'activité, un peuple ou un individu dispose d'un double moyen pour entretenir en lui-même la bonne conscience, l'admiration ou l'estime de soi qui est une condition de vie. Il peut, au moyen d'un choix d'images projetées dans la conscience, se persuader qu'il a des qualités qu'il n'a pas et qu'il convoite. Il accepte, dans ce cas, le critère admis par le commun des hommes, il reconnaît la valeur du mètre, mais il se hausse sous la toise. Selon le second moyen de défense dont il dispose, il récuse l'appareil de mesure. Il rejette le critère de la valeur accepté par les autres hommes, il s'applique à le disqualifier et à le ravaler jusqu'à pouvoir s'enorgueillir de son inaptitude aux qualités qu'il enregistre jusqu'à se faire de son infériorité une supériorité. C'est ce second moyen qu'Israël a mis en œuvre pour conserver l'estime de soi. Il n'a pas tenté de se concevoir autre qu'il n'était quant à la force militaire. L'expérience lui eût apporté de trop cruels démentis. Mais il a récusé la force militaire comme mesure de la valeur. A ce mètre il en a substitué un autre, la piété, l'obéissance à la loi de Dieu. Mais ce Dieu n'est plus son Dieu national de jadis, le Dieu victorieux des Armées, c'est le Dieu que les prophètes du peuple d'Israël

ont inventé et dont la volonté transcendante ne supporte aucune commune mesure avec les évaluations humaines ni avec la causalité naturelle. C'est le Dieu dont la puissance est hors de toute proportion avec la force qui semble aux regards profanes déterminer le jeu de l'expérience. Car de la force, c'est ce Dieu qui dispose. Elle est sous sa dépendance. Elle est un jouet entre ses mains et il l'agite à son gré dans le monde. Ce Dieu, à vrai dire, c'est le Dieu de la défaite. C'est le Dieu des vaincus, des faibles, des humbles. Ceux-ci ont remis leur cause entre ses mains. S'ils lui obéissent, s'ils lui sont fidèles, il agitera en leur faveur le jouet de la force. Et voici qu'avec la piété le sort de leur fortune est attaché désormais à quelque chose qui dépend d'eux. Par une ruse caractéristique des modes d'action propres à la faiblesse, mais qui touche au génie, ils ont fait en sorte que ce qui dépend d'eux leur procure ce qui ne dépend pas d'eux. Devançant Épictète et déjà l'exploitant.

Que faut-il pour qu'une telle entreprise réussisse? Une foi sans défaillance à travers un espoir indéfini. Il faut que l'acte mental qui oppose l'imaginaire au réel soit cru vrai contre toute apparence qui l'infirme. La foi, pierre angulaire de cette construction imaginaire, s'oppose à la raison et à l'expé-

rience comme l'unique vertu, comme l'unique activité qui importe. Ainsi le destin de l'événement dépend de l'intensité et de la constance dont témoigne l'énergie en jeu au cours de son insurrection contre le réel. Il en est ici, parmi des perspectives plus vastes, comme des révolutions qui changent de noms quand elles réussissent. Car elles deviennent alors gouvernement légal, empire, république, royauté. C'est par la foi que l'image peut devenir réalité. Or, le peuple hébreu a tenu son rôle avec une ferveur et une persévérance admirables. Il s'en est imposé à lui-même, mais il en a imposé au monde, ainsi que le christianisme va en témoigner qui, dans le drame de psychologie historique conçu par Nietzsche, n'est qu'une suite et la consécration triomphale de la révolution juive. Admirons donc l'événement pour l'énergie extraordinaire qui s'y est développée, pour le mobile qui l'a suscité, où apparaît la violence d'un instinct, cet instinct de grandeur qui, combattu par le déterminisme inflexible de la réalité, construit des écluses qui permettent à l'énergie qui l'anime de s'élever à l'encontre du cours même de la causalité. Admirons un événement qui met en jeu d'une façon grandiose le pouvoir par lequel l'humanité se distingue de la façon la plus typique de tous les

autres règnes, ce pouvoir d'imaginer qui lui permet de s'évader de l'instant et d'opposer à la réalité extérieure une réalité intérieure qui parfois l'emporte sur l'autre ou la tient en échec. Admirons sans réserves tout d'abord, sauf à évaluer les dégâts par la suite. Et quand nous instituerons cet inventaire de la grande entreprise, encore faudra-t-il, pour établir la part des responsabilités, pour décider si l'opération a réussi, distinguer si l'on se place au point de vue de l'énergie ethnique particulière qui l'a entreprise, ou si l'on évalue du point de vue de l'intérêt général de la civilisation.

II

Ces positions prises, distinguons avec soin, à la suite de Nietzsche, de quelle façon et par quels traits l'inversion des valeurs réalisée par le mouvement juif répond exactement, dans le milieu populaire et religieux, à celle que Platon a accomplie dans les milieux philosophiques. Une première analogie se révèle : avant Platon, pour les philosophes grecs, de même qu'avant la défaite militaire pour les Hébreux, il n'y a qu'une seule expérience, qu'un seul jeu de forces, une règle unique

du sport de l'existence. Après la défaite, le Dieu, dont la volonté était l'émanation même et l'expression extériorisée de la volonté de son peuple, cesse de se confondre avec lui. De même que le royaume des Idées s'élève au-dessus du monde de l'expérience et oppose au fait la loi et au jeu des phénomènes, qui n'est plus qu'à peine une réalité, une autre réalité essentielle et supérieure et qui juge l'autre, de même le Dieu d'Israël oppose à l'expérience en acte, à l'expérience collective qu'est le peuple hébreu, une volonté surhumaine qui n'émane plus de lui, avec laquelle la seule relation possible est celle de l'obéissance au commandement. Tel est, entre les deux entreprises, le point commun par où elles blessent, en raison d'une même conséquence, la sensibilité de Nietzsche : l'une et l'autre, par le critère extérieur à l'expérience qu'elles apportent, faussent l'épreuve, permettent d'en appeler du verdict prononcé par le jeu des forces à une juridiction supérieure qu'elles ont instaurée dans le domaine de l'esprit pur où s'exerce le pouvoir spécifiquement humain d'imaginer, ce pouvoir privilégié et périlleux d'opposer des images à la réalité et de leur donner la préférence. Quand la pensée grecque se sera mêlée à la pensée juive pour composer le sortilège chrétien, il apparaîtra que l'apport pla-

tonicien est un élément d'une importance qui ne saurait, ainsi qu'on l'a noté, être surestimée. C'est toutefois l'inversion juive des valeurs qui a fourni dans son détail psychologique l'armature du monde moral, ce nouveau stade où va se courir, selon des règles nouvelles aussi et déconcertantes au regard des estimations anciennes, l'épreuve qui décidera de la valeur. Cette armature consiste en une affabulation dont Nietzsche a relevé minutieusement tous les détails.

III

De cette fable le premier thème est celui de la faute. Il détermine tous les autres. Ce n'est pas à vil prix que le peuple hébreu a pu racheter sa défaite au jeu naturel de la force dans le beau stade antique. On a vu que, pour porter le front haut en face de son vainqueur, il lui a fallu inventer une puissance supérieure à l'égard de laquelle il s'est attribuée à lui-même un devoir d'obéissance, envers laquelle il s'est reconnu coupable d'avoir forfait à ce devoir.

Mais se reconnaître coupable, c'est imaginer que l'on aurait pu agir autrement que l'on a fait; c'est se croire libre, se juger responsable et se tenir

pour l'auteur de son malheur; c'est reconnaître la justice du châtiment : c'est bientôt reconnaître aussi, l'espoir aidant, sa valeur rédemptrice et sa vertu. Et voici que la fable s'enguirlande de toute la flore déjà chrétienne des repentirs, des remords, des pénitences et des vœux d'expiation. Notre sensibilité est à ce point pénétrée de christianisme que nous ne nous rendons plus aucun compte du caractère monstrueux de cette flore. Accoutumés à ses miasmes par une longue hérédité, par les suggestions de la notion qui en est imprégnée, par l'enseignement, par l'éducation et par l'exemple contagieux des mœurs, nous les respirons comme des parfums. Ainsi intoxiqués, quand nous prenons conscience de l'abîme creusé par l'énormité de l'événement psychique entre deux parts de l'histoire du monde, c'est pour nous glorifier d'appartenir au monde de la faute et de la rédemption. Nous sommes devenus fiers de notre honte. Il faudra la sensibilité d'un Nietzsche et sa noblesse pour réagir contre cette apothéose, pour rendre au monde antique et à la Grèce présocratique sa grandeur sereine et pour montrer quelle détresse fut ajoutée par l'homme à la nature quand, par l'invention du monde moral, le malheur perdit son innocence, quand le venin du péché fut versé dans la plaie vive de la douleur.

CHAPITRE III

SAINT PAUL ET LE CHRISTIANISME

I. Extension a l'humanité de l'inversion juive des valeurs. — II. L'ame, invention spécifique du christianisme comme d'un domaine ou la causalité n'intervient pas.

I

De telles considérations toutefois supposent déjà le christianisme et il n'a été question jusqu'ici que de l'inversion des valeurs réalisée dans le monde juif par la caste sacerdotale. Or, un tel phénomène, survenu dans la mentalité collective d'un petit peuple, est expressément pour cette collectivité particulière qui l'engendre *une attitude d'utilité*. C'est à cette

attitude, suggérée par un instinct profond de vouloir vivre que ce peuple vaincu doit d'avoir persisté alors que tant d'autres nations soumises aux mêmes circonstances, vaincues politiquement par des peuples plus forts, ont disparu de la surface de la terre en tant qu'entités distinctes. A la faveur de l'événement psychologique qu'ils ont suscité, les Juifs ont métamorphosé la notion du fait national. Tandis que ce fait, lié à l'idée de patrie, continuait pour les autres peuples de requérir l'occupation d'un sol déterminé qu'il fallait défendre au besoin les armes à la main, il a été identifié par les juifs, pour leur usage propre et exclusif, avec le fait religieux. C'est sous la protection et sous l'hégémonie du fait religieux que leur ethnicité, élément physiologique du fait national, s'est perpétuée elle-même au cours des âges parmi tous les pays de la terre où, dispersés, ils se sont réfugiés et établis.

S'il faut admirer l'intensité du pouvoir d'imaginer qui a permis au peuple juif, soulevé par l'orgueil, de ne pas accepter l'humiliation de la défaite et d'opposer au torrent de la causalité naturelle une digue façonnée et entretenue constamment avec les matériaux spirituels de la croyance, il faut considérer aussi l'avantage dont une telle attitude l'a fait bénéficier et comment cette manœuvre a réalisé

en sa faveur les conditions les plus avantageuses du handicap. Il est arrivé, en effet, précisément ceci que, s'étant montrés inférieurs au sport légitime de la force, au jeu loyal qui consistait pour chaque groupe humain à s'organiser en un lieu particulier de la terre, à y instituer une lutte contre les conditions particulières du climat et du sol, à défendre son territoire contre les groupes voisins, ils ont décidé que cette tâche, à laquelle ils s'étaient montrés inaptes, n'avait d'importance ni ne comptait. Or, ils se sont ainsi déchargés d'un poids considérable. Ils ont pris part à la lutte pour la vie dans des conditions privilégiées. Mais pour qu'une telle détermination réalisât pour eux les avantages qu'ils y ont par la suite et en fin de compte recueillis, s'il a fallu d'une part qu'ils fissent preuve dans l'acte d'imagination cristallisé dans la foi d'une extraordinaire persévérance, il a fallu d'autre part que les autres groupes humains fissent preuve d'une persévérance non moins acharnée et héroïque dans la lutte qu'ils soutenaient dans tous les lieux de la terre, sous toutes les latitudes pour fonder sur la diversité des climats, du sol et de toutes les circonstances du milieu extérieur parmi les conflits avec les autres groupes, *la réalité humaine.*

Sans l'habitat, sans la relation avec la terre qui

a déterminé les différentes races et, parmi quelques manières d'être constantes inhérentes aux nécessités les plus générales du fait d'association, suscité des réactions diverses chez les différents groupes à l'égard de ce fait même d'association, il n'y aurait aucune espèce de réalité humaine et le peuple juif qui a éludé la tâche de participer à la création de cette réalité n'aurait trouvé aucune société organisée sur l'industrie de laquelle il eût pu fonder ses propres possibilités d'existence.

Si, toutefois, la mentalité juive n'avait point comporté de prosélytisme, si la mentalité occidentale eût comporté moins de crédulité naïve, l'inversion des valeurs pratiquée dans son intimité par le peuple hébreu n'aurait pas eu pour l'humanité les conséquences qu'elle a eues par la suite dans l'histoire du monde. Il eût été de peu d'importance qu'un petit groupe humain se fût soustrait à certaines charges dont les autres groupes auraient supporté le poids tandis que dans l'ensemble il eût pu en retour assumer le soin, parmi ces autres groupes, de telles fonctions déterminées. C'est donc avec raison que l'on ne voit en cette première inversion des valeurs accomplie dans le milieu populaire par les Juifs que l'un des éléments du phénomène chrétien. Le fait véritablement

chrétien se produit quand la substitution des valeurs morales et d'une causalité miraculeuse aux valeurs physiques et au jeu normal de la force est *universalisée*, quand elle est étendue et appliquée par saint Paul au monde entier des hommes. Le christianisme est expressément cette généralisation. Il est la conversion d'une attitude d'utilité propre à un petit peuple, expression d'une convenance particulière, en un principe absolu réputé bon pour tous, en une Idée qui, à la façon des idées platoniciennes, commande à toute expérience au lieu d'être une dépendance et une conséquence de l'expérience concrète. Avec le christianisme, une attitude de sensibilité particulière est érigée en loi générale. Les Juifs avaient créé pour eux-mêmes des règles particulières du jeu vital et qui les exemptaient de la part la plus lourde de l'effort, qui constituaient en leur faveur une décharge dans le handicap. Désormais, c'est l'humanité tout entière qui sera dispensée de cet effort. C'est dans le monde entier que le nouveau règlement aura force de loi et que les principes du handicap seront appliqués de façon que les premiers deviennent les derniers.

II

Il semble donc à première vue que le christianisme de saint Paul et de l'Eglise primitive n'ait rien inventé et qu'il n'ait eu qu'à ramasser dans le milieu juif la fable du monde moral qui repose tout entière sur la casuistique de la faute, telle quelle vient d'être précédemment interprétée. Le coup de génie de saint Paul consisterait tout entier dans l'appel aux Gentils, dans le fait d'avoir convié tous les hommes à participer aux conséquences de la révolution juive. Et tel est bien, en effet, le caractère essentiel du phénoméne et qui suffit pour légitimer du point de vue de l'Instinct de grandeur les invectives de Nietzsche. Le christianisme pourtant a complété la conception du monde moral par un apport dont on ne saurait dire non plus qu'il est original et qu'il lui est propre absolument, mais auquel il a attribué, en fonction de tout le système, un rôle d'une importance considérable. Cet apport consiste en l'introduction de l'âme. Platon, certes, est le véritable instigateur de la notion, mais, malgré son appropriation au monde des Idées, l'âme apparaît encore à l'issue de sa dialectique comme une de ces inventions de théoricien qui pourraient

ne sortir jamais du domaine de la spéculation, dont on ne saurait s'assurer qu'elles ne sont pas de simples jeux logiques et une telle hypothèse, les dialogues, à cause même de leur trop grande habileté, en suggèrent parfois le soupçon. Or, il arrive que cette substance de l'âme qui, dans Platon, nous apparaît quelque peu artificielle, rencontre dans le monde des évaluations morales, substitué par l'inversion juive au mètre des évaluations physiques, tout un système de fictions auxquelles elle offre comme une forme nouvelle de l'espace, d'un espace vide dans lequel ces fictions pourront se mouvoir à l'aise sans avoir à craindre de se heurter aux dures arêtes du monde de la causalité physique. Avec l'invention de l'âme, la manœuvre inaugurée par l'idéologie platonicienne et par la première inversion, œuvre du clergé juif, se voit réalisée de la manière qui blesse le plus vivement l'instinct de grandeur nietzschéen, car cette manœuvre est celle proprement qui a pour but de modifier les règles du jeu de la force de telle façon que ce ne soient plus les meilleurs athlètes qui l'emportent, mais les médiocres, les estropiés, les faibles, ceux auxquels le grand effort et le grand bond ne sont pas possibles, *les nombreux*. L'âme est une arène truquée qui va remplacer le

stade antique. Dans cette arène de l'âme, les fictions du monde moral, la liberté, mère du péché, le mérite, le démérite, le remords, le châtiment, l'expiation, le rachat vont composer des intrigues dont le résultat sera dans tous les cas de déposséder les beaux athlètes des palmes de la victoire, de faire passer la force et avec elle *le gouvernement du monde des mains de l'élite aux mains du nombre*, d'abaisser de plus en plus le palier au niveau duquel le drame humain se joue.

Avec l'invention de l'âme triomphent les deux fictions suprêmes que l'activité psychologique sous sa forme la plus vile, celle de l'envie, a enfantées : l'égalité et la justice. Comment obtenir, dans le domaine de la concurrence des forces, que les moins bien doués quant à la force musculaire, quant à l'intelligence, quant à la mémoire, quant à la résistance à la maladie deviennent les égaux des mieux pourvus? Quand les mal venus, les mal lotis ont réussi en s'agglomérant à être les maîtres, ils peuvent bien instituer les règles du handicap social avec les pénalités et les surcharges qui abaissent à leur niveau les meilleurs, mais ils ne peuvent ignorer par quels moyens et par quels artifices ils ont réalisé ce niveau. L'humiliation demeure. Lorsque sur le turf, dans un handicap, le mauvais

cheval a réussi à battre le bon, les hommes de métier, tous ceux, propriétaires, donneurs ou parieurs qui sont intéressés à connaître la valeur exacte d'un cheval de course, ont tôt fait de consulter l'échelle des poids et c'est souvent au cheval battu que vont leurs préférences quand ils considèrent la course qu'il a faite et le nombre de livres qu'il rendait au vainqueur. Dans la vie sociale aussi, les conditions désavantageuses imposées aux meilleurs n'empêchent que leur supériorité n'éclate dans le domaine des vertus et des qualités positives où la vérification est possible.

Ce qui importe aux faibles et aux médiocres, c'est de découvrir une catégorie qui puisse être appliquée à tous les hommes et dans l'intérieur de laquelle les vérifications et les mesures ne puissent intervenir pour faire apparaître des différences. L'âme répond à ces conditions. Empruntée à la philosophie platonicienne, elle est bien la part expresse de l'apport grec au nouveau culte et, avec ce royaume céleste qui par delà la vie terrestre a été aménagé à son usage, l'invention géniale du christianisme. Que tous les hommes aient une âme, que cette âme soit chez tous d'égale valeur, voilà qui va permettre de niveler et d'abolir toutes les différences, voilà qui va permettre d'introduire entre les hommes

inégaux, cette égalité si ardemment convoitée par tous ceux dont le corps est faible et l'esprit débile. Le mot a été bien choisi. Il avait été employé jusque-là pour désigner l'ensemble des qualités physiques et mentales les plus élevées. *Animus*, c'était en même temps le courage, l'énergie et l'esprit, la synthèse des plus hautes vertus du corps humain. Le souvenir est resté dans notre langage de ce sens noble, de ce sens païen de l'âme. Dire d'un homme qu'il a une grande âme, c'est encore un des plus beaux éloges qui puissent être décernés.

Au sens païen où nous employons le terme, l'âme est encore un instrument de mesure. Elle établit les plus grandes différences de niveau entre les hommes. L'âme, au sens chrétien, bénéficie sans vergogne de ce bon renom grâce à l'amphibologie du langage et l'homme le plus dénué d'intelligence, de courage et de force, le pleutre ou le crétin, l'homme en proie aux vices les plus honteux, aux instincts les plus bas peut trouver dans ce terme vide où rien n'entre de positif de quoi s'égaler aux meilleurs. La conception de l'âme est ce qui exclut toute comparaison en fonction d'une qualité réelle. Dans un monde où tout est différence, inégalité, infériorité ou supériorité, elle est le contraire de tous ces éléments positifs, elle est un concept entiè-

rement négatif d'où a été soigneusement retiré toute qualité saisissable pouvant entrer en conflit avec une autre qualité de même nature. En sorte que rien ne peut prévaloir contre ce concept fantomatique, parce que tout ce qui entre en ligne de compte, tout ce qui témoigne de son excellence, en quelque domaine positif que ce soit, est exclu par l'automatisme de la définition du concept de l'âme. En sorte que ce lieu du néant est le lieu de ralliement où va s'agglomérer par sélection à rebours tout ce qui, physiologiquement, se juge impuissant à tenir un rang dans le monde des réalités positives et sociales. A évaluer en fonction de l'exemple du handicap, l'âme, pourra-t-on dire, a été imaginée pour donner satisfaction à des concurrents qu'aucune décharge n'avait pu jusque-là amener à gagner leur course. Il a fallu décider que ceux-ci ne porteraient aucun poids et qu'ils courraient sans cavaliers, il a fallu les alléger jusque du poids de leur propre chair pour les convertir en bêtes d'apocalypse, en formes spectrales dignes de figurer dans les arrière-mondes, dans ces royaumes de l'au-delà où la gloire du néant ne leur sera disputée, palme suprême, par aucune autre volonté avide de dominer.

Ce qui a été réalisé en fait et socialement dans

le monde avec cette conception de l'âme, un très proche développement le donnera à entendre. Il n'est auparavant que de résumer ici, d'après les analyses qui viennent d'être esquissées, en deux brèves propositions, ce qui est l'œuvre propre du christianisme, ce qui, à suivre la pensée de Nietzsche, est l'œuvre, non de Jésus, mais de saint Paul et de ceux qui ont amendé sa doctrine. Or, cette quintessence du christianisme, c'est, d'une part, empruntée à Platon, la conception de l'âme et d'un arrière-monde, celle-ci étant suggérée par le monde des idées, celle d'un monde qui n'entre en aucune espèce de comparaison avec le monde de la causalité physique. C'est, d'autre part, et en ceci consiste expressément l'énormité de l'événement, le fait d'avoir universalisé une attitude d'utilité propre à une physiologie ethnique particulière, propre au petit peuple hébreu, *à un moment particulier de son histoire.*

C'est là un cas exemplaire et historiquement le plus formidable, le plus riche en conséquences du processus idéologique qui a été analysé et décrit au cinquième chapitre du Bovarysme. Une idée générale, y était-il formulé, « est toujours une idée abstraite et il n'existe pas d'idée abstraite

qui ne soit abstraite d'une série d'expériences humaines... C'est en ces expériences particulières uniquement que réside la réalité de l'idée. »

L'idée générale, avant de prendre ce titre nobiliaire, est ainsi à l'origine et en sa réalité concrète une attitude d'utilité pour une espèce d'hommes déterminés. Mais détachée de la tige expérimentale sur laquelle elle a fleuri, elle se propose ensuite indifféremment à tous les hommes sous le masque des religions ou de la Raison et trouve accès dans leur esprit. Il arrive alors que, croyant adopter des attitudes profitables à tous les hommes, certains groupes sociaux se plient à des attitudes inventées par des groupes différents en vue de circonstances particulières et qui, bonnes pour ceux-ci au temps de leur opportunité, peuvent être pour eux-mêmes dangereuses et mortelles.

Tel est bien le cas du phénomène chrétien où s'est trouvée universalisée une attitude inventée pour son usage par le peuple juif à une période critique de son histoire. Un tel événement domine toute la civilisation d'Occident, — tout ce qu'on nomme la civilisation chrétienne, bien que les éléments chrétiens n'aient pu s'y maintenir qu'en raison de la richesse et de la prépondérance

d'autres éléments, bien que l'accroissement d'influence de ces éléments chrétiens soit précisément la menace qui pèse le plus lourdement sur le destin de cette civilisation.

CHAPITRE IV

ÉVOLUTION HISTORIQUE DE L'IDÉE CHRÉTIENNE

I. Substitution au mètre de l'instinct de grandeur du mètre de la civilisation. — II. L'Eglise en tant que phénomène antichrétien. Le Catholicisme. La Renaissance. L'Humanisme. — III. Les étapes de la régression chrétienne. Luther et le Protestantisme. — IV. Le Rationalisme. — V. Identification dans la conception nietzschéenne du christianisme et de l'idéologie révolutionnaire. — VI. L'antichristianisme de Nietzsche est fonction de son amour de la civilisation.

I

A ce point de ces développements, il n'est plus suffisant de s'en tenir aux enseignements de

l'Instinct de grandeur. Cet instinct jusqu'ici a été considéré comme le grand ressort de la philosophie nietzschéenne. Au dédale du labyrinthe des mots, il nous a été mieux qu'un guide fidèle, un fil d'Ariane parmi les divers sens du mot chrétien. Mais il n'est pas douteux que Nietzsche, à quelque moment, n'ait attribué à cet instinct une valeur objective et ne l'ait identifié avec l'intérêt même de la civilisation.

En fonction de l'instinct de grandeur, il a été possible de classer comme antichrétien tout ce qui favorise la loyauté de l'épreuve entre toutes les forces engagées dans la vie, comme chrétien, tout ce qui tend à fausser le résultat de l'épreuve, à faire prévaloir sur des résultats réels des résultats fictifs, à substituer aux meilleurs athlètes des champions d'une moindre valeur. L'idéologie platonicienne, l'inversion des valeurs réalisée dans le milieu juif, universalisée et étendue au monde entier par le mouvement chrétien, telles sont les différentes phases de l'évolution au cours de laquelle l'élite a été progressivement éliminée. Or, en présence d'un tel processus, Nietzsche s'avise que l'événement compromet le destin de la civilisation dont les hautes formes lui apparaissent comme l'œuvre même dans l'humanité de l'instinct de

grandeur. Désormais, ce n'est plus en fonction d'un critère purement individuel qu'il va juger le christianisme, c'est au nom du fait de civilisation lui-même où il lui apparaît que l'instinct de grandeur s'est objectivé. Ce nouveau point de vue va donc être étudié ici comme le prolongement et la conséquence du premier. Parmi les perspectives qu'il ouvre, le phénomène chrétien va être identifié dans le milieu historique avec la suite des événements où s'est réalisée la transmission du pouvoir, quant au gouvernement du monde, de l'élite à la multitude, de la qualité à la quantité, au nombre.

II

Il faut écarter l'interprétation naïve selon laquelle le christianisme aurait engendré ses conséquences à l'époque où nous situons chronologiquement son apparition dans l'histoire. Il n'y a pas coïncidence entre la fixité rigide de nos mesures de la durée et l'identité des événements qui forment le contenu de l'expérience. Il n'y a pas d'époque, d'ailleurs, où le christianisme se soit réalisé intégralement. Il est l'une des tendances qui, en interférant entre elles, composent la réalité sociale. Sans le point d'appui

de la tendance adverse sur laquelle il se développe en s'opposant à elle, il ne comporterait aucune réalité. L'époque de sa plus grande pureté est, au cours des premiers siècles, celle où il dispose de la moindre force apparente, celle où les valeurs païennes sont encore toutes puissantes et engendrent peut-être des conséquences excessives de leur propre tendance. C'est durant les tout premiers siècles qui suivent la mort de Jésus que se forme une communauté vraiment chrétienne, au sein de laquelle les sentiments chrétiens, au sens de leur parenté avec le bouddhisme, se développent et donnent le ton. C'est durant cette période que se compose cette physionomie de douceur et d'amour qui, par la suite, et longtemps après qu'elle aura fait place à d'autres expressions, exercera la séduction dont bénéficieront des formes nouvelles et très différentes de la doctrine.

L'époque où le christianisme triomphe et, avec Constantin, accède au gouvernement politique du monde, marque aussi le temps où il s'altère, où, étant en son principe, nivellement égalitaire, mépris du sens possessif et des biens terrestres, il devient un moyen de consacrer, par une présomption de sainteté, les hiérarchies sociales et les pouvoirs politiques. Dès lors, il évolue vers la forme catho-

lique où l'Eglise hérite de la souveraineté de l'Empire et du prestige de la Rome antique. Avec l'organisation de l'Eglise en pouvoir politique et qui participe avec les rois et les empereurs au gouvernement du monde, un fait nouveau d'une grande importance s'est produit. Selon une loi d'ironie dont le fil le plus souvent relie entre eux les événements de l'histoire, une inversion nouvelle s'est réalisée, de sens contraire à celle qui s'est généralisée dans le mouvement chrétien.

L'Eglise romaine usurpe à son profit ce caractère d'universalité que le christianisme des premiers siècles avait assumé à l'instigation de saint Paul. Elle mène à bien cette entreprise à la faveur du nom chrétien qui lui gagne le cœur de la multitude et dont elle n'a garde de se dessaisir. Elle introduit, comme en un coquillage, dans la forme chrétienne qu'elle a vidée de son contenu, l'impérialisme de la Rome antique et cette forte hiérarchie qui va remplacer le rêve chimérique d'anarchie ébauché dans la douceur du sourire chrétien. On ne saurait trop mettre en pleine lumière le phénomène : il est un des nœuds de l'histoire et il faut admirer comme un chef-d'œuvre la réplique de l'Eglise à l'invention chrétienne de l'âme. A cette conception de l'âme qu'elle a du reste contribué

à façonner et dont elle connaît la plasticité infinie, à cette conception qui situe son objet hors du domaine où les causes physiques exercent leur action, elle en ajoute une autre qui fixe le lieu des âmes en dehors également du domaine de la causalité, dans un au-delà posthume, en cette région du paradis que Nietzsche nommait celle des arrière-mondes. Ainsi elle préserve les sociétés humaines du danger que risquaient de leur faire courir les revendications de l'âme avide de faire participer les corps à cette égalité inconciliable avec les lois physiques et qu'elle proclame. L'Eglise ne s'en tient pas là. Ce n'est pas assez d'avoir détourné le danger. De la menace qui l'annonçait elle a fait pour les sociétés humaines un moyen de l'éviter et de le combattre. Car l'acceptation des inégalités sociales est devenue, dans la doctrine de l'Eglise, une condition d'accès dans le royaume des cieux où se réalise l'égalité des âmes.

Quelle va être l'attitude de Nietzsche à l'égard de ce phénomène complexe, de cette manœuvre où la duplicité de l'Eglise a su concilier les contraires? Constatons que son instinct de grandeur dans sa pureté vient aux prises ici, en une rencontre tragique, avec son amour de la civilisation. Il a l'esprit critique trop aiguisé pour ne pas distinguer la

nature vulpine de la manœuvre qui restitue au monde une hiérarchie sous l'hégémonie d'une caste sacerdotale. Il ne s'agit plus ici d'une épreuve loyale. Avec l'Eglise et les hauts dignitaires qui la dirigent, des valeurs fictives telles que l'âme, la loi morale et la liberté sont substituées, ainsi que dans le christianisme, aux valeurs positives qui établissent entre les hommes un rang véritable. Certes, il n'y a pas à en douter : ce sont de faux poids que soulèvent ici de faux athlètes et qui sont de faux maîtres devant le troupeau abusé.

Certes, cette conséquence va suivre que ces faux maîtres auront intérêt, pour maintenir leur domination, à rendre les hommes malades, accessibles aux illusions de la faiblesse, à les maintenir dans un état de misère et de débilité. Par cette fraude la valeur de la vie est abaissée. Ce ne sont pas les meilleurs qui règnent et lui assignent sa destinée, mais des hommes qui, pour régner et commander, ont dû se farder des évaluations du nombre et se plier aux attitudes des débiles.

De là, dans l'œuvre de Nietzsche, des emportements et de rauques invectives à l'égard de la gent sacerdotale et qui, à des esprits mal avertis, pourraient apparaître parfois comme les propos magnifiés et lyriques d'un Homais « mangeur de prêtres ». Mais

l'amour de la civilisation, cette greffe qui s'est insérée chez lui sur l'instinct de grandeur et en a aspiré la sève l'incline aussi vers d'autres évaluations et l'induit à des compromis. C'est, en effet, la sagesse de Nietzsche, c'est sa victoire sur lui-même et sur son instinct le plus fort que d'avoir su subordonner sa passion de la grandeur caractéristique de son instinct individuel, aux intérêts, aux conditions d'existence et aux possibilités de grandeur du milieu humain dans lequel il est plongé et dont il sait qu'il conditionne sa propre existence. Nietzsche est l'homme qui a dit : « Plutôt n'importe quelle règle que pas de règle du tout. » Et alors il tient compte de cette considération. Les prêtres, ces faux maîtres qui ont pris la place des guerriers, composent une oligarchie. Ils se sont emparés *par ruse* de la puissance, mais en fait ils la détiennent. Par elle, ils se sont rendus maîtres des hommes malades et, les trompant et les illusionnant, ils les organisent, il les assemblent en une société qui a la forme d'une civilisation. Comme le geste de prendre de l'eau bénite qui, par induction bovaryque, rend l'homme pieux, le geste de la puissance a ressuscité chez ceux de la caste sacerdotale quelques-unes des évaluations de la noblesse guerrière, quelques traits de l'âme antique.

L'amour des hautes formes de la civilisation a donc fait accepter par Nietzsche l'usurpation de la puissance réalisée par l'Eglise. Il sait gré, dans une certaine mesure, à l'oligarchie sacerdotale d'être quand même un principe de commandement à l'égard de cette multitude des faibles dont elle ne flatte les instincts secrets que pour les endiguer et dans un but de domination et d'ordre.

Les principes de justice, d'égalité, de nivellement où Nietzsche distingue des causes de déchéance pour la vie sociale sont bien contenus théoriquement dans les doctrines religieuses de l'Eglise, mais ils y sont, avec un art suprême, mis au point de la vie sociale, détournés, ainsi qu'on l'a indiqué, vers l'au-delà, interprétés de telle façon qu'ils font place dans la pratique terrestre à des applications exactement contraires aux énonciations théoriques. C'est ainsi que le catholicisme, en contradiction avec l'esprit du christianisme, instituant des hiérarchies et des distinctions dans le milieu ecclésiastique lui-même, prêtant main-forte aux pouvoirs politiques, sanctionne l'œuvre de différenciation, de subordination et d'organisation où la société s'est réalisée sous des formes laïques et antichrétiennes.

Ce que Nietzsche, logique avec lui-même, accepte donc dans l'Eglise, c'est ce qui est expressément antichrétien : le catholicisme sous ses formes ascendantes et qui atteignent avec la Renaissance leur apogée, le catholicisme en tant que l'idéologie chrétienne y est enkystée dans le tissu solide des dogmes comme une tumeur en des parois parfaitement étanches et rigides, qui l'isolent de l'organisme. A l'époque de la Renaissance italienne, le tissu dogmatique a acquis une telle résistance, il est formé d'une trame si serrée que le catholicisme des papes a reconstitué à Rome une atmosphère païenne. L'enthousiasme de Nietzsche à l'égard de cette réussite éclate sans réserve. Il fait explosion quand il envisage l'avénement possible d'un Borgia sur le trône pontifical.

Le catholicisme, la Renaissance, l'humanisme sont aux yeux de Nietzsche des phénomènes antichrétiens. Ils sont selon son cœur. Aucune autre interprétation de sa pensée n'est permise.

III

« Le mensonge comme condition de vie », a-t-il formulé. Cette maxime est au centre de sa doc-

trine. Elle la présente sous son aspect le plus objectif et le plus riche en applications. Mais elle exprime aussi la péripétie la plus pathétique qui se puisse observer dans sa vie intérieure et dans le jeu de sa sensibilité. Elle illustre le lieu où le combat le plus sanglant s'est livré entre ses instincts individuels et les conditions de la réalité, le lieu tragique où l'amour de la Vie a fait cause commune avec sa sagesse et a contraint l'instinct de grandeur a biaiser. C'est en fonction de ce compromis que Nietzsche accepte le mensonge de l'Eglise, cette soumission apparente devant les aspirations du nombre qu'il implique. Il sait gré aux prêtres de ce mensonge dont il n'eut pas consenti sans doute à assumer lui-même la fraude, à supposer qu'il fût tombé au jeu des actes. Il leur sait gré d'avoir inspiré, cultivé et exploité la foi qui entretenait ce mensonge, par là, d'avoir organisé en société des hommes impuissants à coordonner eux-mêmes leurs efforts et qui appartiennent de droit à qui sait, en les disciplinant, rendre efficace pour eux-mêmes leur propre activité.

Après cela, il n'y a pas lieu de s'étonner s'il ne perd pas de vue que l'Eglise porte en elle, comme un poison mortel, ce principe chrétien de l'inversion juive des valeurs qui, répandu dans l'organisme, y

peut causer les pires désastres. Il sait que le salut du monde est lié à la solidité des parois dogmatiques où les cellules de la tumeur chrétienne sont enkystées. Il tient les yeux fixés comme un médecin sur cet organisme en apparence sain, mais dont il sait la tare secrète et, dans les événements de l'histoire, il recherche les changements de physionomie révélateurs où se manifestent les progrès d'un mal qu'il juge inévitable. Il suppute, d'après le jeu des idées qui se mêlent à ces événements, les perforations de la paroi qui, se produisant intérieurement, laissent suppurer dans l'organisme social l'humeur empoisonnée qui le doit détruire.

C'est parmi les perspectives de ce souci qu'il faut se placer pour distinguer avec lui, en des phénomènes tels que le protestantisme, le rationalisme et l'idéologie révolutionnaire des événements chrétiens en contraste avec le catholicisme, l'humanisme et la Renaissance tenus, selon les évaluations précédentes, pour des phénomènes antichrétiens. La fonction de l'Eglise à ses yeux est double. Par la vertu du dogme, elle fait tourner au profit des valeurs sociales les principes mêmes les plus dangereux du christianisme, mais ces principes elle les couve quand même et les porte dans son sein. Que le tissu du dogme se relâche, que la foi

s'affaiblisse, ces principes mortels vont se répandre, faire irruption dans le corps social, exercer sans contrainte sur la multitude leur action funeste et destructive de la vie.

La Réforme est, dans le domaine religieux, un de ces événements. Elle oppose, dans ce domaine, l'esprit de libre examen au dogme et à la foi. Elle contraint l'Eglise, pour répondre à ses attaques, à se servir des armes et des méthodes avec lesquelles elle la combat et cette conséquence est plus dangereuse encore pour le dogme que le fait même de l'attaque, car elle introduit dans le tissu même de la croyance l'acier de l'analyse. Elle met entre les mains des théologiens catholiques eux-mêmes, le scalpel dont la pointe risque de rencontrer l'abcès et de le crever.

IV

La Réforme, avec toutes les modalités du protestantisme qui en sont sorties, voici donc, dans le domaine religieux lui-même, un phénomène de régression essentiellement chrétien au regard de Nietzsche. Mais les formes protestantes du christianisme, en faisant appel pour la plupart à un

esprit de libre examen de plus en plus large, se trouvent bientôt de plain-pied avec le rationalisme. Or, Nietzsche voit dans le rationalisme la forme la plus dangereuse de la régression chrétienne. Son apparition et son expansion marquent le moment même où la tumeur chrétienne ayant fait céder les parois où elle était contenue répand dans l'organisme social les ferments mortels qu'elle renfermait.

Si l'Eglise, en exploitant la foi que le mouvement chrétien avait développée dans le monde, avait, au nom de la foi, et sous le couvert du nom chrétien, neutralisé au moyen d'un système de dogmes appropriés les principes essentiels du christianisme, ceux par lesquels il constituait pour la vie sociale un danger de mort, le rationalisme réalise la manœuvre exactement contraire. Il se targue d'emprunter son évidence, non à la foi, mais aux seuls moyens de l'intelligence et de la logique. C'est en fonction de la critique intellectuelle qu'il ruine toute la part des dogmes de l'Eglise qui avait pour but de contenir les principes égalitaires chrétiens dans les limites conciliables avec l'état social et, notamment, de les dériver vers des réalisations posthumes. Cette tâche accomplie, il se garde d'appliquer aux idées chrétiennes qu'il a délivrées cette même cri-

tique de la raison qu'il avait appliquée aux dogmes, leurs geôliers. Et il arrive alors que les idées chrétiennes : l'égalité, la justice, dont il semblait qu'elles ne fussent rejetées de la réalité immédiate de l'expérience et du monde phénoménal que par des dogmes désormais renversés, il arrive que ces idées sont tenues pour des vérités universelles et sacro-saintes. Car elles bénéficient à la fois du prestige religieux qui leur demeure d'avoir été pendant des siècles vénérées par les croyants dans le sanctuaire des différents cultes et du prestige intellectuel que leur vaut le fait d'avoir été épargnées par la critique rationaliste. Mais le rationalisme ne s'est pas borné à éluder cette critique à laquelle il eut dû les soumettre, il les a impliquées au nombre des principes de la raison, laissant croire qu'elles sont de la nature inviolable du principe de contradiction, créant ainsi en leur faveur un tabou philosophique. Par une telle présomption, ces idées, les plus vulnérables qui soient à la critique, ont été mises au-dessus et à l'abri de toute critique.

Est-il besoin de dire que le terme « rationalisme » est lui-même usurpé. C'est ce que je me suis appliqué à mettre en lumière et à dénoncer comme une des tares les plus graves

de l'esprit contemporain, dans un de mes ouvrages : *La philosophie officielle et la Philosophie.* Dans la première partie de cet ouvrage et sous ce titre : *Le Rationalisme contre la raison*, c'est au nom de la raison que le rationalisme est critiqué.

Si le catholicisme, si l'Eglise a usurpé le nom chrétien pour en couvrir une doctrine contraire au christianisme, le rationalisme a usurpé le caractère intellectuel pour en couvrir une croyance en contradiction avec l'intellectualisme. Mais cette croyance, c'est cette même croyance chrétienne que l'Eglise s'efforçait d'emprisonner et que le rationalisme s'est proposé de libérer et de faire triompher. Nietzsche ne s'y est pas trompé. Sous l'apparence intellectuelle, sous le masque logique, il a distingué une attitude de sensibilité et une revendication : celle de cette même catégorie des mal venus, des malades et des inaptes qui n'a cessé de poursuivre la tentative, à travers les phénomènes signalés au cours de cette étude, d'abaisser la vie sociale à son niveau et de la mettre en péril. Comment n'aurait-il pas reconnu une manifestation de cette nature, et de l'ordre le plus dangereux, en ce rationalisme qui ne soustrait à la critique de l'esprit, pour lui abandonner

tout le reste, que ces principes mêmes du christianisme imaginés en contradiction avec toutes les lois de l'esprit, avec tous les constats de l'expérience et toutes les conditions de la vie sociale.

Le rationalisme a été envisagé et critiqué par Nietzsche sous deux aspects principaux.

Il l'a dénoncé en tant que kantisme. Kant n'a pas de détracteur plus violent et si l'on veut disposer symétriquement, autour de l'ère chrétienne, les diverses manifestations où l'analyse distingue les éléments du fait chrétien, il apparaît qu'au regard des évaluations nietzschéennes il faudrait assigner au rationalisme kantien, promulgué dans *la Critique de la raison pratique*, une place analogue à celle de la théorie des Idées platoniciennes. Kant lui apparaît comme une réplique de Platon. Dans le musée des idées philosophiques, l'un et l'autre lui semblent pouvoir être disposés autour de l'événement central et à égal intervalle. Le noumène est un nouvel aspect de l'Idée platonicienne. Kant, de même que Platon, s'évertue à instituer, en dehors du critère de l'expérience, un nouveau principe de détermination de la valeur et par lequel se trouve faussé, dans le domaine philosophique, le sport de la vie comme il a été faussé dans

le domaine religieux par l'inversion juive des valeurs et par l'application chrétienne à l'univers des consciences de cette attitude d'utilité juive.

Le second aspect du rationalisme, distingué et critiqué par Nietzsche, est celui qu'il identifie avec les Idées de la Révolution qu'il appelle aussi parfois les Idées modernes. De la sottise idéologique qui s'y exprime il n'hésite pas à découvrir la source dans l'esprit tant admiré de l'Encyclopédie et des philosophes du XVIII^e siècle et, si son goût décidé pour la culture française l'incite encore à admirer la langue d'un Voltaire ou d'un Diderot, sa sensibilité d'antichrétien et d'homme épris des formes hautes de la civilisation ne lui permet pas d'ignorer quel sera, dans la multitude, le retentissement de cet enseignement. Si, en philosophie, il ne peut manquer d'admirer l'usage qui est fait de la raison pour ruiner ce qui, dans les anciens dogmes, est fictif et n'est plus assimilable à l'esprit, il s'indigne de voir reconstituer, dans le domaine de l'intelligence même, une fiction rationaliste plus grossière que l'autre, plus contraire aux données de l'expérience et de la science et qui n'a conservé de la foi ancienne pour les mettre au pinacle que ces idées chrétiennes d'égalité et de justice absolue

qui, incompatibles avec la vie, ne peuvent, exaltées et déifiées, que déterminer la mort de la société humaine.

V

C'est quand elle se confond avec ces conséquences révolutionnaires que l'idée chrétienne nous donne à entendre ce qu'est l'antichristianisme de Nietzsche. Nous savons maintenant ce qui, pour Nietzsche, est chrétien. Le christianisme, dans sa pensée et dans sa langue, c'est expressément, à reprendre la définition qui en a été proposée, l'ensemble des événements, des croyances et des mouvements sociaux qui, au cours de l'histoire, ont eu pour objet de faire passer le gouvernement du monde des mains de l'élite aux mains de la multitude. Tentative condamnée, d'ailleurs ; car, si la multitude a le pouvoir de détruire ce qui est, elle n'a pas celui d'établir son règne. La multitude est une abstraction. La multitude ne peut se faire entendre. Ce sont toujours des délégués qui parlent en son nom et toute délégation est, de la part du nombre, une abdication, l'acceptation d'une servitude, une tentative inconsciente mais inévi-

table en vue de créer une aristocratie. L'égalité n'est pas compatible avec la vie qui est partout subordination et hiérarchie. Il n'y a pas de gouvernement du nombre par le nombre. Démocratie est un mot pour exprimer une contradiction. Quand la multitude répudie les chefs qui la gouvernent, c'est pour s'en donner d'autres ou c'est, quand cette conséquence ironique ne suit pas, pour retourner au chaos et disparaître. En fonction de la pensée nietzschéenne, la formule « faire passer le gouvernement du monde des mains de l'élite aux mains du nombre » signifie expressément pour une société « passer de vie à trépas ».

Quand on a pris nettement conscience de ce qu'est pour Nietzsche le christianisme, il est plus aisé de se rendre compte de son attitude à l'égard de l'Eglise et du double aspect qu'elle comporte. Si l'on tient avec lui les principes du christianisme essentiel pour un poison à l'égard de la vie sociale, il faut admirer l'Eglise de ce qu'elle a su, pendant des siècles, neutraliser l'effet de ce poison; il faut la honnir de ce qu'elle a été le moyen de le transmettre, de ce que, l'ayant tenu pendant des siècles enfermé dans un flacon hermétiquement clos, elle a laissé de nos jours ce flacon se briser en éclats et, de ses émanations, rendre irrespirable l'atmosphère

sociale. Parmi les perspectives de ce second point de vue et selon une autre image, l'Eglise aurait joué le rôle d'un appareil à retardement. Cheminant à travers de longs siècles d'histoire, l'explosif chrétien serait venu éclater à notre époque, menaçant de ruine une civilisation qui n'est pas parvenue peut-être à son apogée, mais qui déjà a paré le monde de beaux fruits venus à maturité sur l'arbre de la science. Ce qu'il faut retenir en fin de compte, c'est que, dissocié des interprétations religieuses qui atténuaient sa virulence pour recevoir son sens des interprétations laïques, le christianisme manifeste, sous ce jour nouveau, son caractère antibiologique et sa force de destruction.

Tel est donc l'antichristianisme de Nietzsche. Il n'accepte ni ne tolère les idées chrétiennes que mêlées à des formes qui les contiennent et les empêchent de nuire. Il les identifie en leur état de pureté, avec l'idéologie révolutionnaire, avec toutes les croyances qui donnent le ton à notre époque et y suscitent une foi aussi aveugle que le christianisme des premiers temps.

Il ne faut pas édulcorer ces conclusions. Pour Nietzsche, antichrétien et antirévolutionnaire sont des termes interchangeables. Pour Nietzsche, le christianisme n'a produit ses véritables consé-

quences que de notre temps. Il n'a montré sa vraie figure qu'après avoir rejeté les masques religieux qui donnaient le change sur sa nature essentielle. Pour Nietzsche, le christianisme tient tout entier dans l'idéal égalitaire qu'il a acclimaté avec la conception de l'âme. Il n'est enfin lui-même, après une longue période d'incubation, que le jour où cette conception de l'égalité des âmes, qui n'avait cours que dans un monde fabuleux, est devenue la conception de l'égalité des hommes déterminant la proclamation des droits égaux et, logiquement, la négation des différences intellectuelles, ethniques ou nationales, mettant aux prises la chimère avec la réalité, dans un domaine, le domaine humain, où ce qui est cru vrai avec unanimité prend, dans l'imagination secourue par la foi, assez de force pour dissocier les éléments de la réalité et entraîner dans le néant ses plus hautes manifestations.

Cet idéal égalitaire avec les étapes de sa réalisation, c'est, pour Nietzsche, tout le christianisme. L'histoire du christianisme est l'histoire de cet événement et des péripéties qui l'ont préparé, entravé, précipité. Et c'est contre le triomphe de cet idéal que s'insurgent son instinct de grandeur et son amour de la civilisation coalisés en vue d'une même réaction. D'une part, en effet, l'accomplisse-

ment de l'idéal égalitaire ne peut se produire que par l'élimination progressive des meilleurs, par la réalisation, au niveau le plus bas, du record de la faiblesse, de l'inaptitude et du moindre effort. Or, en même temps que ces conséquences blessent l'instinct de grandeur, elles sont une menace pour la civilisation que ne supporte pas une aussi basse tension de l'énergie. Si l'on tient que l'homme est un animal nécessairement social, dont il est impossible de concevoir l'existence hors de la société, on est forcé de conclure que la réalisation absolue de l'idéal égalitaire impliquerait la disparition de l'espèce humaine elle-même. Mais une telle conséquence, par son invraisemblance, tout au moins par son caractère extrême, nous donne à penser que la réalisation d'un idéal égalitaire, incompatible avec les conditions de la vie humaine, appartient sous sa forme absolue au domaine de la chimère.

Ce n'est pas à dire pourtant que Nietzsche, animé de l'instinct de grandeur, s'alarme en vain à l'occasion des valeurs chrétiennes quand il voit dans leur triomphe une menace pour la civilisation. Si c'est peut-être une hypothèse trop forte d'envisager la disparition de l'espèce, c'en est une qui n'est que trop plausible de prévoir comme possible une solu-

tion de continuité entre notre civilisation et une autre qui, après sa disparition, surgirait de nouveau, et sur de nouveaux frais, après plusieurs siècles ou plusieurs millénaires de déclin et de sauvagerie. Un tel événement s'est produit sans doute, à plusieurs reprises déjà, dans la suite de l'histoire connue ou inconnue. A mesure que l'antiquité de l'homme se révèle plus haute et que des traces de civilisation sont découvertes à des époques plus lointaines, on est incliné à penser que ces fissures entre divers états de civilisation se sont produites plus souvent qu'on ne l'a cru jusqu'à nos jours, déterminées par des causes dont on ne saurait toujours décider s'il les faut attribuer à l'homme social lui-même ou à des circonstances telluriques. Il est même permis de penser que ces interruptions entre une civilisation passée et celle qui est venue après ont été beaucoup plus complètes que celle dont nous fixons l'événement vers le IV^e^ ou V^e^ siècle.

Rassurés peut-être sur le destin de l'espèce humaine, nous pouvons l'être sans doute sans trop de présomption. Mais une telle assurance ne met pas fin à notre angoisse ni ne comble tout notre vœu. Ces éternels recommencements qui, après les chutes aux abîmes et aux ténèbres de l'oubli, projettent

dans le ciel de la conscience de nouvelles et étincelantes fusées, suffisent à soutenir l'idée de la pérennité de la vie humaine sur la planète. Ils n'en déçoivent pas moins notre désir de participer à la totalité de l'aventure. N'est-ce pas la plus haute passion de l'homme parvenu à la civilisation, dégagé du souci du besoin parce qu'il l'a surmonté que ce désir de reprendre à l'oubli, de retirer de ses gouffres ce qui y fut englouti de l'effort passé des hommes et de transmettre aussi à ceux qui lui succéderont tout l'acquit dont il a rassemblé le trésor. Que quelque chose s'ajoute, écartée l'idée grossière d'un but définitif à atteindre, que quelque chose s'ajoute de façon que le paysage à contempler aille toujours et indéfiniment élargissant son cercle et que de nouveaux spectacles s'offrent, pour l'apaiser, à une curiosité toujours insatiable, tel est le vœu où s'exprime dans l'individu l'expérience métaphysique elle-même avide de s'apparaître dans le décor le plus vaste. Pour le haut civilisé capable de solidariser ainsi son propre destin avec le destin du monde, c'est une perspective lourde d'angoisse et redoutable que celle-ci : qu'il faille, pour s'élever à quelque perfection nouvelle, à quelque mode nouveau de l'être, abandonner des modalités anciennes et déjà possédées, qu'il faille détruire

l'œuvre de civilisation et la réduire en poussière pour reconstituer une civilisation nouvelle. Ainsi d'un potier qui, ayant façonné un beau vase, n'aurait plus à sa disposition assez d'argile pour en façonner d'autres et devrait briser ses plus purs chefs-d'œuvre pour en créer de nouveaux.

CHAPITRE V

LA RÉACTION ANTICHRÉTIENNE

I. La décadence est-elle une fatalité? Loi du retour ou aléa. — II. Valeur pragmatique des idées de Nietzsche. — III. Leur part négative. Critique intellectuelle des idées : unité, finalité, égalité, justice. — Dénonciation de la sensibilité qui les anime : envie, haine, fanatisme. — IV. Part positive : opposition a la conception idéologique d'un critère biologique : ce qui vaut pour la vie. Apologie de la différence, de la hiérarchie, des élites, de la force.

I

Nietzsche, avec sa conception du retour éternel, a envisagé la pire hypothèse, celle qui vient d'être formée et sous son pire aspect : Il y a dans l'his-

toire de l'homme et des civilisations qui le portent des solutions de continuité et, après ces intervalles où l'homme se rapetisse et presque disparaît, c'est le même film qui indéfiniment recommence et se déroule. L'homme petit revient toujours. Toujours à quelque moment la belle aventure se brise. Par une telle hypothèse, si vaste soit la périodicité qu'elle embrasse, voici l'horizon limité. L'univers prend forme de prison. Si l'homme, délivré de l'illusion du libre arbitre, sait qu'il n'est pas maître de modifier le destin de l'existence, il n'en prend pas moins un prodigieux intérêt à l'improvisation de l'expérience métaphysique qui, à travers le monde et à travers lui-même, développe une intrigue imprévue tandis qu'elle lui ménage la joie d'ignorer les futurs dont elle aiguise sa curiosité. L'hypothèse du retour brise cette passion d'aléa. Elle est également hostile au vœu d'une sensibilité messianique et à la satisfaction plénière d'une sensibilité spectaculaire qui fait entrer dans son plaisir le caractère incalculable du destin. Zarathoustra demeure tout d'abord consterné devant cette révélation : « L'homme petit revient toujours. » L'homme petit occupe un arc du cercle énorme que compose le jeu des causes enchaînées. Dans cet immense circuit de la durée, il y a un moment

où cet arc repasse et reparaît. Quand il s'éloigne, c'est pour revenir encore, pour revenir toujours et infailliblement, à son rang, dans la chaîne des causes où il est enchâssé.

Comment Zarathoustra triomphe-t-il de la prostration où le plonge l'apparition dans son esprit de l'idée du retour? — A vrai dire, par une sorte de parti pris d'optimisme, par un parti pris d'affirmer la vie malgré tout, par un *quand même* héroïque, que légitime le seul argument du douzième coup de l'heure quand sonne « le minuit profond », ce douzième coup dont les vibrations proclament la joie plus profonde que la peine. En fait, le grand rire de Zarathoustra sonne faux. C'est un rire forcé. Il n'est point contagieux. Peut-être Nietzsche n'éprouva-t-il pas une bien vive déception lorsqu'il dut constater que les théories scientifiques semblaient s'opposer à l'hypothèse du retour et militer plutôt en faveur d'une autre revendication de Zarathoustra promulguant : « *Par hasard*, c'est la plus vieille noblesse du monde. Je l'ai rendue à toutes les choses quand j'ai dit qu'au-dessus d'elle aucune volonté éternelle ne voulait. »

Affranchie de la soumission à la loi du cercle aussi bien qu'à la loi de finalité, l'existence recouvre, au regard du joueur, cet attrait merveilleux de

l'aléa dans l'inconnu des réalisations qui le retient haletant jetant les dés de l'aventure sur la table « des hasards divins ».

*
* *

De telles perspectives permettent d'envisager à travers la pensée de Nietzsche, en ce qui touche au destin de la civilisation, un événement moins pessimiste que la nécessité de son déclin. Cette nécessité, Nietzsche l'avait d'abord envisagée. Il l'avait acceptée comme l'épreuve la plus dure qui pouvait lui incomber. Affirmateur de la vie sous ses formes les plus hautes, toujours prêt à prendre parti pour les solutions où la vie se hiérarchise, il avait envisagé le pire avec l'hypothèse du retour. Le christianisme rompant les digues du dogme, se répandant comme un flot niveleur sur les plaines fertiles du monde, il en avait identifié l'événement avec une période de déclin inéluctable et qu'il fallait de toute nécessité subir avant de retrouver les grandes périodes dignes d'être vécues. N'est-ce pas alors la seule intervention qui lui pouvait paraître efficace que de hâter la décomposition où s'effondrait la civilisation, que de pousser en quelque sorte à la roue

immense du destin afin de voir plus tôt réapparaître les périodes heureuses? Et n'est-ce pas là le sens qu'il faut donner à ces paroles dites à *l'oreille des Conservateurs* : « Il faut avancer toujours plus avant dans la voie de la décadence... ce sont les valeurs nihilistes qui donnent le ton à notre époque... » et, dans Zarathoustra, à cette exhortation farouche : « Ce qui tombe, il faut encore le pousser. » Devant la fatalité de l'événement, il n'est, en effet, que de l'accepter. Mais voici, l'hypothèse du retour écartée, que s'ouvrent d'autres perspectives. Le cauchemar de la nuit est dissipé et, avec l'aurore, voici de nouveau dans le ciel pur le grand soleil de l'aléa qui permet tous les espoirs. Désormais s'impose une autre attitude. Car si c'est une présomption que de vouloir changer le cours des causes et façonner la vie au gré de son désir, c'en est une aussi d'affirmer que le drame approche de sa fin et qu'il n'y a plus rien à tenter. Présomption de diagnostic. Présomption même de liberté et d'un choix que nous n'avons pas. Nous ne sommes pas plus libres de ne pas agir que d'agir. Le grand flux de causalité qui se rue à travers toutes les forces de l'existence passe aussi à travers nous-mêmes et les désirs et les impulsions qu'il y soulève tiennent leur partie dans l'ensemble, contribuent, fussent-ils des disso-

nances, à compléter la symphonie. Dès lors un seul parti est légitime, digne du rôle que le destin nous assigne : intervenir au gré de nos désirs, miser, risquer notre chance.

Nietzsche n'a pas hésité à mêler à cet océan de sonorités les thèmes dominateurs de ses cuivres. Il s'est assis joyeusement à la table des hasards divins. Il y a joué sa chance. A la manœuvre chrétienne universalisant l'inversion juive des valeurs, il a répondu par une manœuvre analogue. Il a universalisé l'instinct de grandeur particulier à sa sensibilité et l'a converti en une condition d'existence pour la vie sociale sous les formes hautes de la civilisation. Après avoir fait entendre les éclats de cette fanfare, après avoir exposé sa conception du christianisme identifié avec l'idéologie égalitaire et avec le fait même de la décadence, on va rechercher si parmi les éléments qui entrent dans le mélange social actuel, il en est qui puissent entraver le processus de dissolution chrétien? on va se demander si une réaction est possible, si un mouvement antichrétien peut encore survenir ? Un mouvement antichrétien, au sens de Nietzsche, c'est-à-dire au sens où il signifierait la reconnaissance des élites humaines et la conscience de leur nécessité, au sens où l'instinct de solidarité

impliquerait le sens des hiérarchies et où la vérité biologique triompherait de la chimère idéologique ?

II

Constatons d'abord qu'une réaction de cette sorte suppose des causes profondes sur lesquelles nous ne pouvons agir.

Nous sommes ici sur le plan philosophique. Il ne convient pas d'en sortir et la seule arme qui soit entre nos mains, aux côtés de Nietzsche, c'est le raisonnement spéculatif avec le pouvoir d'analyse et de dissociation qu'il implique. A l'égard de la croyance idéologique, il nous faut donc employer ce même moyen logique qui s'est trouvé bon aux mains des philosophes du XVIII^e^ siècle pour ruiner les bases dogmatiques de la foi. A ruiner cette croyance idéologique, beaucoup plus absurde que l'autre, ce moyen devrait suffire si l'aveuglement était dans les deux cas le même. Mais nous ne savons exactement ni quelle est la force précise de cet aveuglement ni dans quelle mesure un raisonnement peut agir sur un état de sensibilité, ni même si, comme Nietzsche semble le croire, ce ne sont pas les états de sensibilité qui déterminent les raisonnements

dont ils font des moyens de se fortifier et non de se détruire. A adopter toutefois cette dernière hypothèse, la pire au point de vue de la force autonome de la dialectique, ne faudra-t-il pas admettre que l'intervention de Nietzsche, découvrant et critiquant toutes les formes de l'idéal égalitaire et de la croyance idéologique, signifie l'existence et la formation d'un état de sensibilité intellectuel qui n'a pas de raison de ne pas courir sa chance. Faut-il renoncer à argumenter, à prouver et à raisonner sous prétexte que nous n'atteindrons par ces moyens que des motivations alors que les causes sont seules effectivement déterminantes? Et n'apparaît-il pas, à accepter sans restriction ce point de vue pragmatiste, que la motivation s'avère, dans le milieu humain, une des circonstances tout au moins de la causalité. Si l'on peut mettre en doute que la logique d'une motivation soit propre à déterminer des changements dans le cours des choses, ne peut-on penser, quand une telle logique de la motivation réussit à se constituer, qu'elle est le symptôme qu'un courant de causalité se forme et s'organise.

Dès lors, l'intervention de Nietzsche en faveur des valeurs aristocratiques et sa dénonciation de l'idéal égalitaire et chrétien comme d'un principe mortel pour la vie sociale peuvent être considérées

comme les symptômes d'un retour à la santé. Rien ne nous autorise à penser que, sur le plan philosophique, les tentatives en vue de critiquer cet idéal et de le dissocier des postulats illusoires auxquels il est lié ne recontreront pas des sensibilités avec lesquelles elles s'accorderont et dont elles scanderont les mouvements réels et secrets. Rien ne nous autorise à le penser si rien ne nous certifie non plus qu'il n'en sera pas autrement. C'est par là que cette tentative, pour se produire sur le plan strictement philosophique, n'en assume pas moins — par l'aléa qui l'ennoblit, — son caractère de tentative humaine.

III

Dès que l'on attribue à la philosophie de Nietzsche et au seul fait qu'elle se soit manifestée une valeur pragmatique propre à accroître dans le monde le poids des forces antichrétiennes, il n'est que de réunir en faisceau les thèmes principaux qui illustrent cette œuvre épique et de les jeter dans la mêlée comme les armes les mieux appropriées à cette lutte où se joue peut-être le destin du monde.

On n'a pas d'ailleurs à rapporter ici toutes les citations où, au cours de ses ouvrages, Nietzsche

a formulé ces thèmes essentiels en termes analytiques ou lyriques, ajoutant aux moyens de l'intelligence la plus claire et la plus aiguisée l'ardeur d'une sensibilité soulevée par la grandeur de l'enjeu. Le plan de cet ouvrage est conçu de telle façon que le lecteur trouvera les textes utiles assemblés sous une même rubrique à la suite de cette exposition. On se bornera ici à énoncer les différents thèmes où se formule dans la pensée de Nietzsche son attitude antichrétienne, à exposer en un bref commentaire leur valeur philosophique et logique et leur opportunité sociale.

Nietzsche a identifié l'idéal chrétien avec l'idéal égalitaire. Si l'on considère tout d'abord dans son œuvre ce qui en compose la partie combative et critique, c'est l'idée d'égalité qu'il y faut donc envisager. C'est elle qu'il dénonce comme la conception la plus absurde dans l'ordre philosophique et la plus mortellement dangereuse dans l'ordre social.

La spéculation philosophique a la plus grande part dans le désordre qui règne actuellement dans l'esprit de la multitude. Il semble que les basses passions, la haine et l'envie, que l'on y voit dé-

chaînées soient l'expression et l'équivalent dans le domaine moral de ce qu'est l'erreur dans le domaine intellectuel. Et peut-être est-il plus criminel de mal penser que de mal agir et les fautes de l'intelligence sont-elles plus graves que celles de la sensibilité. Or, l'idée d'égalité fait partie d'un cortège. C'est elle qui, dans le milieu social, a pris une importance de premier plan, mais elle est associée dans la pensée philosophique à diverses idées aussi vides qu'elle-même de tout contenu et parmi lesquelles il convient de la situer. Ce sont les idées d'Unité, de Finalité et de Vérité. Ce fut la bonne fortune de ces idées, qu'au regard des doctrines officielles, qui ont prévalu au cours de diverses civilisations successives, elles ont passé pour être la philosophie elle-même. Ce fut aussi la mauvaise fortune de la philosophie qui y acquit à juste titre, auprès des esprits pourvus de sens commun, renom de connaissance chimérique, digne seulement d'alimenter la verve des auteurs comiques. C'est bien ainsi qu'Aristophane l'entendit.

Il importe d'autant plus de montrer le lien de parenté qui unit en une même famille ces diverses idées que, moins directement mêlées que l'idée d'égalité aux passions qui fermentent dans le milieu social, elles y occupent pourtant une place impor-

tante. L'occasion se présentera, au cours du chapitre suivant, d'y démasquer leur présence et leur secrète intervention.

Relevons donc que ces idées, l'idée de Finalité, l'idée de Vérité, l'idée d'Egalité sont les débris, demeurés dans la conscience mystique de l'Humanité et que deux mille cinq cents ans de spéculation philosophique n'en ont point balayés, de la conception de l'Un de Parménide, après qu'elle a éclaté dans l'esprit en s'y heurtant à la contradiction qu'elle y suscite. Cataclysme formidable et dont ces débris idéologiques, qui parcourent comme des astres errants l'atmosphère logique, témoignent du moins qu'il fut consommé. Qu'est-ce, en effet, que la conception de Parménide? C'est l'idée de l'Un se faisant affirmer par un esprit qui, dans le temps et par le fait qu'il la proclame, s'en distingue et certifie par son intervention la réalité de cette diversité qu'on le veut contraindre de nier avec des mots.

Toujours est-il que l'idée néant de l'Un ne réussit plus à séduire les esprits que comme ferait une ruine recouverte de lierre. Elle appartient à l'archéologie et l'idée, selon l'absolu logique de son absurdité, a bien été vaincue par le fait. Mais l'aspiration au néant, en quoi consiste sa

véritable signification, n'a pas renoncé à faire entendre sa protestation. Il est impossible, hors les limites d'un mysticisme strictement subjectif et voué au silence, de nier la diversité de l'existence. Mais l'Un, chassé du domaine de la réalité, a été projeté dans le domaine de la finalité. La diversité du monde, qui ne pouvait plus être niée, a été considérée comme le mal. Elle est devenue le mal en soi. On a proposé comme fin, à l'activité spirituelle, l'abolition de tout le Divers. L'être qui a sa perfection dans l'Un, l'être n'est pas, mais il devient. Et comme il y a une fin unique, celle où le Divers s'abîme au néant de l'Unité, il y a aussi une vérité unique, celle qui enseigne le chemin conduisant de la diversité des choses vers cette unité où elles s'évanouissent. Tel est, parmi les perspectives d'une alchimie métaphysique, ce monde moral, envers léthargique de l'univers physique, contre lequel s'élève indignée et frémissante toute la philosophie de Nietzsche. Et les idées de Finalité, de Vérité, celle aussi de Bien en soi, masquant d'un terme séduisant la conception du néant, sont bien les débris éparpillés de la nébuleuse d'Elée. Ce sont aussi les tronçons d'une larve coupée en morceaux par l'acier tranchant de la logique et qui tâchent de se rejoindre.

L'idée d'égalité qui fait figure sur le plan social n'en a pas moins sa place en ce cortège. Elle est une étape sur la route de l'Unité. A vrai dire, avec elle, on est déjà rendu. En son absolu, déjà elle est l'Un, déjà elle est le néant, car elle requiert pour sa réalisation dans l'esprit la suppression de toute différence, c'est-à-dire de toute forme d'existence. Elle exclut même l'espace et le temps, ces perspectives parmi lesquelles les choses se juxtaposent ou se succèdent, échappant, par la vertu du principe de contradiction, à la condition d'indifférenciation stipulée par l'idée. Il ne faut omettre, enfin, de réserver une place, dans ce domaine des ombres, à l'idée de justice et de l'y faire comparaître. Quelque protestation que doive soulever chez les fanatiques de son culte abstrait cette citation, elle ne peut être évitée. Cette idée de la justice, Nietzsche ne l'a pas épargnée. Il l'a flétrie en termes lyriques. Mais l'analyse logique l'épargne moins encore. Car il ne peut y avoir de justice qu'entre égaux et, dans la vie, il n'y a pas d'égaux. Ne vient-on pas de constater que l'égalité n'est réalisable que dans le néant. « Tout arrêt de justice, a dit Rémy de Gourmont, est un arrêt de mort. » On ne pouvait dire plus exactement. Ainsi, tandis que l'expérience témoigne, de l'aveu de tous, qu'en fait les diverses

conceptions de l'idéologie égalitaire n'ont pas de place dans la vie, il restait qu'elles eussent pu être conçues logiquement et qu'il eût été permis de croire à leur réalisation dans un avenir et dans des circonstances données. La critique de Nietzsche démontre qu'elles sont incompatibles avec quelque forme d'existence que ce soit et qu'elles stipulent toutes, pour leur réalisation, l'abolition de toutes les circonstances qui conditionnent la vie. Il n'est pas de critique plus radicale. Les fanatiques n'ont pas même le choix. Le *pereat mundus fiat justitia* invoque une alternative qui n'existe pas. Car, à supposer que la fureur de la justice puisse faire périr le monde, ce qui n'est peut-être que trop possible, on ne voit aucunement comment la justice aurait sa place dans un univers social qui n'existerait plus?

Au point de vue de la logique intellectuelle tout est dit. Mais ce n'est pas la logique qui gouverne la vie et, en fait, ces idées qui sont dépourvues de toute existence, qui ne comportent aucune application possible, hantent pourtant des cervelles humaines, déterminent des croyances et des actes. Tel est, dans la vie, le cas des fantômes. De ce que l'homme est doué du pouvoir d'imaginer, il résulte

que les fantômes leur persuadent parfois d'accomplir certaines démarches telles que de faire dire des messes, instituer des legs, consentir de leur vivant la donation de certains biens. Mais, dans l'objectivité des choses, il n'y a pas de fantômes; aussi, quand des maisons sont hantées et que des bruits étranges s'y font entendre, convient-il toujours de rechercher quels personnages animés de desseins intéressés prêtent aux fantômes leur chair et leurs os et les gémissements de leur voix.

Les termes de l'idéologie sont vides de contenu intellectuel, mais des états de sensibilité les occupent, l'envie, la haine, le fanatisme engendrés par un même fait qui est à leur racine, la faiblesse. Ce qui réclame l'égalité, c'est ce qui est faible et ce qui est impuissant à se maintenir au niveau des autres éléments qui entrent dans la composition de la vie. Ce sont les faibles, ceux que Nietzsche nommera les malades et les mal venus qui, dans le milieu humain, veulent que les choses soient autrement qu'elles ne sont, autrement qu'elles ne peuvent être. Ne pouvant augmenter leur force, ils exigent que la force des autres soit diminuée. Ce sont eux qui inventent l'idée de justice : que tous soient égaux, doués d'une même capacité de jouir et de souffrir, nantis des mêmes biens. Mais tant que ce vœu

irréalisable n'est pas comblé, la haine chez eux s'exaspère contre les forts et les normaux, l'envie les gonfle comme un venin. C'est avec l'envie qu'ils donnent un contenu à l'idée de justice. Crevez-la, elle est pleine de pus.

Aux états de sensibilité qui naissent de la faiblesse, à la haine et à l'envie, il faut joindre aussi le fanatisme. Le Divers s'accommode de mille et un buts. Il est la richesse, il est la fécondité, il laisse place à la tolérance. Il l'implique. Mais s'il y a des façons multiples de vivre et d'entendre la vie, il n'est qu'une forme de l'Un et du Néant. Pour cette catégorie des faibles, pour ceux dont la faiblesse s'est convertie en haine et en envie, rien n'est plus précieux que la connaissance de la voie qui achemine vers ce but unique. C'est l'unique chose qui importe. Ils la nomment la Vérité. Echapper aux conditions de l'existence que la faiblesse juge insupportables, les exclure, supprimer toutes les différences qui composent le visage de la vie et, comme éluder la souffrance n'est pas un bénéfice suffisant, comme on n'ose regarder le néant que l'on invoque et vers lui se diriger sciemment, lui attribuer, aux enseignes des arrière-mondes, l'effigie du Bonheur, voilà des mobiles qui, s'ils ne les justifient, expliquent du moins

tous les fanatismes. C'est sous les auspices de l'idéologie de l'Un que le monothéisme juif et chrétien et, malgré des nuances qui le distinguent, celui de l'Islam aussi, se sont montrés les sources de tout le fanatisme qui a ensanglanté l'Histoire.

Mais de nos jours, la même tendance essentielle, dépouillée de tout émaillage théologique, dissimulant sous le seul masque de l'idée d'égalité les mêmes passions, menace plus directement la vie sociale et d'une mort plus prompte que n'ont fait au cours des siècles les pires fanatismes des religions les plus absolues.

La faiblesse et ses manifestations, la haine, l'envie, le fanatisme, tels sont donc les personnages psychologiques singulièrement vivants qui animent le néant des idées et en font, lorsqu'ils hantent les cervelles de la multitude, de dangereux fantômes annonciateurs de catastrophes. Mais la faillite de l'intelligence et de l'esprit critique s'unissent à toutes les tares de l'infirmité morale au cœur du phénomène idéologique. Comment dire lequel des deux éléments détermine l'autre et s'il y faut faire plus de place à cet infini de la bêtise humaine, entrevu par un Renan ou un Flaubert, qui en demeura fasciné, ou à la bassesse dénoncée par les moralistes les plus pessimistes.

IV

La critique de Nietzsche porte, ainsi qu'on l'a noté, sur l'une et l'autre de ces deux tares, sur l'un et l'autre de ces deux aspects de l'activité psychique et l'instinct de grandeur a réagi chez lui contre la bassesse morale autant que la clarté de l'intelligence contre l'absurdité mentale. Mais cette critique de l'idéologie chrétienne n'est que l'un des modes de sa réaction. Mode négatif, dont on ne saurait toutefois diminuer l'importance en un temps où le rationalisme idéologique, attirant à lui des volontés trop faibles pour croire et des intelligences trop débiles pour comprendre, a jeté, en amalgamant le besoin de foi avec la présomption logique, un tel trouble dans les esprits.

Parallèlement à cette critique, Nietzsche a donc réagi d'une façon positive en montrant quels sont les ressorts réels de l'existence. A la conception idéologique de l'égalitarisme chrétien, il a apposé une conception et un critère biologiques et c'est avec de telles mesures qu'il a recherché, pour les exalter, les éléments positifs où la vie révèle son identité et marque sa croissance. Toute idéologie prétend juger la vie en fonction d'un critère exté-

rieur à la vie, ce qui est philosophiquement absurde, ce qui, socialement et en fait, dissimule l'impérialisme d'un instinct recourant à la ruse pour dominer. Nietzsche cherche son critère de la vie dans la vie elle-même. La vie, pour Nietzsche, est à elle-même son but. C'est elle qu'il interroge, c'est à elle qu'il demande, en l'observant avec un soin constant, la connaissance de ses lois.

Que les modalités qui entretiennent la vie, qui la conservent et l'accroissent soient à l'opposé de celles qui l'appauvrissent et la détruisent, ce n'est point pour surprendre. Aussi est-ce l'idée de force et l'idée de différence qui tiennent la première place dans la conception nietzschéenne, dans la conception antichrétienne de ce qui vaut pour la vie. Se combinant entre elles, ces deux idées donneront naissance à l'idée de hiérarchie avec ses deux pôles, obéir et commander, et à celle de l'élite dont l'apparition est liée intimement au fait d'organisation. La différence est le donné même. C'est l'élément essentiel de la réalité, celui en fonction duquel l'antichristianisme nietzschéen s'oppose le plus directement à l'idéal égalitaire et la vie au néant.

Si Parménide, si Plotin sont les philosophes de l'Un, Nietzsche est le philosophe du Divers. Il s'enflamme dès que le frôle l'idée de la Diversité.

C'est elle, dans le *Zarathoustra*, qui lui inspire ses accents les plus lyriques : son apologie des goûts et des couleurs, créateurs de la totalité du réel : « Le goût, c'est à la fois le poids, la balance et le peseur; et malheur à toute chose vivante qui voudrait vivre sans la lutte à cause des poids, des balances et des peseurs! » son éloge de l'aléa métaphysique et du jeu sublime des hasards divins, cette passion de l'irrationnel : « O ciel, au-dessus de moi, ciel pur et haut! Ceci est maintenant pour moi la pureté qu'il n'existe pas d'éternelle araignée et de toile d'araignée de la raison, » cette passion qui, dans les régions profondes du jeu psychique, le fait rechercher, célébrer, tenir pour la substance essentielle de la réalité ce « Je suis cela » irréductible, par lequel un moi s'oppose à tous les autres en un isolement chimique d'atome inviolable. C'est encore cette même passion de la différence identifiée avec la Vie qu'il magnifie dans cet inégalable poème qu'est *L'autre chant de la danse* et où s'exprime, en cet ultime aveu, tout le sens de sa philosophie : « Mais alors la Vie m'était plus chère que ne m'a jamais été toute ma sagesse. »

La Vie est différence et son souci est de la garantir à jamais contre tout ce qui pourrait réduire cette différence et, par le magnétisme du but, l'attirer de toutes les faces de l'univers où

elle s'épanouit, vers un gouffre d'identité. Avec la même ardeur que les philosophes et les savants apportent à l'emprisonner dans les liens de la déduction, — c'est ce qu'ils nomment la rationaliser, — il s'applique à dénouer ces liens, à pratiquer des déchirures dans le filet que ces philosophes et ces savants s'évertuent à jeter sur la liberté de ses bonds pour la capturer et l'emporter comme une proie vers leurs ossuaires. Mais que ces déchirures existent, que tous les liens glissent sur son agilité, cela, malgré leur désir qu'il en soit autrement, malgré leur passion de posséder, fut-ce un cadavre, quelques philosophes le savent et tous les savants dignes de ce titre. Ils le savent et le confessent. Mais ce qu'il faut entendre, ce qu'on n'entend pas assez, c'est la différence de l'accent. Il y a, dans l'aveu des philosophes et des savants, la tristesse d'un échec, la résignation d'un vieillard éconduit. Il y a, dans le chant triomphal de Nietzsche, la joie de l'amant et du voleur qui emporte son trésor. C'est, semble-t-il, ce qui n'a pas été entièrement compris jusqu'ici et qui attribue sa valeur incomparable à la philosophie de Nietzsche. Nietzsche est le premier philosophe qui ait fait cause commune avec la Vie, qui ait pris le parti de la Vie contre la Vérité, contre l'Idéologie. « Mais alors la Vie m'était plus chère que ne m'a

jamais été toute ma sagesse. » *Pereat justitia sit vita.* Voilà le premier cri de délivrance de l'horrible oppression chrétienne, de cette oppression si forte, si universelle que les hommes en sont venus à la prendre pour la nature, à se travestir en héros quand ils la défendent. Voilà la première voix dont l'éclat couvre la voix inhumaine de Polyeucte, cette voix pieuse d'énergumène, dont nous avons entendu depuis retentir, dans les prétoires, la démente et lugubre frénésie, cette voix, ces voix débraillées qui, à travers l'Europe, accompagnaient le glas de la civilisation des cantiques de la mort. Nietzsche est le premier à avoir su distinguer la vie de la mort, alors que, parmi un immense malentendu, toutes les forces qui croyaient combattre pour la Vie et son progrès sapaient, dans le vieux monde, tout ce qui y était resté, tout ce qui s'y était réintégré de vivant et exaltaient, les mettant au goût du jour, les principes de dissolution.

C'est donc, en fin de compte, dans la sensibilité de Nietzsche que réside la nouveauté de sa doctrine. Car, du point de vue intellectuel, ses constats se confondent avec ceux de tout automatisme logique et rien ne peut faire que la justice, que la vérité, que l'unité ou l'égalité soient compatibles avec la vie. Dans l'ordre même de la pure logique

scientifique, les savants, bon gré mal gré, sont contraints de reconnaître que le réel leur échappe et déborde toutes les lois. Mais Nietzsche est le premier à s'en réjouir. Nietzsche est le premier à déclarer, imbu pourtant de l'éducation la plus chrétienne, mais dépassant de sa taille d'individu son hérédité : si la vie n'est pas compatible avec la justice, avec le Bien des philosophes et des chrétiens, si la Vérité s'oppose comme une limite à son développement sans fin, répudions la Justice, répudions la Vérité, et le Bien, et la Sagesse des philosophes pour suivre la course indéfinie de la vie. S'il n'est pas de lois au-dessus d'elle, observons ses guises et ses manières d'être et tenons pour des lois les seuls modes de son activité.

* * *

Or, l'élément dont Nietzsche relève les vestiges sur toutes les traces de la Vie, c'est cette Volonté de puissance dont il a fait l'enseigne de sa philosophie. Terme lyrique sous lequel se situe une entité abstraite d'un caractère plus positif : la force. Avec la force, est rejointe cette conception exposée au premier chapitre de cet ouvrage, selon laquelle il n'y a dans l'univers qu'un immense jeu

de forces déployant à tout instant toute leur puissance et dessinant les contours des objets matériels ou spirituels selon les lignes de résistance où elles s'équilibrent. C'est cette notion du jeu des forces que j'ai identifiée dans *Nietzsche et la Réforme philosophique* avec celle du déterminisme, montrant qu'elle en formait le substratum positif égal en solidité au principe de contradiction. C'est elle aussi que, dans une *Introduction à la morale de la Force*, j'ai donnée pour la condition même de l'expérience : car rien ne se produit ni ne persiste dans la vie qui n'ait établi et maintenu son rang dans le conflit avec les autres formes du réel en vertu d'un certain degré de force.

Si l'on ne tenait la différence pour un donné au delà duquel il n'y a pas à remonter, si, selon une hypothèse idéologique qui ne saurait avoir qu'une vertu de démonstration par l'absurde, on supposait l'homogène au principe des choses, ce sont les jeux de la force qui rendraient compte de la diversité et des modes de sa réalisation. Car ce n'est que dans une lutte entre ses propres éléments que l'homogène réussirait à engendrer une différenciation entre eux. Les divers centres de force qui auraient réussi à se former, à se constituer en objets individuels par irruption du discontinu dans la

présomption de l'homogène, ne se distingueraient que par les quantités de force qu'ils auraient réussi à retenir. Sous la forme et sous la qualité, il n'y aurait qu'une seule réalité dynamique : la force et ses degrés, ou plus exactement des états plus ou moins constants de relation de la force avec elle-même.

Si, s'en tenant au fait, on ne raisonne que sur le Divers, qui seul est saisissable pour l'esprit, il faut reconnaître avec Nietzsche que, sur tous les plans du réel, toutes les formes qui ont réussi à se constituer composent un système hiérarchisé impliquant des éléments en petit nombre qui commandent, et d'autres en quantité bien plus considérable qui obéissent. Il faut reconnaître que, plus on s'élève dans l'échelle des êtres et plus se fait sentir, comme une condition d'existence du système en jeu, cette relation d'une élite qui commande, dirige, fixe des tâches à une multitude qui obéit, Nietzsche a observé ces jeux de forces et ces relations dans la biologie où ils se manifestent avec une évidence irrécusable. Il n'est question ici d'aucun des principes de l'idéologie, et ni d'égalité ni de justice, ni d'une finalité extérieure au fait même de vivre. Un impératif biologique, de salut public, règne seul dans le milieu organique. C'est cet impératif que Nietzsche a transporté dans le milieu

social. Biologiquement, la vie s'élève quand le protoplasme originel réussit, par différenciation des cellules, à se pourvoir dans une espèce, qui en devient aussitôt plus parfaite, d'un système nerveux. Elle s'élève encore, lorsque par la même vertu de différenciation, ce système nerveux engendre un cerveau qui coordonne d'une part ses mouvements, et centralise d'autre part les informations qu'il apporte avec tous les organes de relation où il s'est spécialisé en chacun des cinq sens. Ce qui croît avec une telle organisation d'un ensemble hiérarchisé, c'est le pouvoir sur le monde extérieur de l'espèce ainsi constituée. Et dès lors, il apparaît aussi que ce pouvoir s'affaiblit quand la solidarité organique se dissout. Et il s'affaiblit d'autant plus que ce sont les centres hiérarchiquement les plus élevés qui sont les plus atteints.

Dans le milieu social, c'est le même processus que Nietzsche considère et ici, comme dans tout autre milieu, tout dépend de la formation en quelque sorte spontanée d'un fait de suprématie. Un fait de suprématie pure et simple et qui délègue à tel ou tel groupe d'éléments la fonction de commander à d'autres. Ce fait de suprématie a une telle importance dans la réalité que Nietzsche l'envisage en dehors de toute qualité inhérente

aux éléments qui commandent. Il le considère à vrai dire comme antérieur à la qualité. C'est, s'il réussit à se former d'abord, que, par la suite, des qualités apparaîtront, comme ses conséquences, dans la catégorie de ceux qui commandent comme dans la catégorie de ceux qui obéissent au commandement. Avant qu'une réalité possède quelque qualité il faut d'abord qu'elle soit. Et pour que soit cette réalité, il faut que se formule un fait de répétition, que, parmi le jeu des hasards divins, se déclare une séquence. Voici dans cet ordre un des textes les plus importants de Nietzsche : « Il apparaît clairement, pour le dire encore une fois, que la chose principale « au ciel et sur la terre », c'est d'*obéir* longtemps et dans une même direction : à la longue, il en résulte quelque chose pour quoi il vaut la peine de vivre sur la terre, par exemple la vertu, l'art, la musique, la danse, la raison, l'esprit, quelque chose qui transfigure quelque chose de raffiné, de fou, de divin. »

Selon cette vue, la plus positive qui soit et la plus éloignée de tout anthropomorphisme, c'est l'aléa organisant la force par la répétition qui créé le fait de suprématie. Ce sont les jeux du hasard et de la force qui, réalisant ce fait de suprématie en quelques éléments déterminés par les circons-

tances, développe chez ceux-ci par la spécialisation qu'elle leur impose les qualités requises. Telle est l'origine des élites. C'est la suprématie qui créé la qualité, c'est la fonction qui créé l'organe. Ainsi Nietzsche reconstitue en faveur des élites, avec cette généalogie dans l'aléa, dans la fantaisie des « hasards divins », un privilège qui est, lui aussi, de droit divin.

Quant à l'origine, quant au mode de formation des élites qui commandent dans le milieu historique, Nietzsche met tout au pire au point de vue de notre sensibilité héritée et demeurée en quelques parties chrétienne, que nous le voulions ou non. Il situe cette origine dans un fait d'exploitation, dans l'asservissement d'un groupe d'hommes faibles par un groupe de guerriers. Ceux-ci se déchargent sur les vaincus des tâches subalternes, se procurent par le travail auquel ils les soumettent les choses nécessaires au besoin, réservant ainsi leur énergie pour des tâches à inventer, pour une activité de jeu. Or, c'est en cette activité de jeu que consiste la civilisation. « *La civilisation ne commence qu'au delà du besoin.* » Telle est la thèse que j'ai formulée et dévcloppée en deux articles du *Monde Nouveau* et je ne crois pas que ce soit trahir la pensée de Nietzsche que de l'associer à ce point de vue.

Ainsi la tâche de l'élite est double dans la vie sociale. Elle commande à un grand nombre d'éléments du groupe social l'exécution de tâches déterminées par où les besoins du groupe entier sont assurés. Avec l'activité de surcroît dont elle bénéficie, elle invente les modalités supérieures de l'activité humaine, celles qui sont indépendantes de la nécessité et où l'homme contemple le reflet de sa propre énergie, délivrée du service du besoin, sous les seules espèces de la beauté.

Peut-être d'autres explications, moins choquantes pour notre sensibilité, peuvent-elles être découvertes dans l'histoire, quant à la formation dans les sociétés, du fait de suprématie qui les fonde et des relations hiérarchiques qui conditionnent leur existence· Ou bien n'est-ce pas notre sensibilité elle-même qu'il faudrait s'efforcer de mettre au point de la relativité des choses, plus invincible encore dans le monde de la sensation et de la qualité que dans le monde de la mécanique. Ainsi ne peut-il sembler qu'il soit nécessaire de faire des réserves quand nous évaluons avec notre sensibilité actuelle des événements de l'ordre biologique ou historique qui se sont réalisés peut-être parmi les conditions d'une sensibilité très différente, soit en intensité, soit en qualité. Quand on aura réussi à accomplir cette

mise au point, il apparaîtra, qu'en vue d'opposer à l'idéal égalitaire chrétien une conception hiérarchique de la vie sociale, l'expérience biologique s'accorde avec la déduction logique comme si celle-ci n'était que son reflet ou son prolongement dans l'esprit, dans l'organe d'élite qu'elle s'est aménagé avec le cerveau.

Opposer la biologie à l'idéologie, — et c'est la plus haute signification de la philosophie de Nietzsche, et la plus générale, — c'est opposer les conditions du maintien de la vie à celles de sa dissolution. C'est opposer au culte de l'égalité et de l'indifférencié, le culte de la différence et de la force, le sens de la hiérarchie et la reconnaissance du rôle des élites. C'est aussi opposer des vues intellectuelles et critiques à une croyance mystique, c'est-à-dire à un état de sensibilité qui ne relève que des instincts, mais soulève le fanatisme d'une religion.

Si l'apparition d'une philosophie comme celle de Nietzsche a la valeur pragmatique que je lui ai attribuée, elle ne doit pas rester un phénomène isolé, elle doit susciter une génération d'esprits pour qui la difficulté de la tâche à remplir soit une raison de l'entreprendre.

Cette tâche consiste en une apologétique. Il

s'agit de remettre en honneur les modalités qui entrent dans la vie à titre essentiel telles que Nietzsche les y a distinguées. Elles ont été discréditées et calomniées par ceux dont elles blessaient la sensibilité malade. Elles y ont été plus encore galvaudées, avilies et déshonorées par les indignes qui, au cours de l'histoire, s'en sont emparés pour s'en rehausser. C'est ainsi que s'est formée une fausse conception de la force, une fausse conception de l'aristocratie et de l'élite. La tâche la plus urgente est de nettoyer et de purifier ces termes dans lesquels Nietzsche a inclus comme des trésors les vertus qui soutiennent la vie, de les faire briller de leur éclat authentique sous les alliages et les faux vernis dont les ont enduits un trop grand nombre de ceux qui s'en sont indûment parés. Il faut à cette tâche la patience et la sagacité d'un archéologue et d'un expert. Il y a une fausse idée de la force et une fausse idée de l'aristocratie; car tous ceux que dominait la sensibilité chrétienne ont été enclins, pour déconsidérer les vertus biologiques, à ne les regarder que sous leurs faux aspects et, chez ceux qui les dégradaient, c'est ainsi qu'on a pris coutume de ne désigner sous le nom de la force que les abus de la force, les aspects où elle se montre odieuse. Par quelle discrimination, par

quelles analyses faire apparaître que les abus de la force, et qui soulèvent l'indignation, sont intellectuellement des crimes contre la force? Qui saura rendre la force vénérable? Qui saura montrer que rien n'étant au-dessus de la force, tout ce que nos sensibilités tiennent sur la terre pour bon et beau tire nécessairement son origine de la force sur quoi repose la possibilité de toute réalisation? Qui saura retrouver les chemins de l'intelligence qui relient ces objets aimés de notre sensibilité à leur origine dans la force? Qui saura faire apparaître Jupiter dans sa beauté? Quel généalogiste ? Telle est la tâche.

Le fait aristocratique est actuellement l'un des plus méconnus. Le dégager des idées de classe auxquelles il est associé dans les esprits, manifester son excellence, montrer la solidarité qui existe entre l'élite et la multitude et que c'est la justification et la fonction, que ce doit être l'orgueil de la multitude d'engendrer une élite. Telle est la tâche.

Analyser d'autre part l'idée de différence, faire apparaître qu'elle est un principe de conciliation entre toutes les choses et tous les esprits en ce qu'elle substitue des évaluations en termes intellectuels aux évaluations en termes de rivalité, de

haine et d'envie dont l'idée d'égalité tisse l'intrigue du jeu social. Montrer enfin que toute une sensibilité issue de la force, avec la générosité, avec l'entr'aide — *imo omnes quantum potes juva* — restitue, mais sous une forme où elles sont réalisables, dans le domaine de la relation et du jeu des forces et sous leur aspect rayonnant, ces aspirations à la justice qui, sous leur aspect d'absolu idéologique, ne se sont développées que sur la faiblesse et sur l'envie, qui, n'ayant pas de fin qui puisse être atteinte, ne se réalisent que sous la forme du cataclysme. Ne pas craindre les apparences du paradoxe, cela aussi fait partie de la tâche. Ne pas oublier que « le méchant Socrate » a corrompu Platon, et que tout est à refaire en philosophie, que tout y a été mis tête en bas, qu'en renversant les termes et en plaçant l'expérience sous la dépendance des idées qui n'en sont que le reflet, Platon, avec l'allégorie de la caverne, a construit le monde intellectuel sur le vide. C'est dans ce vide qu'a pu se former une sensibilité souterraine, celle de la faiblesse, celle des malades et des mal venus, celle de la haine et de l'envie et dont le triomphe ne peut avoir d'autres conséquence que l'effondrement.

Nous sommes ici sur le plan philosophique.

C'est une tâche d'ordre philosophique qu'il y faut seule entrevoir. Chacun ne doit travailler que sur son plan. Mais il est permis d'espérer que si une sensibilité de bas degré s'est développée parmi les constructions d'une mauvaise métaphysique, une sensibilité noble où entreraient, au lieu des matériaux de la faiblesse, de l'envie, de la cupidité et de la haine, ceux de la force, de l'admiration et de la joie prise à la beauté pourrait se développer dans une cité métaphysique construite sur d'autres plans. Il n'y a pas même à rechercher si la causalité joue ici, s'il pourrait y avoir imitation, selon la modalité ascendante indiquée par Tarde, du haut par le bas, ou si l'un et l'autre mouvement feraient chacun dans leur sphère partie d'un même élan. L'important est que les meilleurs esprits, ceux qui sont le plus agiles au jeu des idées, s'engagent dans leur domaine propre, sur la voie tracée par Nietzsche et qu'ils réalisent dans ce domaine l'inversion des valeurs requise par le philosophe de *la Volonté de puissance.* Peut-être ce changement de perspective ferait-il distinguer que, si la sensibilité égalitaire chrétienne, où grossit une menace pour la vie sociale, semble occuper une place si importante sur la scène contemporaine, elle n'existe, à vrai dire, aussi puissante et menaçante que dans

les termes du langage et dans les motivations de surface, que, si l'humanité persiste, il faut penser qu'une autre sensibilité, celle de la force, de la tendance au plus grand effort, mène en réalité le monde et le soutient derrière les gestes emphatiques et les couplets criards de celle qui occupe les tréteaux. Peut-être cette sensibilité noble apprendra-t-on à la connaître et à l'aimer. Ainsi recevrait une première consécration le pragmatisme de Nietzsche, l'action en fait déterminante qu'est l'apparition de sa doctrine.

CHAPITRE VI

DISSOCIATIONS

En vue d'une nouvelle synthèse suscitée par un même objet de désir, le fait de civilisation, dissociations d'intérêts, de sentiments et d'idées relatives a trois catégories : I. Les Juifs. — II. Les conservateurs. — III. Les intellectuels.

On s'est demandé au cours du chapitre précédent si une réaction antichrétienne était possible. Le fait même que la philosophie de Nietzsche se soit produite a été considéré comme une réponse déjà affirmative à cette interrogation et, sommairement, ont été indiquées quelles démarches témoigneraient, sur le plan philosophique, que l'apparition de cette grande œuvre n'est pas un symptôme

isolé et qu'elle a déterminé un mouvement durable, cette *réforme philosophique* dont, il y a vingt ans, dans un précédent ouvrage, je montrais en Nietzsche l'annonciateur.

Il est d'un intérêt plus direct de rechercher si cette réaction antichrétienne a des chances de se produire sur le plan social. La question assume ici un caractère plus tragique. Il faut se souvenir en effet que le Christianisme, en fin de compte, a été identifié par Nietzsche avec le mouvement et avec l'idéologie révolutionnaires, qu'à ses yeux le christianisme ne trahit ses dernières et véritables conséquences que dans ces phénomènes. La question posée au chapitre précédent : une réaction antichrétienne est-elle possible? se transforme en celle-ci : la civilisation peut-elle être préservée? La solution de continuité qui, comme un brusque abîme, s'est interposée au cours de l'histoire entre des périodes de culture et des recommencements au cours desquels l'humanité semble balbutier, cette faille où tout paraît avoir sombré pendant des intervalles souvent incalculables peut-elle être évitée, contournée? Est-il possible de jeter un pont sur cet abîme? Notre société, depuis dix neuf cents ans, vit sur un compromis entre le principe, mortel pour la vie sociale, de l'idéal égalitaire chrétien et un

système de fictions religieuses qui, par la foi qu'elles inspiraient, empêchaient l'idée chrétienne de développer ses conséquences mortelles. Le compromis est rompu. Des termes qui le constituaient, l'un a perdu sa force : la foi n'existe plus qui conférait aux fictions religieuses leur solidité. Comment rétablir le compromis? Par quoi remplacer le terme qui a perdu sa force de résistance? Il ne semble pas qu'une nouvelle fiction religieuse puisse remplacer l'ancienne. Chez les peuples vraiment cultivés, le fait même de la culture avec l'esprit critique qui l'accompagne s'oppose à cette solution. Le phénomène ne pourrait alors se produire que parmi des peuples et dans des milieux demeurés au-dessous du niveau de notre civilisation actuelle. C'est là seulement que de nouveaux dogmes pourront prendre naissance, être crus vrais. Mais serait-il souhaitable que des peuples mal évolués prissent la direction de notre monde actuel? Un tel recul n'équivaudrait-il pas à cette solution de continuité que l'on voudrait éviter ?

Alors c'est aux élites qu'il faut demander de restaurer le compromis. C'est d'elles qu'il faut attendre l'événement miraculeux presque — car il semble ne s'être réalisé jusqu'ici en aucune civilisation — d'une métamorphose ultime de l'esprit

humain, celle, parmi les perspectives ouvertes par Auguste Comte, de l'esprit métaphysique en esprit positif. L'esprit positif consiste à se situer en dehors de la sphère des grands illusoires, à considérer les attitudes et les actes qu'ils ont déterminés, l'utilité de ces actes en vue de l'accomplissement de certaines réalisations qui ont su plaire aux hommes, et, ces illusoires ôtés, à préconiser et à aimer les attitudes et les actes qu'ils déterminaient pour leur seule aptitude à procurer les réalités humaines convoitées, qu'elles soient de l'ordre économique, de l'ordre scientifique ou de l'ordre de la beauté.

Si ces illusoires ont créé des réalités qui ont su plaire aux hommes, leur but a été atteint. Ils sont désormais inutiles. On aura l'occasion de dire au cours de l'une des dissociations qui vont suivre en quoi et comment ils peuvent être désormais dangereux. En sorte que le témoignage le plus sûr de gratitude et de vénération qui puisse leur être décerné est de les écarter pour l'amour même des réalités qui sont leur œuvre. Ainsi ce sera le fait de l'esprit positif de rejeter hors du domaine de la réalité dans celui de la contemplation spectaculaire les passions et même les fanatismes qu'ont pu susciter les illusoires anciens. Entendons par là qu'il ne faudra pas leur appli-

quer les estimations et les mesures qu'un autre état de sensibilité nous dicterait actuellement. Mais cette réserve, à leur égard, de nos jugements moraux sera compensée par la froideur dont nous témoignerons à l'égard de ces passions anciennes et par l'impossibilité où nous serons de les éprouver, parvenus au stade d'évolution où nous sommes. Où la passion pouvait être utile, avec les fureurs et les haines qu'elle entraîne, pour créer les scènes de la réalité humaine, il nous apparaîtra que les éléments de cette réalité une fois créés requièrent de tout autres qualités, des qualités de discrimination, de synthèse et de choix.

On n'ose prendre posture de prophète, faute, sans doute, de vocation. Mais sans pronostiquer ici le tour décisif que prendra l'événement, on va rechercher sous quelles conditions il semble qu'il pourrait se réaliser favorablement, sous quelles conditions la civilisation pourrait surmonter la catastrophe dont la menace actuellement le triomphe de l'idée chrétienne venue à terme hors du giron de l'Eglise dans la mentalité laïque. A cet effet, on distinguera spécialement trois catégories parmi lesquelles l'esprit positif, se développant, pourrait déterminer les dissociations d'idées opportunes et, les détachant de la cause chrétienne à laquelle le

sachant ou non, elles prêtent main-forte, assurerait sans doute la sauvegarde de notre civilisation. Ces catégories ce sont celles des Juifs, des conservateurs et des intellectuels.

I

Les Juifs d'abord parce que Nietzsche a identifié expressément leur cause avec celle du christianisme. Dramatisant sa pensée, il a montré dans le christianisme la vengeance d'Israël.

On va d'abord accepter, à titre de grossissement, cette vue dramatique et, parmi les faits précédemment énoncés au deuxième chapitre de cet ouvrage, rappeler succinctement ceux qui lui donnent un corps. On montrera ensuite quelle série de circonstances historiques prêtent à cette interprétation une apparence de vérité. On conclura, selon la formule usitée par les savants, que « les choses se sont passées comme si ». Mais, faisant abstraction après l'avoir utilisée comme une loupe de cette première interprétation, on n'appréciera et on ne tirera des conclusions que d'après les faits positifs découverts à sa faveur. On recherchera, en fonction de ces éléments, quelle est, au regard de l'idée

de civilisation, considérée comme un mobile assez puissant pour assembler toutes les élites, l'intérêt commun des Juifs, d'une part, et de l'ensemble des autres Nations, d'autre part. Les conditions les plus favorables à la synthèse qui est le but de ces dissociations seront réalisées si cette recherche fait apparaître que les attitudes commandées à ces deux groupes différents pour le salut de la civilisation se confondent avec celles que leur commande également leur propre intérêt.

Il faut donc rappeler tout d'abord que le peuple hébreu a commencé par vivre, comme les autres groupes humains, d'une vie nationale distincte, qu'il a eu, comme ceux-ci, une patrie située dans l'espace, en un lieu géographique déterminé, qu'aux prises avec les groupes voisins qui s'attachaient au même objet, il s'est montré impuissant à défendre et à conserver cette patrie, qu'il a été vaincu, qu'il a été réduit en esclavage. Il faut rappeler encore que, si pareil sort fut réservé à beaucoup d'autres groupes humains qui ont disparu, absorbés par leur vainqueur, l'aventure juive diffère de toutes les autres en ce que le petit peuple hébreu a ressenti l'outrage avec une vivacité incomparable et qu'il n'a pas accepté sa défaite, que, vaincu sur le plan du déterminisme de la force, il a répudié le critère

de la force, c'est-à-dire que ne pouvant être le plus fort il a condamné, avili, disqualifié la force comme mesure des choses tandis qu'il exaltait une conception nouvelle et imaginaire de la valeur compatible avec son état et avec son pouvoir de réalisation, opposant à la force la piété, l'obéissance à un Dieu qui devait lui restituer cette puissance dont il l'avait privé pour châtier son infidélité. Il faut rappeler enfin que, n'ayant pu conserver sa première patrie située en un lieu géographique, il a considéré comme ennemies les autres patries définies par le même fait géographique et qu'il en a usé à l'égard de cette patrie qu'il n'avait pu conserver comme il en avait usé à l'égard de la force qu'il ne pouvait avoir. Il a changé le contenu de la notion de patrie, il l'a fait tenir en des choses qui dépendaient de lui, dans le lien religieux et dans le fait de la race, l'un engendrant l'autre par les prohibitions qu'il implique. Ainsi il a créé une équivoque dont il bénéficiera par la suite lorsque les idées chrétiennes sorties du dogme se seront confondues avec l'idéal égalitaire, révolutionnaire et international. Car ayant constitué une patrie, la plus exclusivement nationale qui soit, mais fondée sur des éléments invisibles et insaisissables, il pourra assister à la ruine des autres patries sans que sa

patrie à lui, conçue sur un type entièrement différent, puisse être atteinte par ce désastre. Bien plus, tout ce qui affaiblira les autres nations, tout ce qui les ruinera lui semblera fait pour assurer son triomphe et sa domination sur les autres nations et, régnant sur le monde entier, il recevra de sa fidélité à son Dieu la récompense promise. Il aura trouvé sa revanche. La piété lui aura procuré sa vengeance et aura remis entre ses mains la force qui l'avait trahi aux origines.

N'oublions pas le grand fait, indispensable, pour que de telles conséquences se soient produites, le fait chrétien, soit l'universalisation de l'attitude d'utilité, spéciale jusque-là au peuple juif, son extension à une catégorie répandue dans tous les pays du monde et qui trouvera dans les promesses religieuses et dans la foi qu'elle y ajoutera un moyen de s'assembler, de prendre conscience de sa puissance numérique et de réaliser ainsi le transfert de la force et du pouvoir des élites au nombre.

Selon la vue dramatique de Nietzsche, le christianisme est bien, parmi le lyrisme d'une grande fresque historique, la vengeance d'Israël. Le christianisme tirant dans l'idéal contemporain, anarchiste et égalitaire ses dernières conséquences, les choses se passent *comme si* le peuple hébreu, avec une intention préméditée avait jeté les bases d'une alliance

dans tous les pays du monde avec les éléments les plus propres à désorganiser l'état social dans ces pays, comme s'il avait auparavant et intentionnellement conçu son propre organisme social, la patrie juive, de telle façon que la ruine et la disparition des autres nations la laissassent intacte et accrussent même sa puissance de tout ce dont était affaiblie la puissance de ces autres nations.

*
* *

Ainsi s'accomplirait la vengeance d'Israël.

L'hypothèse de Nietzsche plane sur cette analyse. J'ai noté déjà qu'elle ne serait pas prise à la lettre mais qu'on lui attribuerait le rôle, au cours d'une improvisation exaltée et lyrique, d'une fusée éclatante projetée parmi la nuit de l'Histoire et propre à l'illuminer.

A la faveur de cette projection révélatrice, recherchons donc, et efforçons-nous de distinguer les véritables éléments qui entrent dans la composition de l'événement, d'y faire la part de ce qui est causalité humaine; — intention, préméditation — et de ce qui est le résultat d'un déterminisme historique, de circonstances indépendantes de la volonté des hommes, de coïncidences propres à

donner le change. C'est cette réalité complexe qu'il importe d'atteindre si quelque espoir peut être envisagé d'exercer une action sur l'événement.

Un fait demeure, le fait psychologique initial. Gardons-nous de le sous-estimer. C'est le fait humain par excellence et par où l'homme se distingue de toutes les autres espèces. C'est le pouvoir d'imaginer, d'opposer le rêve au réel, de prêter aux phénoménes une causalité fausse et de greffer sur la vraie cette causalité fausse. La foi religieuse est le cas le plus typique de ce pouvoir. Elle est, au cours de notre civilisation européenne, un phénomène essentiellement juif. Il apparaît chez les hébreux avant même la défaite politique. A vrai dire, il la prépare par les dissensions et l'anarchie qu'il introduit au sein de la nation. Il est l'invention de quelques hommes, les derniers Juges et les Prophètes, qui enflamment de leur prédication les pauvres, les déshérités, les disgraciés de la nature et de la fortune. La causalité fausse, la causalité divine qu'ils mettent en œuvre et qu'ils opposent à la causalité naturelle se fonde sur des sentiments aussi formidables que la haine et l'envie. Retenons ce fait, de nature psychologique aussi. Il explique comment ces sentiments qui retentissent en furieuses imprécations au cours des livres saints

se trouveront à l'unisson des revendications révolutionnaires des temps nouveaux. Retenons aussi cet autre fait, le recrutement, parmi les basses classes de la société juive, des adeptes de la foi nouvelle; car il aura son importance pour la discrimination vers laquelle tendent ces notations entre le facteur juif proprement dit et le facteur chrétien.

*
* *

A l'égard enfin de cette activité de la foi, en tant qu'elle relève du pouvoir d'imaginer, il convient d'instituer, dès maintenant, une réserve nécessaire. La foi tire de sa relation avec le pouvoir d'imaginer sa noblesse. Mais elle implique, dans le messianisme juif et chrétien, un mélange d'autres éléments qu'il importe d'y distinguer, parce que cette distinction nous révèlera la portée précise de ces phénomènes religieux sur la signification desquels il ne faut ni s'abuser ni se tromper, parce que, principalement, cette réserve a trait à la destinée propre et plus haute du pouvoir d'imaginer.

J'ai distingué comme essentiel, dans l'événement juif, l'acte d'imagination par lequel le peuple d'Israël, pour sauver son honneur, oppose, comme critère

de la valeur, de ce qui décide du bien et du mal, au déterminisme de la force qui ne dépend pas de lui une causalité imaginaire, la piété envers Dieu, qui dépend de lui et de la ténacité avec laquelle il la perpétuera à travers la durée. Le messianisme c'est l'espoir, maintenu contre toutes les dénégations du présent, en une réalisation toujours repoussée dans le futur, mais qui, dans ce futur vivifié par la foi, fera triompher la causalité imaginaire, inventée pour sa réhabilitation par le peuple juif, sur l'autre qui engendre jusque-là la réalité commune. La foi est donc la pierre angulaire du nouvel édifice. J'ai dit déjà ce qu'un tel effort soutenu à travers des siècles, ce qu'une telle lutte contre la réalité, plus formidable que la lutte de Jacob contre l'Ange, avait de remarquable. On serait tenté d'y voir le prologue d'un événement plus grandiose, un stade magnifique où s'entraînerait le pouvoir d'imaginer jusqu'à ce que, parvenu à son apogée, il rejetât l'espoir lui-même qui, comme une échelle magique, l'aurait porté à un faîte jusqu'alors invisible. Renonçant à des réalisations matérielles qui, projetées dans l'avenir le plus indéfini, n'intéressent toutefois que le sens possessif et le jeu de la causalité, le pouvoir d'imaginer se nourrirait alors de l'image elle-même qu'il aurait engendrée

et, déracinant du réel l'objet de cette image le transformerait en sa propre substance. Mais un tel événement où se promulgue la réalité esthétique n'a été accompli jusqu'ici que par quelques hommes sublimes, par une élite infiniment rare d'esprits qui ont dépassé les limites de leur race ou de leur culture, qui ont franchi la barrière de leur déterminisme particulier et historique. Relevons que de la lignée juive un de ces grands esprits est sorti : Spinoza. Avec ce philosophe, avec les plus hauts artistes de tous les temps, le pouvoir d'imaginer a réalisé son règne, reléguant la réalité du sens possessif à n'être qu'un moyen en vue de sa propre formation et lui retirant, pour se l'attribuer, l'être véritable.

Revenons après ce détour à l'analyse historique beaucoup plus terre à terre qui est en cause ici. Constatons que le messianisme juif n'a jamais été capable, sous ses formes religieuses qui sont ses formes nationales, de ce bond définitif .Le pouvoir d'imaginer soutenu par la foi n'a jamais été pour lui un moyen de réaliser dans l'instant immédiat le monde imaginaire qu'il avait conçu. Œuvre des faibles, des révoltés, il n'a fait appel à l'espoir que pour réaliser dans l'avenir, au profit des déshérités de l'heure, les mêmes jouissances d'ordre

matériel et possessif dont ceux-ci font grief aux favorisés de la fortune d'être aujourd'hui les bénéficiaires.

* * *

Dans le messianisme juif la métamorphose esthétique avorte donc. Le messianisme juif, œuvre des basses classes du peuple d'Israël, conserve la tare de ses origines. Il n'est, en fin de compte, sous le masque du lyrisme, que l'épopée de la haine et de l'envie. Il n'innove pas, il n'inaugure aucune réalité nouvelle. Par un détour, il ne vise qu'à rétablir au profit de nouveaux maîtres, à son profit, l'ordre de choses qu'il fait mine de condamner. C'est sur le plan du déterminisme de la force qu'il prétend faire aboutir et triompher la causalité imaginaire dont il a fait un signe de ralliement. Au moyen de ce signe, et qui deviendra le signe de la croix, il assemble l'immense troupeau des faibles jusqu'à ce que ceux-ci devenus la force par le nombre réalisent, avec la loi divine, le handicap des valeurs au plus bas niveau, éliminent les meilleurs, les écrasant sous le poids de la haine et de la réprobation du nombre. Mais à ce niveau les conditions sous lesquelles la vie sociale

est possible ne se rencontrent plus dans les relations humaines : c'est pourquoi la tendance qui détermine cet abaissement, et dont le triomphe supposerait que la société humaine n'existe plus, n'est jamais parvenu dans l'Histoire jusqu'à sa propre fin et n'a jamais été que le moyen, qui vient d'être relaté, de transmission des richesses et du pouvoir des mains des possesseurs du moment historique entre les mains des nouveaux maîtres. On retiendra que, par cette circonstance très générale de la doctrine, celle-ci se concilie avec les instincts de ceux qui, le plus souvent, fomentent et dirigent les mouvements révolutionnaires dans les divers états du monde.

Une telle remarque a trait au but que poursuivent ces analyses : assembler les circonstances qui ont identifié, qui tendent toujours à identifier l'attitude de défense ou d'utilité juive avec l'idéal chrétien sous ses formes égalitaires et destructrices de la réalité sociale.

Des circonstances de cette nature, il en est d'autres. Elles ont été sans doute signalées déjà, il les faut rappeler pourtant et souligner leur importance en ce qui a trait à l'enquête que l'on poursuit ici. Souvenons-nous donc que, née dans la démagogie juive, la conception religieuse des prophètes, propre à dissocier et à ruiner la nation juive et dont on

peut penser qu'elle eut en effet ce résultat, n'est devenue une attitude d'utilité nationale pour le peuple hébreu tout entier que par la circonstance de la défaite politique et de la captivité. Par cette circonstance, elle est venue jouer dans un nouveau milieu. Elle s'exerçait au sein de la nation au profit d'une catégorie. Elle était dangereuse et menaçante pour l'existence de la nation elle-même. Elle joue maintenant dans la relation de la nation juive tout entière avec l'ensemble de toutes les autres nations du monde. Attitude de défense et d'utilité pour les Juifs, elle va devenir un danger pour l'ensemble des autres nations si celles-ci se laissent prendre au jeu des idées abstraites, si elles prennent l'attitude d'utilité particulière au peuple juif pour une idée générale, une Idée en soi, une Vérité de l'ordre de la Révélation ou de la Raison. Or, c'est précisément ce qui se produit avec le christianisme. C'est ce qui se renouvelle ou se perpétue par la suite dans l'idéologie rationaliste et révolutionnaire lorsque le christianisme, délivré du frein que lui opposait le dogme, développe son véritable principe dans la mentalité laïque. C'est la même catégorie des faibles, des mal venus, des inaptes à la vie sociale qui universalise dans le monde entier l'inversion des valeurs qui avait été

réalisée par les prophètes au nom des mêmes éléments dans le milieu juif au v^e^ siècle. Si l'on tient compte que, du fait de la déchéance politique, l'attitude d'utilité propre aux démagogues juifs s'était identifiée avec celle du peuple hébreu tout entier, un principe de pure mathématique fait apparaître comment l'attitude d'utilité propre aux Juifs se confond, au sein des nations diverses parmi lesquelles ils vivent, avec l'attitude révolutionnaire. Les mathématiques nous enseignent, en effet, que deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles. Les esprits qui se laisseraient prendre à cette apparence mathématique témoigneraient pourtant qu'ils sont peut-être doués de l'esprit géométrique mais qu'ils manquent de l'esprit de finesse nécessaire pour résoudre les questions relatives à la complexité psychologique et sociale. C'est, en effet, en m'appuyant sur les mêmes faits que je viens d'exposer que j'entreprendrai de dissocier la cause juive de la cause de l'idéologie révolutionnaire.

*
* *

Avant d'en venir là, il faut encore toutefois tenir compte d'une autre circonstance qui a contritribué à confondre en fait au sein des nations les intérêts juifs et révolutionnaires.

Quand le christianisme triomphe, au temps de Constantin, le judaïsme, en raison d'un exclusivisme que M. Batault a très justement noté comme un des traits les plus caractéristiques de cette nation religieuse, le judaïsme, qui d'ailleurs s'est nettement distingué alors du christianisme naissant, ne reconnaît aucunement dans ce triomphe celui de son propre idéal. Or cette attitude a cet effet qu'elle va maintenir les Juifs en opposition avec les divers Etats du monde européen, le triomphe chrétien s'étant aussitôt confondu avec la ruine du christianisme que l'Eglise romaine absorbe, assimile et digère, suscitant cette réaction antichrétienne qui nous a valu quinze siècles de civilisation. Par son exclusivisme qui l'a éloigné des sociétés chrétiennes naissantes, le Juif va donc éviter, lorsque le christianisme se voit transformé par l'Eglise en son contraire, d'entrer dans la société européenne qui se fonde. Parmi cette civilisation qui, sous le nom du christianisme, restaure toutes les valeurs anciennes, il va seul représenter cette protestation de l'Idée contre la Vie qui est l'essence du christianisme selon sa pureté essentielle. Le voici déterminé par son exclusivisme, qui a provoqué l'ostracisme et la persécution, à faire figure de révolté dans tous les Etats organisés, à identifier

sa cause en toute circonstance avec celle de ceux qui, au cœur de chaque nation, pâtissent de l'ordre de choses ou se trouvent en désaccord avec les traditions des groupes auxquels ils appartiennent. Quand l'idéal égalitaire chrétien, ayant brisé les liens spirituels du dogme, va se manifester, selon la logique de l'Idée, sous ses formes destructrices de l'organisation sociale, il va trouver dans tous les pays, parmi les groupements juifs, un état-major pour diriger ses tentatives et les coordonner. Quant au juif, il peut sembler qu'il ait dans tous les cas à gagner au triomphe de mouvements révolutionnaires qui, se réclamant de l'idéologie égalitaire, tendent toujours à supprimer les différences entre les hommes vivant dans l'intérieur d'une même nation et entre les nations qui composent le monde. Du fait de ce triomphe, il se voit appelé de plus en plus, lui venu d'ailleurs, à bénéficier d'une civilisation qu'il n'a pas contribué à créer par un effort personnel. Bénéfice individuel et national. National car, dans la mesure où il se dérobe à l'assimilation, le juif continue à former une nation au sein des autres nations, une nation d'autant plus fortement organisée que les autres nations sont plus gravement désorganisées. Ce qui dissout les autres nations n'atteint pas l'acte de foi qui situe la sienne en un

fait religieux. Ainsi le nationalisme juif bénéficie, on le répète, d'une équivoque. Comme on a coutume d'entendre sous le nom de patries et de nations des groupes humains déterminés principalement par des limites géographiques, on perd de vue que le fait religieux et le fait de la race peuvent aussi, et à eux seuls, déterminer et constituer une autre forme de l'idée de patrie et de nation. Aussi arrive-t-il que les idées internationales, antipatriotiques et égalitaires, qui ne visent qu'à la suppression des patries situées dans l'espace, laissent parfaitement intacte l'idée nationale de la patrie juive ou plutôt qu'elles la fortifient de tout ce dont elles affaiblissent les autres patries. Pour conclure, les choses se passent comme si l'idée internationale, prise au sens révolutionnaire, n'était, sous le masque abstrait de l'idée générale, qu'une attitude d'utilité profitable à la nation juive, mais qui, agissant à travers le monde à la façon d'une idée mystique et religieuse, mènerait le monde à sa perte.

Faut-il donc, au nom de la civilisation, conclure à l'antisémitisme?

Absolument non et pour diverses raisons.

I

Au cours des analyses qui précèdent, on a constaté que la première inversion des valeurs n'est pas l'œuvre du peuple hébreu en son entier, qu'elle est exactement, et selon la conception nietzschéenne, l'œuvre des mécontents, des moins aptes à la concurrence sociale et qui, pour triompher, ont opposé aux valeurs naturelles des valeurs fictives. C'est ainsi qu'ils ont placé, au-dessus du libre jeu des forces qui sélectionne les meilleurs, la Loi qui anticipe la décision du conflit et établit la norme au-dessous des grands records, à un niveau qui permet aux médiocres de régner en acquérant la force par le nombre.

L'analyse historique nous révèle donc avec précision la catégorie pour laquelle l'inversion des valeurs, qui sera par la suite universalisée dans le christianisme, est une attitude d'utilité. Il s'agit d'une classe sociale, non d'un peuple déterminé.

C'est à la suite des causes circonstantielles relevées au cours de l'analyse, défaite politique et plus tard universalisation dans le fait chrétien de l'attitude des vaincus, que le juif s'est trouvé déterminé de nos jours dans le sens de l'idéologie révolu-

tionnaire. Or, si les circonstances de la défaite nous offrent un exemple mémorable de ce que peut devenir le destin politique d'un peuple quand il tombe aux mains des moins aptes, on ne saurait équitablement faire peser sur tous les Juifs la responsabilité de la crise intérieure qui les a affaiblis et mis à point pour la servitude, ni sur les Juifs seuls l'événement chrétien, c'est-à-dire l'agglomération, autour de l'idéologie égalitaire, des faibles et des déshérités de toutes les parties du monde. Du point de vue de l'esprit positif, et à appliquer aux problèmes politiques les mesures de la science, n'est-ce pas le fait lui-même, tel qu'il a pu être isolé avec la catégorie des inaptes assemblés par le nombre, qu'il faut considérer, à l'égard duquel il convient, s'il est possible, de se prémunir, plutôt que de mettre en cause toute une race et de déchaîner ainsi de part et d'autre des passions et des états de sensibilité perpétuant sur la scène du monde mûr, semble-t-il, pour d'autres spectacles, de vieux films tournés sans cesse à travers tant de siècles.

A cette raison positive une autre s'ajoute : celle qui domine tous les points de vue de cet essai antichrétien, l'amour de cette belle aventure qu'est la civilisation et, devant le péril dont la menace actuellement le déchaînement du mysticisme éga-

litaire, *la croyance qu'elle ne peut être préservée qu'avec le concours des élites de toutes les grandes catégories sociales*. Or, parmi ces catégories, il faut faire une place à part aux Juifs, malgré leur petit nombre, parce que leur conception de la vie sociale remplit l'un des deux termes de l'opposition qui s'est formée entre deux modalités types de cette vie en société : l'une se fonde sur le fait de la diversité de la vie, sur la différence des lieux de la terre et des climats se répercutant dans la différence des types humains et des races. Avec la substance de ces faits concrets, elle compose des sociétés distinctes, des patries où les différences naturelles, assemblées selon des caractères de ressemblance relative, enrichissent la vie de nuances physiques et morales que l'art social consiste à cultiver, à mettre en relation et à combiner de façon à en former une symphonie où s'accordent les intervalles les plus éloignés; — l'autre est cette modalité juive qui n'a opposé au fait physique de la diversité la présomption de la loi divine assemblant tous les hommes sous le joug moral de l'unité que pour cette raison que les lois physiques de la concurrence dans la diversité ne lui avaient pas réussi. C'est en fonction de cette utilité personnelle que la légende du peuple de Dieu s'est formée par la

connivence fortuite des agitateurs politiques et des circonstances défavorables de l'Histoire. Or, comme cette conception juive de la patrie a été adoptée, — Dieu ôté, — par l'idéologie révolutionnaire, il est, pour la cause de la civilisation, du plus haut intérêt de dissocier l'une de l'autre deux catégories, celle des Juifs et celle des révolutionnaires dont les tendances, en réalité, diffèrent et de faire entrer cette première catégorie, ou tout au moins son élite, dans une nouvelle synthèse comprenant tous les éléments favorables à la civilisation. Opération réalisable, car d'une part, le Juif, quelque parti qu'il adopte, est intéressé, au point où, pour lui, en sont venues les choses, à la persistance de la civilisation fondée sur la diversité des patries et, d'autre part, ce n'est plus l'autorité du dogme qui le peut maintenir sous le joug de la conception ancienne. Du moins il ne manque pas dans le milieu juif d'intelligences critiques capables de distinguer le caractère archaïque des croyances de la Bible et de s'en affranchir. J'ai toujours soutenu qu'une religion était d'autant moins dangereuse pour la liberté définitive de l'esprit qu'elle était plus dogmatique, qu'elle se fondait davantage sur un recours à la foi et au miracle et non à la raison. De ce point

de vue, notamment, j'ai indiqué qu'il était plus facile à un esprit de formation catholique qu'à un esprit de formation protestante, d'acquérir cette liberté complète. Car, disais-je, la chaîne catholique est courte mais facile à briser. Au contraire la chaîne protestante peut être allongée indéfiniment par la corde rationaliste nouée aux chaînons de la foi. L'ouaille s'éloigne du bercail, elle va si loin qu'elle se croit en liberté. Pourtant sa chaîne qu'elle ne sent pas demeure attachée solidement à l'anneau de la crèche. Pour la briser à pareille distance, il faut l'énergie exceptionnelle d'un Nietzsche. Or la religion juive, parmi les feux de Bengale du Sinaï et du Buisson ardent, et toute imprégnée de l'atmosphère du miracle, se rapproche du type catholique plus que du type protestant. L'intellectuel juif, sorti la religion la plus archaïque, peut acquérir sans transition la liberté d'esprit la plus parfaite. En fait, il en est ainsi fréquemment et un assez grand nombre de Juifs sont aptes à conquérir une attitude intellectuelle.

*
* *

En fonction d'ailleurs de l'intention de synthèse qui est la raison d'être de ces dissociations, et

afin que rien ne soit perdu de l'effort total de l'humanité, on peut reconnaître encore à l'attitude unitaire de l'esprit juif à travers les siècles un rôle d'utilité.

C'est le but idéal de toute synthèse de faire coexister le plus grand nombre possible de différences, non de les atténuer, non de les ternir, mais plutôt de les accentuer, de les aviver et, ainsi vivantes, de les concilier. Que la vie n'existe que dans la diversité, que toute diversité doit être respectée dans la mesure où elle s'accorde avec les autres formes du Divers, c'est le constat, le fait positif qu'il faut opposer aux anciens dogmes de l'Unité, de l'Uniformité, de la Vérité. Mais cette volonté de synthèse, pourquoi ne pas la pousser jusqu'à l'extrême? Pourquoi ne pas intégrer dans le nouvel univers social qu'il nous faut envisager jusqu'à ce fanatisme de l'Un qui contribua à créer, parmi la catégorie du conflit, les réalités de notre monde actuel? La tâche n'est pas au-dessus de la logique. La métamorphose est l'un des modes les plus coutumiers de la vie, et, à comparer le social au métaphysique, n'est-il donc pas possible d'invoquer une transposition analogue à celle qui était mise en valeur au dernier chapitre de *la Sensibilité métaphysique*? A la conception éléatique de l'Un, qui

ne laisse aucune place à la diversité, qui se nie elle-même en se formulant, puisqu'elle ne peut être objet de pensée que pour une conscience dont elle se distingue, était opposée la notion du monisme, qui est celle d'un élément commun à tout phénomène et par où ce phénomène, différent de tous les autres, doté d'une personnalité irréductible, est compris pourtant avec tous les autres en un même univers. Sans le Divers, il n'y aurait pas de fait de conscience et l'existence privée de la connaissance d'elle-même serait égale au néant. Mais sans cet élément commun par où tous les faits de conscience participent d'une même, d'une unique nature, aucune relation ne pourrait être liée entre les phénomènes, il n'y aurait pas non plus d'existence. L'Un des Eléates est inconcevable. Il ne laisse pas de place à la réalité donnée tout entière dans la diversité. L'Un du monisme est inséparable du Divers et du fait de relation : « Le monisme, énonçais-je, implique comme l'identité hégélienne elle-même, l'unité et la diversité, la diversité hors de laquelle il n'est pas saisissable, et, au sein de cette diversité, l'unité sous les espèces de ce caractère commun par où tous les phénomènes sont inclus, quelle que soit leur diversité, dans un même univers. La diversité est visible. L'unité

est invisible. » Elle ne peut être isolée, elle ne peut être mise à part. Elle n'en joue pas moins dans le fait de relation qu'est l'existence un rôle essentiel.

Appliquée au social cette notion du monisme s'exprimerait ainsi : il est indispensable que les groupes sociaux conservent une autonomie propre et une distinction particulière. Quels que soient les efforts des idéologues pour se rendre maîtres de cet élément de différence qui sculpte toute forme d'existence, il n'en saurait d'ailleurs jamais être autrement. Mais il est du plus haut intérêt que les divers groupes reconnaissent entre eux des règles communes par où les relations des uns avec les autres soient facilitées et étendues dans les plus larges proportions qui soient compatibles avec la vie autonome de chacun d'eux. Ainsi, dans la mesure où la tendance unitaire que représente dans l'histoire la nation juive se métamorphosera en ce fait de liaison en vertu duquel les différentes nations noueront entre elles des relations plus intimes, cette tendance évoluée, absorbée dans le nouveau milieu mental engendré par l'esprit positif, témoignera du rôle utile qu'elle put jouer sous sa forme initiale et monstrueuse en un premier état où la lutte entre les contraires et parmi l'aléa de l'issue créait seule la réalité sociale.

*
* *

Il y a encore pour écarter l'antisémitisme une autre raison. C'est l'impossibilité pour l'esprit moderne d'envisager le recours à la persécution. La foi manque et aussi le fanatisme qu'elle engendre, ce ferment que les prophètes hébreux ont introduit dans le monde antique, comme quelque chose d'inconnu jusque-là au polythéisme grec et romain, ce même ferment que le Judaïsme a inoculé à l'Eglise chrétienne sous ses différentes formes et dont il a été naguère la victime la plus habituelle.

C'est ce fanatisme qui a fourni la principale intrigue, le thème le plus fécond et le plus haut en couleur aux siècles d'histoire que l'ère chrétienne a inaugurés. Et certes on n'est pas disposé ici à s'élever avec des élans du cœur et des imprécations contre ces siècles d'obscurantisme. On ne voit que trop avec Erasme, avec Flaubert, avec Nietzsche, avec Dostoievsky et parmi les perspectives du bovarysme que la fiction poussée jusqu'aux hallucinations de la peur, que la folie, le mensonge et la cruauté sont conditions de vie et que selon la sentence désabusée du staretz des frères Karamazoff « sans les bêtises il n'y aurait rien ». On n'en

désire pas moins voir jouer désormais sur la scène du monde des spectacles moins grossiers. Maintenant que les religions, sous leurs divers aspects antagonistes, ont créé pour une part la substance de nos sensibilités, il semble qu'il appartient à l'esprit d'analyse et de synthèse de rechercher, parmi ces apports d'une improvisation arbitraire, quels résultats, détachés des fictions sur lesquelles ils se sont développés, il convient d'en conserver pour notre utilité.

Ce n'est donc pas en revenant à des postures de partisans, à des états de sensibilité de la nature des impulsions, ce n'est pas en se complaisant à des conflits où s'assouvissent des instincts plutôt que ne se résolvent de délicats problèmes humains, que l'on entreprendra la tâche malaisée, présomptueuse sans doute parmi l'infinie complexité des causes en jeu, passionnante toutefois pour quelques uns, d'intervenir en faveur de la civilisation et, si nous ne sommes pas maîtres de les susciter, de rechercher du moins, de fixer d'un œil ardent de désir les conditions sous lesquelles cette civilisation, la nôtre, pourrait dépasser les étiages les plus élevés atteints par les civilisations précédentes. C'est pour cela qu'aux anciennes passions religieuses et ethniques, aux volontés de s'opposer,

s'arcboutant dans le subconscient sous les apparences dialectiques, il faut substituer une passion de discrimination plus intense et plus chaude en même temps qu'une volonté de synthèse inspirée par l'amour en commun de la civilisation.

*
* *

Préoccupé comme je le suis moi-même de la relation étroite que noue avec ce problème de la civilisation la solution de la question juive, M. Batault a examiné au dernier chapitre de son ouvrage les diverses perspectives à travers lesquelles cette solution peut être envisagée. Plus délibérément que lui, je suis tenté d'écarter le sionisme, non que je n'y voie avec lui la solution la meilleure, mais parce que je la tiens pour entièrement inapplicable. Je ne crois pas que, dans la constitution d'une patrie plus que dans celle d'une langue, la convention seule puisse avoir un pouvoir créateur. Je ne crois ni aux langues ni aux patries artificielles. Mais, dans l'espèce, la gageure serait trop forte de tenter l'aventure dans les conditions les plus propres à la faire échouer. Car sans tenir compte du fait que les Hébreux ont échoué naguère à instituer assez solidement leur patrie pour qu'elle

pût résister à l'agression des empires voisins, cet autre fait demeure et qui est beaucoup plus grave : que les Juifs dispersés ont fabriqué à leur usage une conception de la patrie qui, fondée sur le lien religieux et ethnique, ne doit rien à des considérations géographiques, et n'implique pas de définition dans l'espace. Il en est résulté que, répartis parmi les diverses autres nations et patries réelles qui se sont formées dans le monde selon l'adaptation à travers la durée d'un groupe ethnique à un sol déterminé, ils n'ont jamais exercé tout l'ensemble des fonctions socialement organiques que requiert la vie normale d'une nation. Spécialisés dans certaines tâches, ils ne peuvent vivre que dans des cadres préparés par d'autres peuples. Dire qu'un oiseau apprivoisé et élevé dans une cage sera moins apte que ses congénères nés dans un nid de la forêt à se procurer sa nourriture et à éviter des dangers c'est, avec quelque mise au point, exprimer les inconvénients, ils sont tout à fait insurmontables, qui condamnent l'entreprise sioniste à n'être jamais qu'une utopie. Ou bien il faudrait que la nouvelle Jérusalem devînt un point stratégique, une base de manœuvre, soit au profit de quelque puissance déterminée, soit au profit du nationalisme juif s'érigeant en impéria-

lisme, entrant en conflit, sous ses formes intransigeantes et religieuses, avec les autres nationalismes, et constituant, pour ceux-ci, un danger. Ces conséquences ont été parfaitement distinguées par quelques Israélites que le mirage avait d'abord séduits. Elles l'ont été également par l'auteur du *Problème juif* dont les vues ne me paraissent pas pouvoir être négligées parce que son ouvrage est le premier, en France du moins, où ces considérations aient été envisagées sans défaillance en même temps que sous un jour parfaitement objectif.

La solution sioniste étant écartée comme impraticable, il n'en reste qu'une autre, c'est celle de l'assimilation et, qu'elle soit la seule, cela suffit pour qu'il faille lui faire crédit. Car un tel événement contribuerait à briser les forces du mouvement chrétien en tant qu'identifié, comme il l'a été ici, avec l'idéal égalitaire et révolutionnaire. Il mettrait fin à un malentendu lourd des plus graves conséquences et aurait pour effet de séparer deux courants qui, se dirigeant vers des fins absolument opposées, se prêtent, par leur confusion en vue de surmonter un même obstacle, une force extrême, mais ne peuvent plus atteindre ni l'un ni l'autre la fin qu'ils visaient et ne réussissent qu'à bouleverser la région qu'ils traversent. Le courant chrétien égalitaire vise

à un nivellement universel qui ne laisse plus place à aucune réalité, le courant juif ne voit dans ce nivellement qu'un moyen d'affaiblir des puissances dont il croit avoir quelque chose à redouter et auxquelles il prétend se substituer, mais l'appui qu'il prête au courant chrétien ne réussit qu'à faire triompher celui-ci des forces organisées de la vie sociale et à ruiner tout état de civilisation.

Si, renonçant à leur exclusivisme, les éléments juifs se laissent assimiler par les diverses nations parmi lesquelles ils se sont répandus, les raisons disparaissent par lesquelles ils pouvaient être inclinés à joindre leurs efforts à ceux des éléments de révolte et la menace est écartée qui, de ce chef, pesait sur la civilisation.

*
* *

Si, en fonction d'un idéal de civilisation, la solution du problème juif par l'assimilation est au plus haut point désirable, peut-elle, d'autre part, être considérée comme possible?

Je pense très fermement qu'elle est possible. Je pense même qu'elle est résolue en réalité dans un grand nombre de cas. Elle l'est dans tous les cas individuels où l'origine juive n'étant plus trahie

par le fait religieux, ne se laisse plus distinguer. Ces cas sont peut-être plus nombreux qu'il ne peut sembler, leur caractéristique étant de ne point se manifester par des signes positifs. Ils tendront à le devenir davantage à mesure que décroîtra l'importance des religions et qu'elles se réduiront à un caractère purement formel. Que la coloration religieuse persiste ou non et lorsque l'origine juive est parfaitement discernable, le fait d'un long habitat sur un même sol pendant la suite de quelques générations a fait, dans beaucoup d'autres cas, des juifs, quant à l'hérédité, des citoyens semblables aux autres, susceptibles des mêmes réactions, des hommes qui ont acquis la notion de ce qu'est une patrie située dans l'espace et ont vu leur sensibilité s'enrichir de l'apport qu'impliquent et le fait tellurique et le fait d'une coutume partagée en commun dès l'enfance.

L'ostracisme dont les Juifs ont été l'objet pendant des siècles et dont les effets ont été renforcés par leur propre exclusivisme a rendu, au cours des époques antérieures, leur assimilation très lente. Cette circonstance historique fait illusion, j'imagine, sur la difficulté que le même phénomène rencontrerait actuellement et ceux qui exagèrent cette difficulté ne tiennent pas compte de l'élément

d'accélération progressive qui caractérise un grand nombre d'événements de l'ordre social. Si l'on considère les bonds prodigieux accomplis par la connaissance scientifique et surtout par ses applications depuis cent ans en comparaison du rythme de sa marche au cours des périodes antérieures, il n'est pas téméraire de penser, en présence du changement des mœurs et des idées, que l'assimilation du groupe juif par quelques nations du nouveau et de l'ancien monde puisse faire en un siècle plus de progrès qu'elle n'en réalisa au cours de quinze cents ans d'histoire européenne.

On a souvent constaté le loyalisme des Juifs pendant la guerre à quelque nation qu'ils fussent inféodés. Comme les autres sujets de chaque nation, ils ont servi, ils ont enduré, ils ont été décimés. Comme les autres, pourra-t-on répondre avec une intonation différente. Mais cette différence de l'intonation n'enlève rien à la valeur de l'argument, car si étant juifs, ils n'ont pas eu plus de mérite à défendre une patrie, c'est que cette origine ethnique ne les rend pas moins propres que d'autres à faire fonction de citoyens et cette conclusion milite en faveur de la thèse de l'assimilation que l'on a liée ici d'une façon si étroite au destin de la civilisation elle-même.

Ce qui peut paraître rassurant quant à l'issue de l'événement, c'est qu'il semble devoir se produire en vertu de cette force des choses qui fait que des éléments inertes, compris dans un ensemble et soumis à l'action d'un mouvement extérieur qui les heurte trouvent leur équilibre dans leur entière passivité à l'égard des chocs qu'ils subissent. Si l'on fait abstraction du symbolisme de Nietzsche, le symbolisme de la vengeance, il apparaît, en effet, que l'assimilation se produirait au moment où les Juifs, ayant recueilli le bénéfice de leur connivence avec les éléments de révolte au sein des nations, n'ayant plus d'ailleurs à se mettre en garde contre des menaces de persécution, auraient tout à redouter au contraire d'un bouleversement où les nations périraient, les nations auxquelles ils sont intimement mêlés en dehors desquelles ils n'ont point d'habitat.

II

Ainsi les dissociations qui viennent d'être pratiquées et qui semblent s'accorder avec la logique des faits auraient ici le résultat que l'on considérait comme souhaitable de mettre d'un même côté les intérêts de la civilisation et ceux de la catégorie en cause, celle des Juifs.

Il suffirait qu'une dissociation d'une autre nature s'accomplît dans l'esprit des conservateurs, cette autre catégorie qui a été mise également en cause, pour qu'à leur égard le même résultat favorable fût atteint. Nietzsche a distingué avec une force de vision et d'analyse extraordinaire les termes de cette dissociation. Aussi bien l'alternative selon laquelle elle sera ou non réalisée par les intéressés fera-t-elle de ceux-ci les soutiens les plus précieux du fait de civilisation ou les agents involontaires les plus dangereux de sa ruine.

Le terme conservateur a, du point de vue nietzschéen, du point de vue où on s'en réclame ici, un sens très précis. Il signifie conservateur de la civilisation et on a assez indiqué aux dernières pages du quatrième chapitre de cet ouvrage ce que l'on entend par civilisation pour qu'il n'y ait pas à y revenir ici. Rappelons seulement que chez Nietzsche cet amour domine toute autre considération. Or, ce n'est pas absolument cette définition qui conviendrait à la catégorie des « conservateurs » que Nietzsche a envisagés et auxquels parfois en tant que personnages concrets « il parle à l'oreille », à ceux qui, sur le plan politique, revendiquent ce nom. Ceux-ci, sans doute du fait de leur culture, du fait de la situation qu'ils tiennent dans le

milieu social, sont prédisposés à ce désir de maintien de la civilisation par où ils nous ressemblent. Mais quelque chose les distingue. Ils croient que ce maintien est subordonné à celui de certaines croyances et de certaines doctrines. Ils ne savent pas dissocier toujours telles fictions et telles croyances de l'état de civilisation qu'elles semblent supporter. Ils croient, très fermement et très sincèrement sans doute, que ces fictions étant ruinées, la société et la civilisation disparaîtraient avec elles. Ils ont contracté une telle habitude de voir coexister l'état social et ces fictions qu'on ne saurait dire, dans certains cas, et qu'ils ne savent pas eux-mêmes, si ces fictions ne leur sont pas plus chères que cet état de civilisation qu'ils croient qu'elles supportent. Qu'il s'agisse d'états protestants comme l'Allemagne ou de nations catholiques comme la France, les conservateurs sont pénétrés de l'idée que le Temple ou l'Eglise sont les sauvegardes indispensables de l'état social. Faut-il leur rappeler « à l'oreille » ce qui a été exposé en l'un des chapitres de cet ouvrage, faut-il le répéter afin d'en tirer les conclusions qui en ressortent ici? Les Eglises, à nos yeux de partisans de la civilisation, les Eglises de toutes les confessions n'ont jamais été que des moyens d'empêcher le christianisme de se

produire. A la faveur du nom chrétien elles ont étouffé le christianisme. Après avoir proclamé l'égalité chrétienne, et, par là, s'être attiré les suffrages de la multitude, elles ont escamoté l'égalité dans le Paradis des âmes.

Mais de nos jours le christianisme s'est réalisé, selon sa signification intégrale, en dehors des Eglises. Il règne en souverain sur la mentalité laïque. C'est là, qu'avec l'idée de l'égalité des hommes, il prend son point d'appui pour faire basculer le monde. Dans ce milieu il ne rencontre pas le contrepoids que lui opposaient les Eglises. Au nom de l'antichristianisme nietzschéen, on ne conteste pas l'utilité du rôle joué dans le passé par les Eglises. On conteste qu'un tel rôle puisse actuellement encore être utile parce que l'action que les Eglises exercent n'atteint plus le milieu dans lequel l'idéologie chrétienne se développe. Les conditions psychologiques nécessaires pour que cette action soit efficace ne se rencontrent pas dans ce milieu. La contradiction qu'il y a entre le principe chrétien dont les Eglises se réclament pour séduire, et les dogmes qu'elles ont inventés pour commander éclate avec trop d'évidence aux yeux de tous. La multitude accepte sans réserve le principe chrétien de l'égalité, mais elle repousse les dogmes et les

croyances au moyen desquels on lui retire le bénéfice actuel du principe chrétien. Dans la mesure où elle est restée capable de foi, sa foi s'attache à ce qui semble lui profiter immédiatement, à ce qui est expressément destructeur.

Les antichrétiens à la manière de Nietzsche ne se séparent donc pas des Eglises à cause des principes de hiérarchie et d'autorité qu'elles propagent et qu'ils tiennent pour indispensables au maintien de la civilisation, mais parce que les Eglises, en attribuant à ces principes une origine fictive et mythologique dont, en raison des circonstances mentales du milieu, elles n'ont plus le pouvoir de faire croire qu'elle est vraie, font rejaillir sur ces principes le discrédit qui frappe la motivation fabuleuse sur laquelle elles les fondent. Dans la catastrophe qui menace la civilisation, les conservateurs, en inféodant leur cause à celle des Eglises, assument une lourde responsabilité. Ils encourent le reproche d'inopportunité. Ils se persuadent que, si la foi est perdue qui détermine par des motivations fictives les actes utiles, il n'y a plus de salut et ils s'attachent désespérément à ressusciter un feu mort, à souffler sur des cendres éteintes. Besogne stérile et où se perdent des forces qui pourraient être efficaces. Tout serait en vain, comme

l'a énoncé Nietzsche, s'il n'y avait qu'un seul mensonge, qu'une seule motivation propre à déterminer les actes utiles à la civilisation. Tout serait en vain, car le mensonge est percé à jour dont les sociétés ont usé jusqu'ici pour réaliser une telle fin. Il n'est plus cru vrai ce qui est la seule raison d'être d'un mensonge. Mais les antichrétiens qui connaissent cette impuissance du mensonge ancien savent aussi qu'il n'est pas le seul et qu'il est bien des manières de faire concorder un système de motivations fictives avec les résultats d'une causalité véritable. Les choses ne sont pas ce qu'elles sont pour les raisons en vertu desquelles nous croyons qu'elles sont telles. Ce n'est pas en fonction du système de fictions imaginé par les anciennes religions et les anciennes philosophies que telles manières d'agir et tels préceptes ont une valeur pour la vie sociale et que leur application assure le maintien de la civilisation. Constatation rassurante car elle permet de penser que le système de fictions venant à s'écrouler qui faisait mine de supporter l'édifice de la société humaine, les vertus sociales pourront continuer de le soutenir qui en constituaient déjà l'armature invisible et véritable.

Dans la mesure où la motivation est utile et peut réagir dans le milieu humain sur la causalité,

ce qui importe donc c'est de déblayer le sol des ruines dont le couvrent les anciennes motivations écroulées et de rechercher, puisqu'il y a encore un édifice social, quelle causalité véritable et quels supports solides se cachaient sous la façade illusoire de ces motivations anciennes. Ce qui est essentiel au christianisme, c'est l'idée d'égalité, et ce qui est mortel pour la vie, ce qui est antibiologique par excellence c'est l'égalité. L'égalité est dans la vie, dans toute vie organique ou sociale, le signe de la dissolution et de la mort. Les conservateurs, suscitant les églises, ont agi à l'égard de la multitude qui veut l'égalité de la façon dont les hommes agissent à l'égard des animaux dangereux : les grands fauves, tigres ou lions ou — la comparaison sera plus proche — ceux, rats ou souris, qui sont redoutables par le nombre. Ils ont construit un piège. Ils l'ont nommé ciel ou paradis et y ont mis un appât : l'égalité. Mais il est arrivé ce qui arrive parfois avec les animaux eux-mêmes, plus intelligents que les hommes ne pensent et qui réussissent à s'emparer de la proie, quartier de viande ou morceau de lard, sans pénétrer dans la cage. Les chrétiens qui pendant longtemps s'étaient pris au piège où, pendant leur courte vie, ils attendaient la réalisation posthume

de la promesse éternelle, ont appris à s'emparer de l'appât sans faire le geste d'entrer en paradis. Ils tirent l'égalité hors de la cage et elle empoisonne le monde.

S'il est vrai, comme le pensent les antichrétiens, que les conservateurs de l'ancien style ne réussiront plus jamais à faire entrer la multitude dans le trébuchet divin, il faut bien constater que leur œuvre est néfaste. Il faut constater aussi qu'elle va à l'encontre de leur vœu, si on les suppose épris du même désir qui nous anime de perpétuer la civilisation. Qu'ils se prêtent à ces réflexions, qu'ils sachent accomplir la dissociation qu'on leur propose ici : celle d'un moyen qui n'agit plus, qu'il faut rejeter et d'une fin demeurée précieuse et qu'il faut conserver et ce serait une chance de succès qui s'ajouterait, en faveur de la sauvegarde du monde, à celle qu'apporterait l'hypothèse venant à se réaliser de l'assimilation juive. Avec leurs dogmes, les Eglises avaient détourné vers le néant l'idée néant, l'idée chrétienne de l'égalité. Depuis, les parois dogmatiques ont été disjointes et rompues. Le moyen de défense de la vie qu'elles avaient inventé est devenu inopérant. Il en faut inventer un autre ou périr. Or, si l'esprit humain a témoigné de sa force, de son pouvoir d'analyse et de critique en perçant à

jour et en rejetant la fiction dogmatique, ne peut-on fonder l'espoir que, guidé par des esprits positifs, il pourra rejeter cette autre fiction de l'égalité qui n'a pour elle que son caractère plus récent et l'alliance où elle entre dans l'âme humaine avec la tendance au moindre effort.

*
* *

Se trouvera-t-il parmi les « conservateurs » des différents pays du monde des esprits assez déterminés pour réaliser les dissociations que l'on propose ici? On peut répondre sans crainte qu'il en existe un grand nombre. Ce sont tous ceux qui, sortis des cadres dogmatiques où leur hérédité, leur culture, leur milieu social, les avait placés, n'ont pas désavoué la maturité critique qui leur avait fait dépasser ces limites en s'engageant dans des religions ou des croyances nouvelles. Véritables sceptiques, véritables esprits positifs, seuls représentants d'une humanité qui a conservé le pouvoir de mettre à profit l'expérience, ils savent que l'évolution ascendante d'un esprit ne va pas d'une forme de la croyance à une autre forme jugée plus libre, mais du fait même de la croyance à l'état positif de l'esprit qui, détaché lui-même de toute

croyance, jauge les croyances, y compris celle qui fut la sienne, non à la qualité des motivations sur lesquelles elles se fondent, mais à la valeur pour la vie des résultats qu'elles ont procurés. Aussi savent-ils que la croyance aux idées marque, par rapport à la croyance aux dogmes et aux miracles, une régression et non un progrès de l'intelligence critique.

Il est, dans les milieux conservateurs encore soumis à la discipline dogmatique, de nombreux candidats à cette liberté parfaite de l'esprit. Les conditions d'accélération selon lesquelles se fera leur évolution vers l'état d'esprit positif, qui est ici défini, ne sauraient manquer de jouer un rôle décisif dans la lutte engagée contre la croyance idéologique par toutes les forces qui aspirent au maintien de l'expérience humaine parmi les formes de la civilisation.

III

Parmi les esprits que peut passionner cette aventure de l'humanité à travers les perspectives indéfinies de la durée, cette épreuve magnifique d'un sport métaphysique illustrée par la belle

métaphore des coureurs et du flambeau, les plus intéressés sont les intellectuels. Ils sont aux meilleures places. C'est à eux qu'il appartient, se dressant au-dessus de la foule de tous les autres qui se passionnent au spectacle, de faire voir et d'annoncer les péripéties de la course merveilleuse. Car c'est proprement leur fonction d'être le miroir où se reflète, prend un sens et s'anime d'une vie nouvelle métamorphosée dans la beauté des images le jeu des actes accomplis parmi la nuit hasardeuse de l'histoire.

Or, il arrive que ceux qui se glorifient du titre d'intellectuels et à qui la multitude le décerne sont parfois à l'heure actuelle les pires ennemis et les plus fanatiques, de cette civilisation qui porte le destin de l'humanité.

Que s'est-il passé? Comment expliquer pareille anomalie? Il y faut voir un épisode de cette même tentative d'exploitation dont j'ai montré, en de *Kant à Nietzsche*, qu'avec le duel de l'Instinct de connaissance et de l'Instinct vital, elle remplissait toute l'histoire de la philosophie. C'est un fait que, dans le monde des instincts, l'Instinct de connaissance fait figure d'aristocrate, que tous les autres instincts sont toujours disposés à lui recon-

naître une autorité suprême et à le prendre pour arbitre. Il résulte de là, quand l'un d'entre eux a pour lui momentanément la force, qu'il en use pour tenter de corrompre l'arbitre et d'obtenir de lui sa consécration. C'est là tout le secret de la théologie quand elle s'avise, pour sa perte, de faire confirmer par l'intelligence critique les affirmations du dogme et c'est aussi le secret du rationalisme. Il décèle l'impérialisme d'un instinct qui usurpe à son profit, pour se mieux imposer à tous les autres, l'autorité et le nom de la raison. Attitude de despote abusant de la force qu'il détient momentanément, c'est souvent aussi une attitude de parvenu. C'est le cas de ceux qui, avec le consentement de la multitude, usurpent aujourd'hui le titre d'intellectuels : serviteurs de cette force du nombre qui s'est coalisée autour de l'idée chrétienne, qui en est venue à triompher de nos jours et qui se montre avide de faire étinceler les feux des plus beaux joyaux sur des gestes de populace. Demeurée au stade le plus primitif de l'évolution, incapable de s'élever à l'attitude critique de l'intelligence, cette foule n'a cessé de croire aux promesses et aux menaces dogmatiques que pour revenir, sous des noms nouveaux, à cette croyance chrétienne dont la folie s'était brisée au IV^e^ siècle à l'armure romaine. Ne pouvant

franchir le degré qui sépare la croyance des vues positives de l'intelligence, elle a voulu que la croyance idéologique qui suppose l'aveuglement le plus complet des facultés critiques fût le dernier terme de l'évolution de l'esprit. Selon cette admiration secrète pour l'intelligence qui tourmente les plus humbles et les fascine bien avant qu'ils ne soient capables d'en jouir, — est-ce ce désir qui précède la puberté et qui est gros de toutes les aberrations ? — ils ont paré de l'épithète intellectuelle cette démence chrétienne qui les possède et ils ont suscité, pour la célébrer, des chanteurs qui trouvent leur récompense en cette admiration mouillée d'enthousiasme religieux qu'ils soulèvent. D'où ces voix de gorge qui se font entendre à travers l'Europe et qui assemblent aux carrefours cette tourbe stigmatisée par Nieztsche des *minus habentes* dont les cris de triomphe scandent le glas du monde.

La troisième dissociation qui a été prévue au cours de ce chapitre consiste donc à démasquer une manœuvre, à dénoncer une fraude qui, sous couleur d'intellectualisme verse, dans les intelligences les modes les plus dangereux de la croyance.

*
* *

Il y a des époques où la foi est créatrice. Il en est ainsi au début des sociétés humaines. Les croyances qu'elle dépose dans l'esprit des hommes et que nous considérons par la suite comme absurdes ne méritent pas cette dépréciation. Car à l'époque où elles ont été créées, ces croyances ne rencontraient pas dans l'esprit la contradiction qu'elles y rencontrent maintenant. La réalité spirituelle n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. Elle était extrêmement pauvre. Elle était presque nulle et toute croyance qui y apparaissait était un enrichissement. Ces croyances se sont heurtées les unes contre les autres. Au cours d'un long conflit entre elles-mêmes et aussi avec les réalités du monde extérieur, elles ont composé dans l'esprit ces modes d'activité ordonnée au nom desquels nous prétendons les juger maintenant. De tels jugements ne témoignent que de la difficulté que nous éprouvons encore à nous placer au point de vue du dynamisme et de la relation. Notre jugement ressemble à celui d'un homme qui, voyant sur une ligne de chemin de fer passer en un endroit précis un train à toute vitesse, s'étonnerait qu'un ouvrier qui répa-

rait la veille la voie en cet endroit n'y ait pas été écrasé. Oui, quand certaines croyances primitives nous paraissent absurdes, nous oublions qu'à l'époque où elles se produisaient, certaines réalités spirituelles n'existaient pas encore auxquelles elles se fussent brisées, en sorte que le principe de contradiction, que nous croyons violé, ne subissait alors aucune atteinte. Il reste qu'il y a des périodes ou la foi est créatrice et tient les grands premiers rôles sur la scène de l'activité psychique. Il reste qu'il y a d'autres périodes durant lesquelles les créations exubérantes de la foi viennent aux prises, se heurtent et s'excluent dans la mesure où elles sont incompatibles jusqu'à ce que se forme un compromis stable fondé sur l'équilibre des forces qui ne laisse place dans les cerveaux normaux qu'à un certain nombre d'opérations selon un mécanisme déterminé.

Quand cet état est atteint, la foi, qui avait au cours d'une première période le rôle le plus utile, va jouer le rôle le plus nuisible. Car ses nouvelles improvisations n'interviendront que pour désorganiser une réalité désormais ordonnée. Créatrice naguère, elle ne peut être maintenant que meurtrière. Tel est le caractère de la foi nouvelle, de la foi idéologique. Née parmi la catégorie de ceux qui

ne s'accommodent pas des conditions de la vie sociale, telle qu'elle s'est constituée au cours de sa période de croissance, il est conforme à la logique qu'elle tende à la détruire. En fait, l'analyse qui a été instituée au cours de cet essai montre que l'idée d'égalité, point central de la croyance idéologique, est la négation des conditions de l'existence. C'est par toutes les différences qui, comme des aspérités et des entailles, pénètrent les unes dans les autres, que l'univers social, comme l'autre, forme un tout. C'est l'énergie énorme engendrée à tout instant dans cet ensemble dynamique où l'équilibre résulte du jeu des antagonismes porté à sa plus haute tension, qui lui imprime un mouvement de propulsion assez fort pour qu'il l'emporte sur la force adverse de la gravitation qui l'attire vers le néant de l'Un. Que, dans cet ensemble, les différences soient supprimées, les aspérités et les entailles qui en assemblaient entre eux les éléments, et c'est la chute nécessaire dans l'abîme.

La doctrine biologique de Nietzsche, son antichristianisme s'oppose donc à la croyance idéologique comme la vie s'oppose à son contraire. Elle se fonde sur l'observation des modes selon lesquels les éléments différenciés qui composent la vie ont réussi à se subordonner et à se hiérarchiser entre

eux en fonction des quantités de force qu'ils détenaient et des circonstances où ils se sont rencontrés. Elle donne pour les lois de la vie les manières d'être de la vie. La croyance idéologique a pour origine un état affectif. Elle est l'attitude de ceux qui, mal adaptés aux conditions de la vie, ressentent la vie comme une souffrance. Elle est une forme du pessimisme. Elle en est surtout une déviation. La logique du pessimisme est le suicide. Mais la croyance idéologique se persuade que les conditions qui déterminent la mort sont celles qui réalisent la vie.Ce n'est pas seulement absurde, c'est une duperie par laquelle ceux des pessimistes qui s'y laissent prendre, détournés de leur fin propre, sont exploités par la vie en vue d'un changement de décor et ne sont en somme que des entrepreneurs de démolitions en vue de constructions nouvelles. Mais, dans le domaine humain, ces démolitions et ces reconstructions correspondent précisément à ces solutions de continuité entre des états de civilisation successifs au cours desquelles tout est perdu de ce qui avait été amassé par l'effort antérieur des hommes, après lesquelles tout est à recommencer par la base. C'est l'homme petit qui revient toujours. C'est le rocher symbolique qui toujours retombe. Or, triompher du mythe de Sisyphe, c'est le vœu qu'exprime

avec l'instinct de grandeur la philosophie de Nietzsche. Porter la civilisation à un sommet qui n'ait encore été jamais atteint, d'où le regard humain non seulement voit s'étendre les perspectives d'un avenir indéfini, mais découvre, jusque dans le passé, des vestiges jusque-là inaperçus afin de les intégrer dans ce fait de conscience illimité dont la réalisation est peut-être la plus haute fonction de l'énergie humaine, telle est la signification de l'anti-christianisme de Nietzsche.

ELÉMENTS IDÉOLOGIQUES DU CHRISTIANISME

SOCRATE ET PLATON

1.

De tout temps, les sages ont porté le même jugement sur la vie : *elle ne vaut rien...* Toujours et partout, on a entendu sortir de leur bouche la même parole, une parole pleine de doute, pleine de mélancolie, pleine de fatigue de la vie, pleine de résistance contre la vie. Même Socrate a dit en mourant : « Vivre, c'est être longtemps malade : je dois un coq à Esculape libérateur; » Socrate lui-même en avait assez. Qu'est-ce que cela *démontre*? Qu'est-ce que cela *montre*? Autrefois, on aurait dit (oh! on l'a dit, et assez haut, et nos pessimistes en tête!) : « Il faut bien qu'il y ait là dedans quelque chose de vrai ! Le *consensus sapientium* démontre la vérité. » Parlons-nous ainsi, aujourd'hui encore? le *pouvons*-nous? « Il faut en tous les cas qu'il y ait ici quelque chose de *malade* », voilà *notre* réponse : ces sages parmi les sages de tous les temps, il faudrait d'abord les voir de près ! Peut-être tant qu'ils sont, n'étaient-ils plus fermes sur leurs jambes, peut-être étaient-ils en retard, chancelants, *décadents* peut-être? La sagesse paraissait-elle peut-être sur la terre comme un corbeau, qu'une petite odeur de charogne enthousiasme?...

2.

Cette irrévérence de considérer les grands sages comme des *types de décadence* naquit en moi précisément dans un cas où le préjugé lettré et illettré s'y oppose avec le plus de force : j'ai reconnu en Socrate et en Platon des symptômes de décadence, des instruments de la décomposition grecque, des pseudo-grecs, des antigrecs (*L'Origine de la Tragédie.* 1872). Ce *consensus sapientium.* je l'ai toujours mieux compris, ne prouve pas le moins du monde qu'ils eussent raison, là où ils s'accordaient : il prouve plutôt qu'eux-mêmes, ces sages parmi les sages, avaient entre eux quelque accord *physiologique*, pour prendre à l'égard de la vie cette même attitude négative, pour être *tenus* de la prendre. Des jugements, des appréciations de la vie, pour ou contre, ne peuvent, en dernière instance, jamais être vrais : ils n'ont d'autre valeur que celle d'être des symptômes, ils n'entrent en ligne de compte que comme symptômes, — en soi de tels jugements sont des stupidités. Il faut donc étendre les doigts pour tâcher de saisir cette *finesse* extraordinaire que *la valeur de la vie ne peut pas être appréciée.* Ni par un vivant, parce qu'il est partie, même objet de litige, et non pas juge : ni par un mort, pour une autre raison. De la part d'un philosophe, voir un problème dans la *valeur* de la vie demeure même une objection contre lui, un point d'interrogation envers sa sagesse, un manque de sagesse (1). Comment? et tous ces grands

(1) La pointe est dirigée contre Eugène Dühring, auteur de *La Valeur de la Vie* (Note du Traducteur).

sages, non seulement ils auraient été des *décadents*, mais encore ils n'auraient même pas été des sages? Mais je reviens au problème de Socrate.

3.

Socrate appartenait, de par son origine, au plus bas peuple : Socrate était de la populace. On sait, on voit même encore combien il était laid. Mais la laideur, objection en soi, est presque une réfutation chez les Grecs. En fin de compte, Socrate était-il un Grec? La laideur est assez souvent l'expression d'une évolution croisée, *entravée* par le croisement. Autrement elle apparaît comme le signe d'une évolution descendante. Les anthropologistes qui s'occupent de criminologie, nous disent que le criminel-type est laid : *monstrum in fronte, monstrum in animo*. Mais le criminel est un décadent. Socrate était-il un criminel-type? — Du moins cela ne serait pas contredit par ce fameux jugement physionomique qui choquait tous les amis de Socrate. En passant par Athènes, un étranger qui se connaissait en physionomie dit en pleine figure à Socrate qu'il était un monstre, qu'il cachait en lui tous les mauvais vices et désirs. Et Socrate répondit simplement : « Vous me connaissez, monsieur ! » —

4.

Les déréglements qu'il avoue et l'anarchie dans les instincts ne sont pas les seuls indices de la *décadence* chez Socrate : c'en est un indice aussi que la superfétation du logique et cette *méchanceté de rachitique* qui le distingue. N'oublions pas non plus ces hallucinations de l'ouïe qui, sous le nom de « démon

de Socrate », ont reçu une interprétation religieuse. Tout en lui est exagéré, bouffon, caricatural; tout est, en même temps, plein de cachettes, d'arrière-pensées, de souterrains. Je tâche de comprendre de quelle idiosyncrasie a pu naître cette équation socratique : raison = vertu = bonheur : cette équation la plus bizarre qu'il y ait, et qui a contre elle, en particulier, tous les instincts des anciens Hellènes.

5.

Avec Socrate, le goût grec s'altère en faveur de la dialectique : que se passe-t-il exactement? Avant tout, c'est un goût *distingué* qui est vaincu; avec la dialectique, le peuple arrive à avoir le dessus. Avant Socrate, on écartait dans la bonne société les manières dialectiques : on les tenait pour de mauvaises manières, elles étaient compromettantes. On en détournait la jeunesse. Aussi se méfiait-on de tous ceux qui présentent leurs raisons de telle manière. Les choses honnêtes, comme les honnêtes gens, ne servent pas ainsi leurs principes avec les mains. Il est d'ailleurs indécent de se servir de ses cinq doigts. Ce qui a besoin d'être démontré pour être cru, ne vaut pas grand'chose. Partout où l'autorité est encore de bon ton, partout où l'on ne « raisonne » pas, mais où l'on commande, le dialecticien est une sorte de polichinelle : on se rit de lui, on ne le prend pas au sérieux. Socrate fut le polichinelle qui *se fit prendre au sérieux* : qu'arriva-t-il là au juste?

6.

On ne choisit la dialectique que lorsque l'on n'a pas d'autre moyen. On sait qu'avec elle, on éveille la défiance, qu'elle per-

suade peu. Rien n'est plus facile à effacer qu'un effet de dialecticien : la pratique de ces réunions où l'on parle le démontre. Ce n'est qu'à *leur corps défendant* que ceux qui n'ont plus d'autre arme emploient la dialectique. Il faut qu'on ait à *arracher* son droit, autrement on ne s'en sert pas. C'est pourquoi les juifs étaient des dialecticiens; Maître Renard l'était : comment Socrate, lui aussi, l'a-t-il été?

7.

L'ironie de Socrate était-elle une expression de révolte? de ressentiment populaire? Savoure-t-il, en opprimé, sa propre férocité, dans le coup de couteau du syllogisme? se venge-t-il des grands qu'il fascine? Comme dialecticien, on a en main un instrument sans pitié; on peut avec lui faire le tyran; on compromet en remportant la victoire. Le dialecticien laisse à son antagoniste le soin de faire la preuve qu'il n'est pas un idiot : il rend furieux et en même temps il prive de tout secours. Le dialecticien *dégrade* l'intelligence de son antagoniste. Quoi? la dialectique n'est-elle qu'une forme de la vengeance chez Socrate?

8.

J'ai donné à entendre comment Socrate a pu éloigner : il reste d'autant plus à expliquer *comment* il a pu fasciner. En voilà la première raison : il a découvert une nouvelle espèce de *combat*, il fut le premier maître d'armes pour les hautes sphères d'Athènes. Il fascinait en touchant à l'instinct combatif des Hellènes, il a apporté une variante dans la palestre entre les hommes jeunes et les jeunes gens. Socrate était aussi un grand *érotique*.

9.

Mais Socrate devint autre chose encore. Il pénétrait les sentiments de ses nobles Athéniens; il comprenait que *son* cas, l'idiosyncrasie de son cas n'était déjà plus un cas exceptionnel. La même sorte de dégénérescence se préparait partout en secret : les Athéniens de la vieille roche s'éteignaient. Et Socrate comprenait que tout le monde avait *besoin* de lui, de son remède, de sa cure, de sa méthode personnelle de conservation de soi... Partout les instincts étaient en anarchie : partout on était à deux pas de l'excès : le *monstrum in animo* était le péril universel. « Les instincts veulent jouer au tyran : il faut inventer un *contre-tyran* qui l'emporte... » Lorsque le physionomiste eut dévoilé à Socrate ce qu'il était, un repaire de tous les mauvais désirs, le grand ironiste hasarda encore un parole qui donne la clef de sa nature. « Cela est vrai, dit-il, mais je me suis rendu maître de tous. » *Comment* Socrate se rendit-il maître *de lui-même*? Son cas n'était au fond que le cas extrême, celui qui sautait aux yeux dans ce qui commençait alors à être la détresse universelle : que personne n'était plus maître de soi-même, que les instincts se tournaient les uns *contre* les autres. Il fascinait, lui-même étant ce cas extrême — sa laideur épouvantable le désignait à tous les yeux : il fascinait, cela va de soi, encore plus comme réponse, comme solution, comme l'apparence de la *cure* nécessaire dans ce cas.

10.

Lorsqu'on est forcé de faire de la *raison* un tyran, comme Socrate l'a fait, le danger ne doit pas être mince que quelque

chose d'autre fasse le tyran. C'est alors qu'on devina la raison libératrice; ni Socrate, ni ses « malades » n'étaient libres d'être raisonnables, ce fut *de rigueur*, ce fut leur dernier remède. Le fanatisme que met la réflexion grecque tout entière à se jeter sur la raison, trahit une détresse : on était en danger, on n'avait que le choix : ou couler à fond, ou être *absurdement raisonnable*... Le moralisme des philosophes grecs depuis Platon est déterminé pathologiquement; de même leur appréciation de la dialectique. Raison = vertu = bonheur, cela veut seulement dire : il faut imiter Socrate et établir contre les appétits obscurs une *lumière du jour* en permanence, — un jour qui serait la lumière de la raison. Il faut être à tout prix prudent, précis, clair : toute concession aux instincts et à l'inconscient ne fait qu'abaisser...

11.

J'ai donné à entendre de quelle façon Socrate fascine : il semblait être un médecin, un sauveur. Est-il nécessaire de montrer encore l'erreur qui se trouvait dans sa croyance en la « raison à tout prix? » — C'est une duperie de soi de la part des philosophes et des moralistes que de s'imaginer sortir de la *décadence* en lui faisant la guerre. Y échapper est hors de leur pouvoir : ce qu'ils choisissent comme remède, comme moyen de salut, n'est qu'une autre expression de la *décadence*, — ils ne font qu'en changer l'expression, ils ne la suppriment point. Le cas de Socrate fut un malentendu; *toute la morale de perfectionnement, y compris la morale chrétienne, fut un malentendu*... La plus vive lumière, la raison à tout prix, la vie claire, froide, prudente, consciente. dépourvue d'instincts, en lutte contre

les instincts ne fut elle-même qu'une maladie, une nouvelle maladie, — et nullement un retour à la « vertu », à la « santé », au bonheur... Etre *forcé* de lutter contre les instincts, — c'est là la formule de la décadence : tant que la vie est *ascendante*, bonheur et instinct sont identiques.

12.

A-t-il compris cela lui-même, lui qui a été le plus prudent de ceux qui se dupèrent eux-mêmes. Se l'est-il dit finalement, dans le *sagesse* de son courage vers la mort?... Socrate *voulait* mourir : — ce ne fut pas Athènes, ce fut *lui-même* qui se donna la ciguë, il força Athènes à la ciguë... « Socrate n'est pas un médecin, se dit-il tout bas : la mort seule est ici médecin... Socrate seulement fut longtemps malade... » (1)

*
* *

La philosophie des dogmatiques n'a été, espérons-le, qu'une promesse faite pour des milliers d'années, comme ce fut le cas de l'astrologie, à une époque antérieure encore, — de l'astrologie, au service de laquelle on a dépensé peut-être plus de travail, d'argent, de perspicacité, de patience, qu'on ne l'a fait depuis pour toute science véritable; et c'est à elle aussi, à ses aspirations supra-terrestres, que l'on doit, en Asie et en Egypte, l'architecture de grand style. Il semble que toutes les grandes choses, pour graver dans le cœur de l'humanité leurs

(1) *Le Crépuscule des Idoles*, Un vol in-18, *Mercure de France*, p. 116-124.

exigences éternelles, doivent errer d'abord sur la terre en revêtant un masque effroyable et monstrueux. La philosophie dogmatique prit un masque de ce genre, lorsqu'elle se manifesta dans la doctrine des *Veda* en Asie ou dans le Platonisme en Europe. Ne soyons pas ingrats à son égard, bien qu'il faille avouer que l'erreur la plus néfaste, la plus pénible et la plus dangereuse qui ait jamais été commise a été une erreur des dogmatiques, je veux dire l'invention de l'esprit et du bien en soi, faite par Platon. Or, maintenant que cette erreur est surmontée, maintenant que l'Europe, délivrée de ce cauchemar, se reprend à respirer et jouit du moins d'un sommeil plus salutaire, c'est nous, nous *dont le devoir est la vigilance même*, qui héritons de toute la force que la lutte contre cette erreur a fait grandir. Ce serait, en effet, poser la vérité tête en bas et nier la *perspective*, nier les conditions fondamentales de toute vie que de parler de l'esprit et du bien à la façon de Platon. On pourrait même se demander, en tant que médecin, d'où vient cette maladie, née sur le plus beau produit de l'antiquité, chez Platon? Le méchant Socrate l'aurait-il corrompu? Socrate aurait-il vraiment été le corrupteur de la jeunesse? Aurait-il mérité la ciguë? — Mais la lutte contre Platon, ou plutôt, pour parler plus clairement, comme il convient au « peuple », la lutte contre l'oppression christiano-ecclésiastique exercée depuis des milliers d'années, — car le christianisme est du platonisme à l'usage du « peuple », — cette lutte a créé en Europe une merveilleuse tension de l'esprit, telle qu'il n'y en eut pas encore sur terre : et avec un arc si fortement tendu il est possible, dès lors, de tirer sur les cibles les plus lointaines. Il est vrai que l'homme d'Europe souffre de cette tension et, par deux fois, l'on fit de vastes tentatives pour détendre l'arc; ce fut d'abord par le jésuitisme et ensuite par

le rationalisme démocratique. A l'aide de la liberté de la presse, de la lecture des journaux, il se pourrait que l'on obtînt véritablement ce résultat : l'esprit ne mettrait plus tant de facilité à se considérer comme un « péril ». (Les Allemands ont inventé la poudre, — tous nos compliments ! Ils se sont rattrapés depuis, — ils ont inventé la presse.) Mais nous, nous qui ne sommes ni jésuites, ni démocrates, ni même assez Allemands, nous autres bons Européens et esprits libres, très libres esprits, nous sentons encore en nous tout le péril de l'intelligence et toute la tension de son arc ! Et peut-être aussi la flèche, la mission, qui sait? le but peut-être... (1)

(1) *Par delà le Bien et le Mal.* Un vol. in-18, *Mercure de France*, p. 6-8

LES JUIFS ET LA PREMIÈRE INVERSION DES VALEURS

24.

Je ne fais que toucher ici le problème de l'*origine* du christianisme. Le premier point pour arriver à la solution de ce problème s'énonce ainsi : On ne peut comprendre le christianisme qu'en le considérant sur le terrain où il a grandi, — il n'est point un mouvement de réaction contre l'instinct sémitique, il en est la conséquence même, une conclusion de plus dans sa terrifiante logique; dans la formule du Sauveur : « Le salut par les juifs. » Voici le second point : Le type psychologique du Galiléen est encore reconnaissable, mais ce n'est que dans sa complète dégénérescence (qui est, en même temps une mutilation et une surcharge de traits étrangers) qu'il a pu servir, ainsi qu'on l'a utilisé, de type au *Sauveur* de l'humanité.

Les Juifs sont le peuple le plus remarquable de l'histoire universelle, puisque, placés devant la question de l'être ou du non-être, ils ont préféré, avec une clairvoyance inquiétante, l'être à *tout prix*. Ce prix était la *falsification* radicale de tout ce qui est nature, naturel, réalité, tant du monde intérieur que du monde extérieur. Ils se barricadèrent contre toutes les conditions qui *permettaient* jusqu'à présent à un peuple de

vivre, ils créèrent une idée contraire aux conditions *naturelles*, ils ont retourné, l'un après l'autre, la religion, le culte, la morale, l'histoire, la psychologie, pour en faire, d'une façon irrémédiable, le *contraire de ce qui était leur valeur naturelle.* Nous rencontrons encore une fois le même phénomène, élevé à des proportions indicibles, et malgré cela, ce n'en est qu'une copie : — il manque à l'église chrétienne, en comparaison du « peuple des élus », toute prétention à l'originalité. C'est par cela même que les Juifs sont le peuple le plus fatal de l'histoire universelle : dans leur influence ultérieure, ils ont tellement faussé l'humanité qu'aujourd'hui encore le chrétien peut sentir d'une façon antijuive, sans se considérer comme la *conséquence extrême du judaïsme.*

Dans ma *Généalogie de la morale*, j'ai présenté pour la première fois psychologiquement l'idée de contraste entre une morale noble et une morale de *ressentiment*, l'une née d'un *non* à l'égard de l'autre : c'est la morale judéo-chrétienne tout entière. Pour pouvoir dire « non » en réponse à tout ce qui représente le mouvement ascendant de la vie, à tout ce qui est bien né, la puissance, la beauté, l'affirmation de soi sur la terre, il fallut que l'instinct de ressentiment, devenu génie, s'inventât un *autre* monde, d'où cette *affirmation de la vie* nous apparut comme le mal, la chose réprouvable en soi. Psychologiquement parlant, le peuple juif est celui qui possède la force vitale la plus tenace. Transporté dans des conditions impossibles, il prend parti, librement, par une profonde intelligence de conservation, pour tous les instincts de *décadence*, non qu'il soit dominé par eux, mais il y a deviné une puissance qui pouvait le faire aboutir contre le « *monde* ». Les Juifs sont l'opposé de tous les décadents : ils ont pu les *représenter* jusqu'à l'illusion, ils ont su se mettre à la tête de tous les mouvements de

décadence, avec un *nec plus ultra* du génie de comédien — (avec le christianisme de saint Paul), — pour en faire quelque chose qui fût plus fort que tous les partis affirmant la vie. Pour la catégorie d'hommes qui, dans le judaïsme et dans le christianisme, aspirent à la puissance, pour la catégorie sacerdotale, la *décadence* n'est qu'un moyen : ces hommes ont un intérêt vital à rendre l'humanité malade et à renverser, dans un sens dangereux et calomniateur, la notion de « bien » et de « mal », de « vrai » et de « faux ».

25.

L'histoire d'Israël est inappréciable comme histoire typique de la *dénaturation* de toutes les valeurs naturelles; j'indique cinq faits qui montrent cette dénaturation. Primitivement, surtout du temps des rois, Israël se trouvait, à l'égard de toutes choses, dans un rapport *juste*, c'est-à-dire naturel. Son Javeh était l'expression du sentiment de puissance, de la joie en soi, de l'espoir en soi : c'est en lui que l'on espérait la victoire et le salut, avec lui que l'on attendait avec confiance que la nature donne ce que le peuple désire, avant tout de la pluie. Javeh est le Dieu d'Israël, donc le Dieu de la justice. Il est la logique de tout peuple qui possède le pouvoir et qui en a la conscience tranquille. Dans le culte solennel s'expriment ces deux côtés de l'affirmation d'un peuple : il est reconnaissant pour les grandes destinées qui l'élèvent à la domination, il est reconnaissant pour la régularité dans la succession des saisons et pour tout le bonheur dans l'élevage et l'agriculture. — Cet état de choses demeura longtemps encore sous forme d'idéal, même lorsqu'il prit fin d'une triste manière : l'anarchie à l'intérieur, l'Assyrien à l'extérieur. Mais le peuple garda, comme

sa plus haute aspiration, cette vision d'un roi qui est un bon soldat et un juge sévère : vision propagée avant tout par ce prophète-type (critique et satiriste du moment), Esaïe. Cependant tous les espoirs restèrent inaccomplis. Le Dieu ancien ne *pouvait* plus rien de ce qu'il avait pu jadis. On aurait dû l'abandonner. Qu'arriva-t-il? On *transforma*, on *dénatura* la notion de Dieu : c'est à ce prix-là que l'on put le garder. Javeh, le Dieu de la « justice », n'est *plus* un avec Israël, l'expression du sentiment de la dignité nationale : ce n'est plus qu'un Dieu conditionnel... Sa notion devient un instrument dans les mains d'agitateurs sacerdotaux, qui maintenant interprètent tout le bonheur comme une récompense, tout le malheur comme une punition de la désobéissance envers Dieu, comme un « péché », devient cette manière, la plus mensongère de toutes, d'interpréter une prétendue « loi morale », renversant, une fois pour toutes, la conception naturelle, de « cause » et d' « effet ». Lorsque au moyen de la récompense, de la punition, on a chassé du monde la causalité naturelle, on a besoin d'une causalité *contre nature*, et maintenant succède tout le reste de ce qui est contraire à la nature. Un Dieu qui *demande*, — au lieu d'un Dieu qui conseille, qui est, en somme, l'expression de toute inspiration heureuse du courage et de la confiance en soi... La *morale*, non plus l'expression des conditions de vie et de développement d'un peuple, non plus son instinct vital le plus simple, mais une chose abstraite, contraire à la vie, — la morale, perversion systématique de l'imagination, le « mauvais œil » pour toutes choses. Qu'est-ce que la morale juive, qu'est-ce que la morale chrétienne? Le hasard qui a perdu son innocence; le malheur souillé par l'idée du « péché », le bien-être, un danger, une « tentation », le malaise physiologique empoisonné par le ver rongeur de la conscience...

26.

La notion de Dieu faussée; la notion de la morale faussée : — la prêtraille juive n'en resta pas là. On ne pouvait pas se servir de toute l'histoire d'Israël : on s'en débarrassa. Les prêtres réalisèrent cette merveille de falsification dont une grande partie de la Bible reste un document : avec un mépris sans égal de toute tradition, à l'encontre de toute réalité historique, ils ont transcrit, *dans un sens religieux*, leur propre passé national. Ils en ont fait un instrument stupide de salut et de culpabilité à l'égard de Javeh, de châtiment, d'adoration pour Javeh, de récompense. Nous ressentirions beaucoup plus douloureusement ce honteux acte de falsification de l'histoire, si l'interprétation *ecclésiastique* en cours depuis des milliers d'années, ne nous avait pas presque émoussés pour les exigences de la probité *in historicis*. Et les philosophes secondèrent l'Eglise : le *mensonge* de l' « ordre moral » traverse toute l'évolution de la philosophie jusqu'à la plus moderne. Que signifie l' « ordre moral »? Qu'il existe, une fois pour toutes, une volonté de Dieu, qui décide tout ce que l'homme doit faire ou ne pas faire; que la valeur d'un peuple ou d'un individu se mesure selon que l'on obéit plus ou moins à la volonté de Dieu; que, dans les destinées d'un peuple ou d'un individu, la volonté de Dieu se montre dominante, c'est-à-dire qu'elle punit ou récompense, selon le degré d'obéissance. Mise en face de ce pitoyable mensonge, la *réalité* dit : une sorte d'hommes parasites qui ne prospère qu'aux dépens de toutes les formations saines de la vie, le *prêtre*, abuse du nom de Dieu : il appelle « règne de Dieu » un état de choses où c'est le prêtre

qui fixe les valeurs; il appelle « volonté de Dieu » les moyens qu'il emploie pour atteindre ou maintenir un tel état de choses; avec un froid cynisme, il mesure les peuples, les époques, les individus, selon qu'ils ont été utiles ou qu'ils ont résisté à la prépondérance sacerdotale. Voyez-les à l'œuvre : sous les mains des prêtres juifs, la *grande* époque de l'histoire d'Israël devint une époque de décomposition; l'exil, le long malheur, se transforma en une *punition* éternelle pour la grande époque, — une époque où le prêtre n'était pas encore. Ils ont fait selon les besoins, des figures puissantes et *très libres* de l'histoire d'Israël, de misérables cagots et des hypocrites, ou bien des « impies », ils ont simplifié la psychologie de tous les grands événements jusqu'à la formule idiote « d'obéissance ou de désobéissance envers Dieu ». — Un pas de plus : « la volonté de Dieu, » c'est-à-dire la condition de conservation pour la puissance du prêtre, doit être *connue*, — pour atteindre ce but, il faut une « révélation ». Autrement dit : une grande falsification littéraire devient nécessaire, on découvre les « Saintes Ecritures », on les rend publiques avec toute la pompe hiérarchique, avec des jeûnes et des lamentations, à cause du long état de péché. La « volonté de Dieu » était fixée depuis longtemps : tout le malheur consiste en ce que l'on s'est éloigné de l' « Ecriture Sainte »... A Moïse déjà, la « volonté de Dieu » s'était manifestée... Qu'est-ce qui c'était passé? Le prêtre, avec sévérité et pédanterie, avait formulé, une fois pour toutes, les grands et les petits impôts dont on lui était redevable (ne pas oublier les meilleurs morceaux de viande, car le prêtre est un mangeur de beefsteck), *ce qu'il voulait avoir*, ce qui « était la volonté de Dieu »... Dès lors toutes les choses de la vie sont ordonnées de telle façon que le prêtre devient *partout indispensable*. A tous les événements naturels de la vie, la naissance,

le mariage, la maladie, la mort, pour ne pas parler du sacrifice, le « repas », le parasite apparaît pour les *dénaturer*, pour les « sanctifier » dans sa langue... Car il faut comprendre ceci : toute coutume naturelle, toute institution naturelle, (l'Etat, la justice, le mariage, les soins à donner aux pauvres et aux malades), toute exigence inspirée par l'instinct de vie, en un mot, tout ce qui a sa valeur *en soi*, est déprécié par principe, rendu contraire à sa valeur par le parasitisme du prêtre. Pour qu'une sanction après coup devienne nécessaire, il faut une puissance qui *confère une valeur*, qui partout nie la nature et qui, par cela seulement, crée une valeur... Le prêtre déprécie, *profane* la nature : c'est à ce seul prix qu'il existe. La désobéissance envers Dieu, c'est-à-dire envers le prêtre, envers « la loi », s'appelle maintenant « le péché »; les moyens de se réconcilier avec Dieu sont, comme de juste, des moyens qui assurent encore plus foncièrement la soumission au prêtre : le prêtre seul « rachète »... Vérifiés psychologiquement, dans toute société sacerdotalement organisée, « les péchés » deviennent indispensables, ils sont proprement les instruments de la puissance, le prêtre *vit* par les péchés, il a besoin que l'on « pèche »... Dernier axiome : « Dieu pardonne à celui qui fait pénitence, » autrement dit : *à celui qui se soumet au prêtre.* (1)

* * *

On devine avec combien de facilité la façon d'apprécier propre au prêtre se détachera de celle de l'aristocratie guer-

(1) *L'Antéchrist* in *Le Crépuscule des Idoles* Un vol. in-18. *Mercure de France*, p. 271-278.

rière, pour se développer en une appréciation tout à fait contraire; le terrain sera surtout favorable au conflit lorsque la caste des prêtres et celle des guerriers se jalouseront mutuellement et n'arriveront plus à s'entendre sur le rang. Les jugements de valeurs de l'aristocratie guerrière sont fondés sur une puissante constitution corporelle, une santé florissante, sans oublier ce qui est nécessaire à l'entretien de cette vigueur débordante : la guerre, l'aventure, la chasse, la danse, les jeux et exercices physiques et en général tout ce qui implique une activité robuste, libre et joyeuse. La façon d'apprécier de la haute classe sacerdotale repose sur d'autres conditions premières : tant pis pour elle quand il s'agit de guerre. Les prêtres, le fait est notoire, sont les *ennemis les plus méchants*, pourquoi donc? Parce qu'ils sont les plus incapables. L'impuissance fait croître en eux une haine monstrueuse, sinistre, intellectuelle et venimeuse. Les grands vindicatifs, dans l'histoire, ont toujours été des prêtres, comme aussi les vindicatifs les plus spirituels : — auprès de l'esprit que déploie la vengeance du prêtre, tout autre esprit entre à peine en ligne de compte. L'histoire de l'humanité serait à vrai dire une chose bien inepte sans l'esprit dont les impuissants l'ont animée. Allons droit à l'exemple le plus saillant. Tout ce qui sur terre a été entrepris contre les « nobles », les « puissants », les « maîtres », le « pouvoir », n'entre pas en ligne de compte, si on le compare à ce que *les Juifs* ont fait : les Juifs, ce peuple sacerdotal qui a fini par ne pouvoir trouver satisfaction contre ses ennemis et ses dominateurs que par une radicale transmutation de toutes les valeurs, c'est-à-dire par un acte de *vindicte essentiellement spirituel*. Seul un peuple de prêtres pouvait agir ainsi, ce peuple qui vengeait d'une façon sacerdotale sa haine rentrée. Ce sont des Juifs, qui, avec une formidable logique, ont osé le renver-

sement de l'aristocratique équation des valeurs (bon, noble, puissant, beau, heureux, aimé de Dieu). Ils ont maintenu ce renversement avec l'acharnement d'une haine sans borne (la haine de l'impuissance) et ils ont affirmé : « Les misérables seuls sont les bons ; les pauvres, les impuissants, les petits seuls sont les bons ; ceux qui souffrent, les nécessiteux, les malades, les difformes sont aussi les seuls pieux, les seuls bénis de Dieu ; c'est à eux seuls qu'appartiendra la béatitude — par contre, vous autres, vous qui êtes nobles et puissants, vous êtes de toute éternité les mauvais, les cruels, les avides, les insatiables, les impies, et, éternellement, vous demeurerez aussi les réprouvés, les maudits, les damnés !... » On sait *qui* a recueilli l'héritage de cette dépréciation judaïque... Je rappelle, à propos de l'initiative monstrueuse et néfaste au delà de toute expression que les Juifs ont prise par cette déclaration de guerre radicale entre toutes, la conclusion à laquelle je suis arrivé en un autre endroit (*Par delà le Bien et le Mal*, aph. 195). Je veux dire que c'est avec les Juifs que commence *le soulèvement des esclaves dans la morale* : ce soulèvement qui traîne à sa suite une histoire longue de vingt siècles et que nous ne perdons aujourd'hui de vue que parce qu'il a été victorieux...

8.

Mais vous ne comprenez pas? Vous n'avez pas d'yeux pour une chose qui a eu besoin de deux mille ans pour triompher?... Il n'y a pas lieu de s'en étonner : tout ce qui est *long* est difficile à voir, à embrasser d'un coup d'œil. Or, *voici* ce qui s'est passé : sur le tronc de cet arbre de la vengeance et de la haine, de la haine judaïque — la plus profonde et la plus sublime

que le monde ait jamais connue, de la haine créatrice de l'idéal, de la haine qui transmue les valeurs, une haine qui n'eut jamais sa pareille sur la terre — de cette haine sortit quelque chose de non moins incomparable, un *amour nouveau*, la plus profonde et la plus sublime de toutes les formes de l'amour : — et d'ailleurs sur quel autre tronc cet amour aurait-il pu s'épanouir?... Mais que l'on ne s'imagine pas qu'il se développa sous forme de négation de cette soif de vengeance, comme antithèse de la haine judaïque ! Non, tout au contraire. L'amour est sorti de cette haine, s'épanouissant comme sa couronne, une couronne triomphante qui s'élargit sous les chauds rayons d'un soleil de pureté, mais qui, dans ce domaine nouveau, sous le règne de la lumière et du sublime, poursuit toujours encore les mêmes buts que la haine : la victoire, la conquête, la séduction, tandis que les racines de la haine pénétraient, avides et opiniâtres, dans le domaine souterrain des ténèbres et du mal. Ce Jésus de Nazareth, cet évangile incarné de l'amour, ce « Sauveur » qui apportait aux pauvres, aux malades, aux pécheurs, la béatitude et la victoire, n'était-il pas précisément la séduction dans sa forme la plus sinistre et la plus irrésistible, la séduction qui devait mener par un détour à ces valeurs *judaïques*, à ces rénovations de l'idéal? Le peuple d'Israël n'a-t-il pas atteint, par la voie détournée de ce Sauveur, de cet apparent adversaire qui semblait vouloir disperser Israël, le dernier but de sa sublime rancune? N'est-ce pas par l'occulte magie noire d'une politique vraiment *grandiose* de la vengeance, d'une vengeance prévoyante, souterraine, lente à saisir et à calculer ses coups, qu'Israël même a dû renier et mettre en croix, à la face du monde, le véritable instrument de sa vengeance, comme si cet instrument était son ennemi mortel, afin que le « monde entier », c'est-à-dire tous les ennemis

d'Israël, eussent moins de scrupules à mordre à cet appât? Pourrait-on d'ailleurs s'imaginer, en s'aidant de tous les raffinements de l'esprit, un appât plus *dangereux* encore? Quelque chose qui égalerait par sa puissance de séduction, par sa force de leurre et d'étourdissement ce symbole de la « sainte croix », cet horrible paradoxe d'un « Dieu mis en croix », ce mystère d'une inimaginable et dernière cruauté, la cruauté folle d'un Dieu se crucifiant lui-même *pour le salut de l'humanité*?... Il est du moins certain qu'avec sa vengeance et sa transmutation de toutes les valeurs, Israël a toujours triomphé de nouveau *sub hoc signo*, de tout autre idéal, de tout idéal plus noble. —

9.

Mais que nous parlez-vous encore d'un idéal plus noble? Inclinons-nous devant le fait accompli : c'est le peuple qui l'a emporté, ou bien « les esclaves », ou bien « la populace », ou bien « le troupeau », nommez-les comme vous voudrez, — si c'est aux Juifs qu'on le doit, eh bien ! jamais peuple n'a eu une mission historique plus considérable. Les « maîtres » sont abolis; la morale de l'homme du commun a triomphé. Libre à vous de comparer cette victoire à un empoisonnement du sang (elle a opéré le mélange des races), — je n'y contredis pas; mais il est indubitable que cette intoxication a réussi. La « rédemption ou la délivrance » du genre humain (je veux dire l'affranchissement du joug des « maîtres ») est en excellente voie; tout se judaïse, ou se christianise, ou se voyoucratise à vue d'œil (que nous importe les mots !). Les progrès de cet empoisonnement de l'humanité par tout le corps semblent irrésistibles, son allure et sa marche pourront même, dès aujourd'hui, se

ralentir toujours davantage, devenir toujours plus délicates, plus imperceptibles, plus réfléchies, — on a du temps devant soi... (1)

*
* *

Les Juifs, — peuple « né pour l'esclavage », comme l'affirmait Tacite, avec tout le monde antique, « peuple choisi parmi les peuples », comme ils l'affirment et le croient eux-mêmes, — les Juifs ont réalisé cette merveille du renversement des valeurs, grâce à laquelle la vie sur terre, pour quelques milliers d'années, a pris un attrait nouveau et dangereux. Leurs prophètes ont fait un alliage avec les termes « riche », impie », « méchant », « violent », « sensuel », pour frapper pour la première fois le mot « monde » à l'effigie de la honte. C'est dans ce renversement des valeurs (dont fait partie l'idée d'employer le mot « pauvre » comme synonyme de « saint » et d' « ami ») que réside l'importance du peuple juif : avec lui commence *l'insurrection des esclaves dans la morale.* (2)

(1) *La généalogie de la Morale.* Un vol. in-18. *Mercure de France,* p. 42-49

(2) *Par delà le Bien et le Mal.* Un vol. in-18. *Mercure de France,* p. 160.

L'INVERSION CHRÉTIENNE DES VALEURS

OU

L'INVERSION JUIVE DES VALEURS UNIVERSALISÉE DANS LE CHRISTIANISME

2.

Qu'est-ce qui est bon? — Tout ce qui exalte en l'homme le sentiment de puissance, la volonté de puissance, la puissance elle-même. Qu'est-ce qui est mauvais? — Tout ce qui a sa racine dans la faiblesse.

Qu'est-ce que le bonheur? — Le sentiment que la puissance *grandit*, qu'une résistance est surmontée.

Non le contentement, mais encore de la puissance, *non* la paix avant tout, mais la guerre; *non* la vertu mais la valeur (vertu, dans le style de la Renaissance, *virtu*, vertu dépourvue de moraline).

Périssent les faibles et les ratés : premier principe de *notre* amour des hommes. Et qu'on les aide encore à disparaître !

Qu'est-ce qui est plus nuisible que n'importe quel vice? — La pitié qu'éprouve l'action pour les déclassés et les faibles : — le christianisme...

3.

Je ne pose pas ici ce problème : Qu'est-ce qui doit remplacer l'humanité dans l'échelle des êtres (l'homme est une *fin*)? Mais : Quel type d'homme doit-on *élever*, doit-on *vouloir*, quel type aura la plus grande valeur, sera le plus digne de vivre, le plus certain d'un avenir?

Ce type de valeur supérieure s'est déjà vu souvent : mais comme un hasard, une exception, jamais comme type *voulu*. Au contraire, c'est lui qui a été le plus craint; jusqu'à présent il fut presque la chose redoutable par excellence; — et cette crainte engendra le type contraire, voulu, dressé, *atteint* : la bête domestique, la bête du troupeau, la bête malade qu'est l'homme, le chrétien....

4.

L'humanité ne représente *pas* un développement vers le mieux, vers quelque chose de plus fort, de plus haut, ainsi qu'on le pense aujourd'hui. Le « progrès » n'est qu'une idée moderne, c'est-à-dire une idée fausse. Dans sa valeur, l'Européen d'aujourd'hui reste bien loin au-dessous de l'Européen de la Renaissance. Se développer ne signifie absolument pas nécessairement s'élever, se surhausser, se fortifier.

Par contre, il existe une continuelle réussite de cas isolés, sur différents points de la terre, au milieu des civilisations les plus différentes. Ces cas permettent, en effet, d'imaginer un *type supérieur*, quelque chose qui, par rapport à l'humanité tout entière, constitue une espèce d'hommes surhumains. De

tels coups de hasard de la grande réussite furent toujours possibles et le seront peut-être toujours. Et même des races tout entières, des tribus, des peuples peuvent, dans des circonstances particulières, représenter de pareils *coups heureux*.

5.

Il ne faut vouloir ni enjoliver ni excuser le christianisme : il a mené une *guerre à mort* contre ce type supérieur de l'homme, il a mis au ban tous les instincts fondamentaux de ce type, il a distillé de ces instincts le mal, *le méchant* : l'homme fort, type du *réprouvé*. Le christianisme a pris parti pour tout ce qui est faible, bas, manqué, il a fait un idéal de l'*opposition* envers les instincts de conservation de la vie forte, il a gâté même la raison des natures les plus intellectuellement fortes en enseignant que les valeurs supérieures de l'intellectualité ne sont que péchés, égarements et *tentations*. Le plus lamentable exemple, c'est la corruption de Pascal qui croyait à la perversion de sa raison par le péché originel, tandis qu'elle n'était pervertie que par son christianisme !

6.

Un spectacle douloureux et épouvantable s'est élevé devant mes yeux : j'ai écarté le rideau de la *corruption* des hommes. Ce mot dans ma bouche est au moins à l'abri d'un soupçon, celui de contenir une accusation morale de l'homme. Je l'entends, — il importe de le souligner encore une fois, — dépourvu

de *moraline* : et cela au point que je ressens cette corruption précisément aux endroits où, jusqu'à nos jours, on aspirait le plus consciencieusement à la « vertu », à la « nature divine ». J'entends corruption, on le devine déjà, au sens de *décadence* : je prétends que toutes les valeurs qui servent aujourd'hui aux hommes à résumer leurs plus hauts désirs sont des *valeurs de décadence.*

J'appelle corrompu soit un animal, soit une espèce, soit un individu, quand il choisit et *préfère* ce qui lui est désavantageux. Une histoire des « sentiments les plus élevés » des « idéaux de l'humanité », et il est possible qu'il me faille la raconter, donnerait presque l'explication *pourquoi* l'homme est si corrompu. La vie elle-même est pour moi l'instinct de croissance, de durée, l'accumulation des forces, l'instinct de *puissance* : où la volonté de puissance fait défaut, il y a dégénérescence. Je prétends que cette volonté *manque* dans toutes les valeurs supérieures de l'humanité, que des valeurs de dégénérescence, des valeurs *nihilistes*, règnent sous les noms les plus sacrés (1).

40.

Le sort de l'Evangile se décida au moment de la mort, il était suspendu à la « croix »... Ce fut la mort, cette mort inattendue et ignominieuse, la croix qui généralement était réservée à la *canaille*, — cet épouvantable paradoxe seul amena les disciples devant le véritable problème : « *Qui était-ce*? *qu'était cela*? » —

(1) *L'Antéchrist* in *Le Crépuscule des Idoles*. Un vol. in-18. *Mercure de France*, p. 244-247

On ne comprend que trop bien le sentiment ému et offensé jusqu'au fond de l'être, l'appréhension qu'une mort puisse être la *réfutation* de leur cause, le terrible point d'interrogation : « Pourquoi en est-il ainsi? » — Là tout *devait* être nécessaire, avoir un sens, une raison, une raison supérieure; l'amour d'un disciple ne connaît pas le hasard. Alors seulement s'ouvrit l'abîme : « Qui est-ce qui l'a tué? qui était son ennemi naturel? » — Cette question surgit comme un éclair. Réponse : le judaïsme *régnant*, sa classe dirigeante. Depuis lors, on se trouva en révolte *contre* l'ordre, on considéra postérieurement Jésus comme un révolté contre l'ordre établi. Jusqu'alors ce trait guerrier et négatif *manquait* à son image : plus encore, il en était la négation. Il est évident que la petite communauté n'avait *pas* compris l'essentiel, l'exemple donné par cette mort, la liberté, la supériorité *sur* toute idée de ressentiment : cela prouve combien peu elle le comprenait ! Par sa mort, Jésus ne pouvait rien vouloir d'autre, en soi, que de donner la *preuve* la plus éclatante de sa doctrine... Mais ses disciples étaient loin de *pardonner* cette mort, ce qui eût été évangélique au plus haut degré; ou même de s'*abandonner* à une pareille mort en une douce et sereine tranquillité d'âme... C'est le sentiment le moins évangélique, la *vengeance*, qui reprit le dessus. Il était impossible que la cause fût jugée par cette mort : on avait besoin de « récompense », de « jugement » (et pourtant que peut-il y avoir de plus contraire à l'Evangile que la « récompense », la « punition », le « jugement! »). L'attente populaire d'un messie revint encore une fois au premier plan : un moment historique fut pris en considération : le « royaume de Dieu » descend sur la terre pour juger ses ennemis... Mais c'est là la cause même du malentendu : le « royaume de Dieu » considéré comme acte final, comme promesse ! L'Evangile avait précisément été

l'affirmation, l'accomplissement, la *réalité* de ce « royaume ». C'est la mort du Christ qui fut le « royaume de Dieu ». Maintenant on inscrivit dans le type du maître tout ce mépris et cette amertume contre les pharisiens et les théologiens — (et par là, on fit de lui un pharisien et un théologien !). D'autre part, la vénération sauvage de ces âmes dévoyées ne supporta plus le droit de chacun à être enfant de Dieu, ce droit que Jésus avait enseigné : leur vengeance consistait à *élever* Jésus d'une façon détournée, à le détacher d'eux-mêmes, tout comme autrefois les Juifs, par haine de leurs ennemis, s'étaient séparés de leur Dieu pour l'élever dans les hauteurs. Le Dieu unique, le Fils unique : tous les dieux étaient des productions du *ressentiment* !...

41.

Et, dès lors, est apparu un problème absurde. « Comment Dieu *pouvait-il* permettre cela? » La raison troublée de la petite communauté y trouva une réponse d'une absurdité vraiment terrible : Dieu donna son fils pour le pardon des péchés, en *sacrifice*. Ah, comme tout à coup c'en fut fini de l'Evangile ! Le *sacrifice expiatoire*, et cela sous sa forme la plus répugnante, la plus barbare, le sacrifice de l'*innocent* pour les fautes des pécheurs ! Quel paganisme épouvantable ! Jésus n'avait-il pas supprimé lui-même l'idée de « péché »? N'avait-il pas nié l'abîme entre Dieu et l'homme, vécu cette unité entre Dieu et l'homme qui était *son* « joyeux message »?... Et ce n'était *pas* pour lui un privilège ! Dès lors s'introduit peu à peu dans le type du Sauveur : la doctrine du jugement et du

retour, la doctrine de la mort par sacrifice, la doctrine de l'*ascension*, qui escamote toute idée de « salut », toute la seule et unique réalité de l'Evangile en faveur d'un état *après* la mort... Saint Paul a rendu logique cette conception, impudeur de conception ! avec cette insolence rabbinique qui lui est propre en toutes choses : « Si Christ n'est pas ressuscité des morts, notre foi est vaine. » Et d'un seul coup l'Evangile devint la plus digne de mépris des irréalisables promesses, l'*impudente* doctrine de l'immortalité personnelle... Saint Paul, lui-même, dans son enseignement, en faisait une *récompense* !....

42.

On voit ce qui prenait fin par la mort sur la croix : un effort nouveau, tout à fait primesautier, vers un mouvement d'apaisement bouddhique, vers le *bonheur sur terre*, non seulement promis, mais réalisé. Car, — je l'ai déjà relevé, — ceci reste la différence essentielle entre les deux religions de décadence : le bouddhisme ne promet pas, mais tient, le christianisme promet tout, mais ne *tient rien*. — Le « joyeux message » fut suivi de près par le *pire* de tous : celui de saint Paul. En saint Paul s'incarne le type contraire du « joyeux messager », le génie dans la haine, dans la vision de la haine, dans l'implacable logique de la haine. Combien de choses ce « dysangéliste » n'a-t-il pas sacrifiées à la haine ! Avant tout le Sauveur : il le cloua à *sa* croix. La vie, l'exemple, l'enseignement, la mort, le sens et le droit de tout l'Evangile, rien n'existait plus que ce qu'entendait dans sa haine, ce faux monnayeur, rien que ce qui pouvait lui être utile. *Plus de* réalité, *plus de* vérité historique !... Et,

encore une fois, l'instinct sacerdotal du juif commit le même grand crime contre l'histoire, — il effaça simplement l'hier et l'avant-hier du christianisme, il *s'inventa* une histoire du premier christianisme. Plus encore : saint Paul faussa à nouveau l'histoire d'Israël pour la faire apparaître comme la préface de *ses* actes : tous les prophètes ont parlé de *son* « Sauveur »... L'Eglise faussa plus tard jusqu'à l'histoire de l'humanité pour en faire le prélude du christianisme... Le type du Sauveur, la doctrine, la pratique, la mort, le sens de la mort, même l'après la mort — rien ne resta intact, rien ne garda plus de sa ressemblance avec la réalité. Saint Paul déplaça tout simplement le centre de gravité de toute l'existence, *derrière* cette existence, dans le *mensonge* de Jésus « ressuscité ». Au fond, il ne pouvait pas se servir du tout de la *vie* du Sauveur, — il avait besoin de la *mort* sur la croix et encore de quelque chose d'autre... Croire à la sincérité d'un saint Paul qui avait sa patrie au siège principal du rationalisme stoïcien, quand, avec une hallucination, il s'apprêtait une *preuve* de la survivance du Sauveur, ou même croire au récit que ce fut *lui* qui eut cette hallucination, serait une véritable *niaiserie* de la part d'un psychologue : saint Paul voulut le but, *donc* il voulait aussi les moyens... Ce qu'il ne croyait pas lui-même, les niais chez qui il jeta *sa* doctrine, le crurent. *Son* besoin était la *puissance*; avec saint Paul, le prêtre voulut encore une fois le pouvoir, — il ne pouvait se servir que d'idées, d'enseignements, de symboles qui tyrannisent les foules, qui forment des troupeaux. Qu'est-ce que Mahomet emprunta plus tard au christianisme? L'invention de saint Paul, son moyen de tyrannie sacerdotale pour former des troupeaux: la foi en l'immortalité, — c'est-à-dire *la doctrine du « jugement »*...

43.

Quand on ne place pas le centre de gravité de la vie *dans* la vie, mais dans « l'au-delà », — *dans le néant*, — on a enlevé à la vie son centre de gravité. Le grand mensonge de l'immortalité personnelle détruit toute raison, toute nature dans l'instinct, — tout ce qui est dans les instincts est bienfaisant, vital, tout ce qui promet l'avenir, maintenant éveille la méfiance. Vivre de manière à ne plus avoir de *raison* de vivre, *cela* devient maintenant la raison de la vie. A quoi bon de l'esprit public, à quoi bon encore de la reconnaissance pour les origines et les ancêtres, à quoi bon collaborer, avoir confiance, s'occuper du bien général et l'encourager?... Autant de « tentations », autant de déviations du « droit chemin », « *une seule* chose est nécessaire... » Que chacun soit « âme immortelle » et de rang égal avec chacun, que, dans l'ensemble des êtres, le « salut » de *chacun* puisse revendiquer une importance éternelle, que de petits cagots, des toqués aux trois quarts aient le droit de se figurer que pour eux les lois de la nature soient *enfreintes* sans cesse, — une telle gradation de tous les égoïsmes, jusqu'à l'infini, jusqu'à l'*impertinent*, ne peut pas être marquée d'assez de mépris. Et pourtant le christianisme doit sa *victoire* à cette pitoyable flatterie de la vanité personnelle, — par là, il a attiré à lui tout ce qui est manqué, bassement révolté, tous ceux qui n'ont pas eu leur part, le rebut et l'écume de l'humanité. Le « salut de l'âme », autrement dit : « le monde tourne autour de moi... » Le poison de la doctrine des « droits *égaux* pour tous », ce poison, le christianisme l'a semé par principe; le christianisme a détruit notre bonheur sur la terre... Accorder

l'immortalité à Pierre et à Paul fut jusqu'à présent l'attentat le plus énorme, le plus méchant contre l'humanité *noble*. — Et n'estimons pas à une trop faible valeur la fatalité qui du christianisme s'est glissée jusque dans la politique! Personne aujourd'hui n'a plus l'audace des privilèges, des droits de domination, du sentiment de respect envers soi et son prochain, du *pathos de la distance*. Notre politique est *malade* de ce manque de courage! L'aristocratisme de sentiment a été le plus souterrainement miné par le mensonge de l'égalité des âmes, et si la foi en les « droits du plus grand nombre » fait des révolutions, et fera des révolutions c'est, n'en doutons pas, le christianisme, ce sont les appréciations chrétiennes qui transforment toute révolution en sang et en crime! Le christianisme est une insurrection de tout ce qui rampe, contre ce qui est élevé : l'évangile des « petits » *rend* petit... (1)

* * *

Le mouvement chrétien, en tant que mouvement européen, est créé dès l'abord par l'accumulation des éléments de rebut et de déchet de toutes espèces (ce sont eux qui cherchent la puissance dans le christianisme). Il n'exprime *point* la dégénérescence d'une race, mais il est un conglomérat et une agrégation des formes de décadence venant de partout, accumulées et se cherchant réciproquement. Ce n'est pas, comme on croit, la corruption de l'antiquité, de l'antiquité *noble*, qui rendit possible le christianisme : on ne peut pas combattre assez violemment l'idiotisme savant qui, aujourd'hui encore, main-

(1) *L'Antéchrist* in *le Crépuscule des Idoles*. p. 298-304.

tient un pareil fait. A l'époque où les couches de Tchândâla malades et perverties se christianisèrent dans tout l'Empire romain, le *type contraire*, la distinction existait précisément dans sa forme la plus belle et la plus mûre. Le grand nombre devint maître; le démocratisme des instincts chrétiens fut *victorieux*... Le christianisme n'était pas « national », il n'était pas soumis aux conditions d'une race, il s'adressait à tous les variétés parmi les déshérités de la vie, il avait partout ses alliés. Le christianisme a incorporé la *rancune* instinctive des malades *contre* les biens portants, *contre* la santé. Tout ce qui est droit, fier, superbe; la beauté avant tout, lui fait mal aux oreilles et aux yeux. Je rappelle encore une fois l'inappréciable parole de saint Paul : « Dieu a choisi ce qui est *faible* devant le monde, ce qui est *insensé* devant le monde, ce qui est *ignoble* et *méprisé* ;» c'est là ce qui fut la formule, *in hoc signo* la décadence fut victorieuse. *Dieu sur la croix*, — ne comprend-on toujours pas la terrible arrière-pensée qu'il y a derrière ce symbole? — Tout ce qui souffre, tout ce qui est suspendu à la croix est *divin*... Nous tous, nous sommes suspendus à la croix, donc nous sommes divins... Le christianisme fut une victoire, une opinion *distinguée* périt par lui, le christianisme fut jusqu'à présent le plus grand malheur de l'humanité... (1)

114.

*
* *

La réalité qui put servir de base au christianisme, c'étaient les petites *familles juives* éparpillées, avec leur chaleur et leur

(1) *Op. cit.* p. 321-322.

tendresse, leur empressement à secourir, empressement insolite dans tout l'Empire romain et peut-être mal compris, leur habitude de prendre fait et cause les uns pour les autres, leur fierté cachée de « peuple choisi », fierté travestie en humilité, leur négation intime et sans envie de tout ce qui est *en haut* et a pour soi la gloire et la puissance. Avoir reconnu qu'il y avait là une force, que cet état *bienheureux* pouvait se communiquer aussi à des païens, qu'il serait séduisant et contagieux, — c'est là le génie de saint Paul. Utiliser le trésor d'énergie latente, de sage bonheur, en vue d'une « église juive de libre confession », utiliser toute l'expérience juive, la maîtrise à *conserver* intégrale la *communauté* sous la domination étrangère, utiliser aussi la propagande juive. — Saint Paul devina que c'était là sa tâche. Il se trouva précisément en présence de cette espèce de *petites gens* placée à l'écart et absolument désintéressée de la politique, apte à se maintenir et à se prolonger dans un certain nombre de vertus acquises qui exprimaient le seul sens de la vertu (moyens pour conserver et exalter une catégorie spéciale d'hommes).

C'est des petites communautés juives que provient le principe de l'*amour* : une âme ardente et passionnée couve ici sous la cendre de l'humilité et de la misère ! elle n'est ni grecque, ni hindoue, ni germanique. Le poème en l'honneur de l'amour que saint Paul a composé n'a rien de chrétien, c'est le jaillisement juif de cette flamme éternelle qui est sémitique. Si le christianisme a fait quelque chose d'essentiel au point de vue psychologique, ç'a été d'*élever la température de l'âme* chez ces races plus froides et plus nobles qui tenaient alors la tête parmi les peuples; de découvrir que la vie la plus misérable pouvait devenir abondante et sans prix par une élévation de température...

Il va de soi qu'un pareil transfert ne pouvait s'opérer pour ce qui concerne les classes dominantes : les juifs et les chrétiens avaient contre eux leurs mauvaises manières, — la force et la passion de l'âme accompagnées de mauvaises manières provoquent de l'éloignement et presque de la répugnance (je *vois* ces mauvaises manières lorsque je lis le Nouveau Testament). Il fallait être parent, par la bassesse et la misère, avec le type du bas peuple qui parle ici pour se sentir attiré par lui. Le point de vue auquel on se place vis-à-vis du Nouveau Testament (tel Tacite) sert de pierre de touche pour connaître le *goût classique* de chacun; celui qui n'éprouve pas un sentiment de révolte, celui qui n'est pas pris par quelque chose comme de la *foeda superstitio*, quelque chose qui vous fait retirer la main, comme pour ne pas se salir : celui-là ne sait pas ce qui est classique. Il faut considérer la « croix » comme fit Gœthe (1).

115.

Réaction des petites gens. — L'amour procure le sentiment de puissance le plus élevé. Il faut comprendre que ce n'est pas l'homme en général, mais une certaine catégorie d'hommes, qui parle ainsi : « Nous sommes divins dans l'amour, nous devenons des « enfants de Dieu. » Dieu nous aime et n'exige de nous rien autre chose que l'amour. » Cela veut dire que toute morale, toute obéissance, toute action ne produisent pas ce

(1) Gœthe (*Epigrammes vénitiennes*, 66) cite quatre choses qui lui répugnent « comme poisson et serpent » : la fumée du tabac, les punaises, l'ail et la croix ». — Note du Traducteur.

sentiment de puissance qu'engendre l'amour. Par amour, on ne fait rien de méchant, on fait bien plus que ce que l'on ferait par obéissance et vertu.

Ici, le bonheur du troupeau, le sentiment de la communauté, en grand et en petit, le vivant sentiment de l'unité correspondent à la somme des sensations vitales. Aider, veiller, être utile, cela provoque sans cesse le sentiment de puissance; le succès visible, l'expression du plaisir, soulignent le sentiment de puissance, la fierté ne fait pas non plus défaut, on l'éprouve en tant que communauté ; habitacle de Dieu, membre des « élus ».

L'homme a proprement subi une nouvelle *altération de la personnalité* : cette fois-ci son sentiment d'amour s'est appelé Dieu. Il faut s'imaginer l'éveil d'un pareil sentiment; c'est une espèce de ravissement, un discours étrange, un « *évangile* ». C'était ce qu'il y avait là de singulièrement nouveau qui ne permit pas à l'homme de s'attribuer l'amour à lui-même : il crut que Dieu marchait devant lui et qu'il était devenu vivant en son cœur. « Dieu vient parmi les hommes », le « prochain » se transfigure, devient Dieu (pour peu que le sentiment d'amour se reporte sur lui). *Jésus est le prochain*, dès que la pensée transforme celui-ci en divinité, en *cause* qui *produit* le sentiment de puissance.

116.

Ce que je n'aime pas chez ce Jésus de Nazareth ou chez son apôtre Paul, c'est qu'ils ont farci de tant de choses *la tête des petites gens*, ce qui pourrait faire croire que les humbles vertus de ceux-ci ont quelque importance. On a dû le payer cher, car ils

ont mis en décri les qualités plus précieuses de la vertu et de l'homme, ils ont excité l'un contre l'autre la mauvaise conscience et le sentiment de dignité de l'âme noble, ils ont égaré les penchants de bravoure, de générosité, d'intrépidité, les penchants *excessifs* des âmes fortes, jusqu'à la destruction de soi-même...

117.

Ces petites vertus de bêtes de troupeau ne mènent nullement à la « vie éternelle » : c'est peut-être très habile de les mettre en scène en même temps que soi-même, mais, pour celui qui a gardé l'œil ouvert, cela n'en reste pas moins le plus ridicule de tous les spectacles. On ne mérite nullement un privilège sur terre et dans le ciel, lorsque l'on a mené sa chère petite douceur de mouton jusqu'à la perfection; on n'en continue pas moins à être, au meilleur cas, un cher petit mouton absurde, avec des cornes, et rien de plus, — en admettant que l'on ne crève pas de vanité et que l'on ne provoque pas de scandale par ses attitudes de juge.

Quelle monstrueuse transfiguration de couleurs illumine ici les petites vertus, comme si elles étaient le reflet de qualités divines !

L'intention *naturelle*, l'utilité de toutes les vertus est systématiquement *passée sous silence*; elle ne vaut que par rapport à un commandement *divin*, à un modèle divin, par rapport à des biens spirituels de l'au-delà. (Superbe cela ! comme s'il s'agissait du « salut de l'âme » : mais c'était un moyen pour « s'en tirer » avec autant de beaux sentiments que possible).

118.

Ce fut là la plus néfaste folie des grandeurs qu'il y eut jusqu'à présent sur la terre : si ces petits avortons mensongers, ces cagots commencent à accaparer pour eux les mots « Dieu », « jugement dernier », « vérité », « amour », « sagesse », « Saint Esprit », et ils s'en servent pour se retrancher contre « le monde », si cette espèce d'hommes commence à *retourner les valeurs* d'après ses propres vues, comme si c'était à elle qu'il appartînt d'être le sens, le sel, la mesure, le poids de tout le reste : il faudrait leur construire des maisons d'aliénés et ne faire rien autre chose. De les avoir persécutés, ce fut une antique bêtise de grand style : c'était les prendre trop au sérieux, c'était leur prêter du sérieux.

Toute cette fatalité fut rendue possible par le fait qu'il existait déjà dans le monde une façon analogue de folie des grandeurs, la *juive* (lorsque le gouffre qui sépare les juifs des chrétiens-juifs fut ouvert, les chrétiens-juifs furent obligés d'employer le moyen de conservation inventé par l'instinct juif, en renchérissant encore une dernière fois) ; — d'autre part aussi, par la philosophie grecque de la morale qui avait tout fait pour préparer et rendre acceptable un fanatisme moral, même parmi les Grecs et les Romains... Platon, le grand intermédiaire de la perdition, qui fut le premier à ne pas vouloir comprendre la nature dans la morale, qui déjà avait enlevé leur valeur aux Grecs par son idée du « bien », qui déjà avait été atteint par la cafardise juive (en Egypte?) (1).

(1) *La Volonté de puissance*, T. I, un vol. in-18. *Mercure de France*. p. 164-170.

128.

Le christianisme ne fait que reprendre la lutte qui existait déjà contre l'idéal *classique*, contre la religion *noble*.

De fait, toute cette *transformation* n'est qu'une adaptation aux besoins et au niveau d'intelligence de la *masse religieuse* d'alors : cette masse qui croyait à Isis, à Mithra, à Dionysos, à la « grande mère » et qui exigeait d'une religion qu'elle fût : 1° l'espoir de l'au-delà; 2° la sanglante fantasmagorie de la victime (le mystère); 3° l'*action* rédemptrice, la sainte légende; 4° l'ascétisme, la négation du monde, la « purification » superstitieuse; 5° la hiérarchie comme forme de la communauté. Bref, le christianisme s'adapte à l'*antipaganisme* qui existait déjà et qui commençait à s'introduire partout, à ces cultes qui furent combattus par Epicure... plus exactement à la *religion de la basse classe, des femmes, des esclaves, des masses sans noblesse.*

Les malentendus sont donc les suivants :

1° l'immortalité personnelle;

2° le prétendu autre monde;

3° l'absurdité de la notion de punition et d'expiation au centre de l'interprétation du monde;

4° au lieu de diviniser l'homme, on lui enlève son caractère divin, on creuse un gouffre profond que seul le miracle, la prostration du plus profond mépris de soi peuvent franchir;

5° le monde de l'imagination corrompue et des passions maladives, au lieu des pratiques simples et pleines d'amour, au lieu d'un bonheur bouddhiste réalisable sur la terre;

6° un ordre religieux, avec un sacerdoce, une théologie, des cultes, des sacrements : en un mot tout ce qui a été *combattu* par Jésus de Nazareth;

7° le miracle partout et en toute chose; la superstition : tandis que ce qui distingue précisément le judaïsme et le christianisme primitif, c'est la *répulsion* contre le miracle, un *rationalisme* relatif.

129.

Christianisme. — Un naïf effort vers un *mouvement de la paix* bouddhique, jaillissant du véritable foyer du ressentiment... mais retourné par saint Paul qui en fit une doctrine du mystère païen, propre à s'accorder enfin avec toute l'*organisation de l'Etat*... à faire la guerre, à condamner, à martyriser, à conjurer, à haïr.

Saint Paul s'appuie sur le besoin de mystère des grandes masses religieusement agitées : il cherche une *victime*, une fantasmagorie sanglante, qui puisse entrer en lutte avec les images des cultes secrets : Dieu mis en croix, le calice de sang, l'union mystique avec la « victime ».

Il cherche la continuité de l'existence après la mort (l'existence bienheureuse de l'âme individuelle rachetée) qu'il met en relation de cause avec cette *victime*, par la résurrection (d'après l'exemple de Dionysos, de Mithra, d'Osiris).

Il faut qu'il mette au premier plan l'idée de *faute* et de *péché*, non point une pratique nouvelle (comme Jésus lui-même la montra et l'enseigna); mais un culte nouveau, une foi nouvelle, la croyance à une métamorphose miraculeuse (le « salut » par la foi).

Il a compris le *grand besoin* du *monde païen* et de ces simples faits de la vie et de la mort du Christ, il a donné une image

absolument arbitraire, accentuant tout à nouveau, déplaçant partout le centre de gravité... il a *annulé* par principe le christianisme primitif...

L'attentat contre les prêtres et la théologie a abouti, grâce à saint Paul, à un nouveau sacerdoce, à une nouvelle théologie, à une caste *régnante*, et aussi à une *Eglise*.

L'atteinte portée à l'importance exagérée que l'on prêtait à la « personne » a aboutit à une croyance à la *personnalité éternelle* (au souci du « salut éternel »), donc à une exagération paradoxale de l'égoïsme personnel.

Ceci est l'humour de la chose, un humour tragique : saint Paul a rétabli, en lui prêtant des proportions énormes, ce que le Christ avait justement annulé par sa vie. Enfin, lorsque l'édifice de l'Eglise fut terminé, elle sanctionna même l'existence de l'Etat.

130.

Le « christianisme » est devenu quelque chose de foncièrement différent de ce que fit et voulut son fondateur. Il est le grand *mouvement antipaïen* de l'Antiquité, déterminé en utilisant la vie, la doctrine et les « paroles » du fondateur du christianisme. Mais par une interprétation absolument *arbitraire*, selon le schéma de besoins foncièrement différents, on l'a traduit dans le langage de toutes les *religions souterraines* déjà existantes.

C'est la montée du pessimisme (tandis que Jésus voulait apporter la paix et le bonheur des agneaux) : et ce pessimisme est le pessimisme des faibles, des vaincus, des opprimés, de ceux qui souffrent.

Ses ennemis mortels sont : 1° la *force* de caractère, l'esprit et le goût; le « monde »; 2° le « bonheur » classique, la légèreté et le scepticisme distingués, la dure fierté, le libertinage excentrique et la froide frugalité du sage, le raffinement grec dans l'attitude, la parole et la forme. Ses ennemis mortels sont les *Romains*, tout aussi bien que les *Grecs*.

Tentative de l'*antipaganisme* pour trouver des fondements philosophiques et se rendre acceptable : il eut le flair de se rapprocher des figures ambiguës de la culture ancienne, avant tout pour découvrir Platon, cet antihellène, ce sémite par instinct... Et aussi le stoïcisme qui est essentiellement l'œuvre des sémites. (— La « dignité » envisagée sous sa forme austère, considérée comme loi, la vertu comme grandeur, responsabilité, suprême souveraineté personnelle, — tout cela est sémite. Le stoïcien est un chef arabe, drapé d'oripeaux et de concepts grecs.)

131.

Aucun Dieu n'est mort pour nos péchés; il n'y a pas de salut par la foi; pas de résurrection après la mort, — tout cela ce sont les fausses monnaies du christianisme véritable et ces malheureux cerveaux brûlés sont responsables de cette supercherie. La vie qui doit *servir d'exemple* est faite d'amour et d'humilité; dans son abondance de cœur, elle ne repousse pas l'être le plus infime, elle renonce, d'une façon formelle, à faire valoir son droit, à se défendre, à la victoire dans le sens de triomphe personnel; elle croit à la béatitude, ici-bas, sur la terre, malgré la misère, la résistance et la mort; elle est conciliante et repousse la colère et le mépris; elle ne veut pas de récompense; elle ne

s'engage vis-à-vis de personne; c'est l'abandon dans ce qu'il a de plus spirituel et de plus intellectuel; une vie très fière avec la volonté de vie pauvre et servile.

Après que l'Eglise se fut laissé prendre *toute la pratique chrétienne*, lorsqu'elle eut sanctionné formellement la vie dans l'Etat, ce genre de vie que Jésus avait combattu et condamné, elle fut forcée de placer ailleurs le sens du christianisme : dans la *foi* en des choses incroyables, dans le cérémonial des prières, des adorations, des fêtes, etc... L'idée de « péché », de « pardon », de « punition », de « récompense », tout ce qui ne jouait aucun rôle et était presque *exclu* du premier christianisme, tout cela fut maintenant mis au *premier plan* (1).

135.

*
* *

Origine du péché. — Le péché, tel qu'on le considère aujourd'hui, partout où le christianisme règne ou a jamais régné, le péché est un sentiment juif et une invention juive, et, par rapport à cet arrière-plan de toute moralité chrétienne, le christianisme a cherché, en effet, à judaïser le monde entier. On sent de la façon la plus fine jusqu'à quel point cela lui a réussi en Europe, au degré d'étrangeté que l'antiquité grecque — un monde dépourvu du sentiment du péché — garde toujours pour notre sensibilité, malgré toute la bonne volonté de rapprochement et d'assimilation dont les générations entières et beaucoup d'excellents individus n'ont pas manqué. « Ce n'est que si tu te repens que Dieu sera miséricordieux pour

(1) *Op. cit.* p. 177-182.

toi. » — De telles paroles provoqueraient chez un grec le rire et la colère. Il s'écrierait : « Voilà des sentiments d'esclaves ! » « Ici l'on admet un Dieu puissant, d'une puissance suprême, et pourtant un Dieu vengeur. Sa puissance est si grande que l'on ne peut en général pas lui causer de dommage, sauf pour ce qui est de l'honneur. Tout péché est un manque de respect, un *crimen loesæ majestatis divinoe*, et rien de plus! Contrition, déshonneur, humiliation, voilà les premières et dernières conditions à quoi se rattache sa grâce; il demande donc le rétablissement de son honneur divin! Si, d'autre part, le péché cause un dommage, s'il s'implante avec lui un désastre profond et grandissant qui saisit et étouffe un homme après l'autre, comme une maladie, cela préoccupe peu cet oriental avide d'honneurs, là-haut, dans le ciel : le péché est un manquement envers lui et non envers l'humanité ! A celui à qui il a accordé sa grâce il accorde aussi cette insouciance des suites naturelles du péché. Dieu et l'humanité sont imaginés ici si séparés, tellement en opposition l'un avec l'autre, qu'au fond il est tout à fait impossible de pécher contre cette dernière, — toute action ne doit être considérée qu'au point de vue de ses *conséquences surnaturelles*, sans se soucier des conséquences naturelles : ainsi le veut le sentiment juif pour lequel tout ce qui est naturel est indigne en soi. Les *Grecs*, par contre, admettaient volontiers l'idée que le sacrilège lui aussi pouvait avoir de la dignité, — même le vol comme chez Prométhée, même le massacre du bétail, comme manifestation d'une jalousie insensée, comme chez Ajax : c'est dans leur besoin d'imaginer de la dignité pour le sacrilège et de l'y incorporer qu'ils ont inventé la *tragédie*, — un art et une joie qui, malgré les dons poétiques et le penchant vers le sublime, chez le juif, lui sont demeurés profondément étrangers.

136.

Le peuple élu. — Les Juifs qui ont le sentiment d'être le peuple élu parmi les peuples, et cela parce qu'ils sont le génie moral parmi les peuples (grâce à la faculté de mépriser l'homme en soi, faculté développée chez eux plus que chez aucun peuple), les Juifs prennent à leur monarque divin, à leur saint un plaisir analogue à celui que prenait la noblesse française devant Louis XIV. Cette noblesse, s'étant laissé prendre toute sa puissance et toute son autocratie, était devenue méprisable : pour ne point sentir cela, pour pouvoir l'oublier, elle avait besoin d'une splendeur royale, d'une autorité royale, d'une plénitude *sans égale* dans la puissance, à quoi seule la noblesse avait accès. En s'élevant conformément à ce privilège à la hauteur de la cour, pour voir tout au-dessous de soi, pour considérer tout comme méprisable, on arrivait à passer sur l'irritabilité de la conscience. C'est ainsi qu'avec intention on édifiait la tour de la puissance royale, toujours plus dans les nuages, en y adossant les dernières pierres de sa propre puissance.

137.

Pour parler en images. — Un Jésus-Christ ne pouvait être possible que dans un paysage judaïque, je veux dire dans un paysage sur lequel était toujours suspendue la sublime nuée d'orage de Jéhova en colère. Là seulement on pouvait considérer le passage rare et soudain d'un seul rayon de soleil à travers l'horrible et continuel ciel nocturne, comme un miracle

de l'amour, comme un rayon de la « grâce » imméritée. Là seulement le Christ pouvait rêver son arc-en-ciel et son échelle céleste sur laquelle Dieu descendait vers les hommes; partout ailleurs le beau temps et le soleil étaient trop considérés comme la règle quotidienne.

138.

L'erreur du Christ. — Le fondateur du christianisme s'imaginait que rien ne faisait souffrir davantage les hommes que leurs péchés : c'était une erreur, l'erreur de celui qui se sent sans péchés, qui en cela manquait d'expérience ! Ainsi son âme s'emplit de cette merveilleuse pitié qui allait à un mal dont son peuple lui-même, l'inventeur du péché. souffrait rarement comme d'un mal ! Mais les chrétiens ont su donner raison à leur maître après coup, ils ont sanctifié son erreur pour en faire une « vérité ».

139.

Couleur des passions. — Des natures comme celle de l'apôtre Paul ont le mauvais œil pour les passions; ils n'apprennent à en connaître que ce qui est malpropre, que ce qui défigure et brise les cœurs, — leur aspiration idéale serait donc la destruction des passions : pour eux ce qui est divin en est complètement dépourvu. A l'inverse de Paul et des Juifs, les Grecs ont porté leur aspiration idéale précisément sur les passions, ils ont aimé, élevé, doré et divinisé les passions; il est clair que, dans la passion, ils se sentaient non seulement plus heureux, mais encore

plus purs et plus divins qu'en temps ordinaire. Et les chrétiens? Voulaient-ils en cela devenir des juifs? Le sont-ils peut-être devenus?

140.

Trop Juif. — Si Dieu avait voulu devenir un objet d'amour, il aurait dû commencer par renoncer à rendre la justice : — un juge, et même un juge clément, n'est pas un objet d'amour. Pour comprendre cela le fondateur du christianisme n'avait pas le sens assez subtil, — il était juif.

141.

Trop oriental. — Comment? Un Dieu qui aime les hommes, à condition qu'ils croient en lui, ce Dieu lancerait des regards terribles et des menaces à celui qui n'a pas foi en cet amour ! Comment? Un amour avec des clauses, tel serait le sentiment du Dieu tout-puissant? Un amour qui ne s'est même pas rendu maître du point d'honneur et de la vengeance irritée ! Combien tout cela est oriental ! « Si je t'aime est-ce que cela te regarde? » C'est déjà là une critique suffisante de tout le christianisme.

142.

Fumigations. — Le Bouddha dit : « Ne flatte pas ton bienfaiteur ! » Que l'on répète ces paroles dans une église chrétienne; immédiatement elles nettoient l'air de tout ce qui est chrétien. (1)

(1) *Le Gai savoir*, un vol. in-18. *Mercure de France*, p. 187-191.

*
* *

La justice vengeresse. — Le malheur et la faute — ces deux choses ont été mises par le christianisme sur une même balance : en sorte que, lorsque le malheur qui succède à une faute est grand, l'on mesure, maintenant encore, involontairement, la grandeur de la faute ancienne d'après ce malheur. Mais ce n'est pas là une évaluation *antique* et c'est pourquoi la tragédie grecque, où il est si abondamment question de malheur et de faute, bien que dans un autre sens, fait partie des grandes libératrices de l'esprit, en une mesure que les anciens mêmes ne pouvaient comprendre. Ceux-ci étaient demeurés assez insouciants pour ne pas fixer de « relation adéquate » entre la faute et le malheur. La faute de leurs héros tragiques est, à vrai dire, le caillou qui les fait trébucher, par quoi il leur arrive bien de se casser un bras ou de perdre un œil; et le sentiment antique ne manquait pas de dire : « Certes, il aurait dû suivre son chemin avec un peu plus de précaution et moins d'orgueil ! » Mais c'est au christianisme qu'il fut réservé de dire : « Il y a là un grand malheur et derrière ce grand malheur il *faut* qu'une grande faute, *une faute tout aussi grande* se trouve cachée, bien que nous ne puissions pas la voir distinctement ! Si tu ne sens pas cela, malheureux, c'est que ton cœur est *endurci*, et il t'arrivera des choses bien pires encore ! » Il y eut aussi, dans l'antiquité, des malheurs véritables, des malheurs purs, innocents. Ce n'est que dans le christianisme que toute punition devint punition méritée : le christianisme rend encore souffrante l'imagination de celui qui souffre, en sorte que le moindre malaise provoque chez cette victime le sentiment d'être moralement réprouvé et répréhensible. Pauvre humanité ! Les

Grecs ont un mot particulier pour désigner le sentiment de révolte qu'inspirait le malheur des autres : chez les peuples chrétiens ce sentiment était interdit, c'est pourquoi ils ne donnent point de nom à ce frère *plus viril* de la pitié. (1)

(1) *Aurore*, un vol. in-18. *Mercure de France*, p. 90-91.

JÉSUS ET LE BOUDDHISME CONTRE LE CHRISTIANISME

27.

Le christianisme grandit sur un terrain tout à fait *faux*, où toute nature, toute valeur naturelle, toute *réalité* avaient contre elles les plus profonds instincts des classes dirigeantes, une forme d'inimitié contre la réalité, inimitié à mort qui n'a pas été dépassée depuis lors. Le « peuple élu », qui n'avait gardé pour toutes choses que des valeurs de prêtres, des mots de prêtres et qui a séparé de soi, avec une logique implacable, comme chose « impie, monde, péché », tout ce qui restait encore de puissance sur la terre, ce peuple créa pour ses instincts une dernière formule, conséquente jusqu'à la négation de soi : il finit par renier, *dans le christianisme*, la dernière forme de la réalité, le « peuple sacré », le « temple des Elus », la réalité *juive* elle-même. Le cas est de tout premier ordre : le petit mouvement insurrectionnel, baptisé au nom de Jésus de Nazareth, est une *répétition* de l'instinct juif, autrement dit, l'instinct sacerdotal qui ne supporte plus la réalité du prêtre, l'invention d'une forme de l'existence encore

plus retirée, d'une vision du monde encore plus irréelle que celle que stipule l'organisation de l'Eglise. Le christianisme *nie* l'Eglise...

Je ne vois pas contre qui était dirigée l'insurrection dont Jésus passa, à tort peut-être, pour être le promoteur, si cette insurrection n'était pas dirigée contre l'Eglise juive, Eglise pris exactement dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. C'était une insurrection contre « les bons et les justes », contre les « saints d'Israël », contre la hiérarchie de la société, non pas contre la corruption de la société, mais contre la caste, le privilège, l'ordre, la formule. C'est un *manque de foi* en les « hommes supérieurs », un *non* prononcé contre tout ce qui était prêtre et théologien. Mais la hiérarchie qui, par ce fait, était mise en question, ne fût-ce que pour un instant, était la demeure flottante qui seul permettait au peuple juif d'exister au milieu « de l'eau », la dernière possibilité de survivre difficilement acquise, le *résidu* de l'existence politique autonome : une attaque contre cette existence était une attaque contre son plus profond instinct populaire, contre la plus tenace volonté de vivre d'un peuple qu'il y ait jamais eu sur la terre. Ce saint anarchiste qui appelait le plus bas peuple, les réprouvés et les pécheurs, les Tchândâla du judaïsme, à la résistance contre l'ordre établi, — avec un langage qui, maintenant encore, mènerait en Sibérie, si l'on peut en croire les Evangiles, cet anarchiste était un criminel politique, autant du moins qu'un criminel politique était possible dans une communauté absurdement impolitique. Ceci le conduisit à la croix : l'inscription qui se trouvait sur cette croix en est la preuve. Il mourut pour *ses* péchés, il manque toute raison de prétendre, quoi qu'on l'ait fait assez souvent, qu'il est mort pour les péchés des autres.

28.

Une telle contradiction était-elle un fait de la conscience? c'est ce que l'on paraît être en droit de se demander, ou ne l'*éprouverions-nous* pas simplement comme une contradiction? Et c'est ici seulement que nous touchons au problème de la *psychologie du Sauveur*. Je reconnais que je lis peu de livres avec autant de difficultés que les Evangiles. Ces difficultés sont d'autre ordre que celles qui permirent à la savante curiosité de l'esprit allemand de célébrer ses inoubliables triomphes. Le temps est loin, où, moi aussi, pareil à tout autre jeune savant, je savourais, avec la prudente lenteur du philologue raffiné, l'ouvrage de l'incomparable Strauss. J'avais alors vingt ans, maintenant je suis trop sérieux pour cela. Que m'importent les inconséquences de la « tradition »? Comment peut-on, en général, appeler « tradition » des légendes de saints ! Les histoires de saints sont la littérature la plus équivoque qu'il y ait : appliquer à elles la méthode scientifique, *s'il n'existe pas d'autres documents*, c'est là un procédé condamné de prime-abord, simple désœuvrement de savant !...

29.

Ce qui me regarde, moi, c'est le type psychologique du Sauveur. Celui-ci *pourrait* tenir dans les évangiles, malgré les évangiles, quoique mutilé et chargé de traits étrangers, comme celui de François d'Assise est conservé dans ses légendes, malgré ses légendes. Il ne s'agit pas de la vérité sur ce qu'il a fait,

sur ce qu'il a dit, sur la façon dont il est mort : mais de savoir si l'on peut encore se représenter son type, s'il a été « conservé »? Les tentatives qui ont été faites pour découvrir, même dans les Evangiles, l'*histoire* d'une « âme », me semblent, autant que je les connais, donner la preuve d'une détestable frivolité psychologique. M. Renan, ce pantin *in psychologicis*, a fourni pour l'explication du type de Jésus les deux idées les plus indues que l'on puisse donner : l'idée de *génie* et l'idée de *héros*. Cependant, si une chose n'est pas évangélique, c'est bien l'idée de héros. Le contraire de toute lutte, de tout sentiment de se trouver au combat, s'est mué en instinct : L'incapacité de résistance, se transforme en morale (« ne résiste pas au mal », la plus profonde parole des évangiles, en quelque sorte la clef), la béatitude dans la paix, dans la douceur, dans l'incapacité d'être ennemi. Que signifie la « bonne nouvelle »? La vie véritable, la vie éternelle est trouvée, on ne la promet pas, elle est là, elle est *en vous* : C'est la vie dans l'amour, dans l'amour sans déduction, sans exclusion, sans distance. Chacun est enfant de Dieu, Jésus n'accapare absolument rien pour lui, en tant qu'enfant de Dieu chacun est égal à chacun... Faire de Jésus un *héros* ! Et quel malentendu est encore le mot « génie » ! Toute notre notion d' « esprit », cette idée de civilisation, n'a point de sens dans un monde où vit Jésus. A parler avec la sévérité du physiologiste, un tout autre mot serait bien autrement à sa place... Nous connaissons un état morbide d'irritation du *sens tactile* qui recule devant un attouchement, qui frémit dès qu'il saisit un objet solide. Qu'on réduise un pareil *habitus* à sa dernière conséquence, — il deviendra un instinct, une haine contre toute réalité, une fuite dans « l'insaisissable », dans « l'incompréhensible », une répugnance contre toute formule, toute notion de temps et d'espace, contre tout ce qui est solide, cou-

tume, institution, Eglise; il deviendra l'habitude d'un monde, où aucune sorte de réalité ne touche plus, d'un monde qui n'est plus qu' « intérieur », d'un monde « véritable », d'un monde « éternel »... « Le royaume de Dieu est en vous »...

La haine instinctive contre la réalité. — Suite d'une extrême faculté de souffrir, d'une extrême irritabilité qui, en général, ne veut plus être « touchée », puisqu'elle sent trop vivement tout contact.

L'exclusion instinctive de toute aversion, de toute inimitié, de toutes les frontières et de toutes les distances dans le sentiment. — Suite d'une extrême faculté de souffrir, d'une extrême irritabilité, qui éprouve toute résistance, toute nécessité de résister, comme un insupportable déplaisir (c'est-à-dire comme *dangereux*, *déconseillé* par l'instinct de conservation) et qui ne connaît la béatitude (le plaisir) qu'en la non-résistance au mal, l'amour, comme unique, comme *dernière* possibilité de vie...

Voilà les deux *réalités physiologiques* sur quoi s'est élevée la doctrine de la rédemption. Je les considère comme un sublime développement de l'hédonisme sur des bases tout à fait morbides. L'épicurisme, la doctrine de rédemption du paganisme, lui reste proche parent, quoique surchargé d'une forte dose de vitalité grecque et d'énergie nerveuse. Epicure, un *décadent typique* : Pour la première fois reconnu comme tel par moi. La crainte de la douleur, même de la douleur infiniment petite, cette crainte ne *peut* finir autrement que dans une *religion de l'amour*... (1)

(1) *L'Antéchrist* in *Le Crépuscule des Idoles*. Un vol. in-18. *Mercure de France*, p. 278-284.

33.

Dans toute la psychologie de « l'Evangile » manque l'idée de culpabilité et de châtiment, de même l'idée de récompense. Le « péché », tout rapport de distance entre Dieu et l'homme, est supprimé, *c'est là précisément le « joyeux message »*. La félicité éternelle n'est point promise, elle n'est point liée à des conditions : elle est la *seule* réalité, le reste n'est que signe pour en parler...

Les *conséquences* d'un pareil état se dessinent dans une *pratique* nouvelle, proprement la pratique évangélique. Ce n'est pas sa « foi » qui distingue le chrétien, le chrétien agit, il se distingue par une manière d'agir *différente*. Il ne résiste à celui qui est méchant envers lui ni par des paroles, ni dans son cœur. Il ne fait pas de différence entre les étrangers et les indigènes, entre juifs et non-juifs (« le prochain », exactement le coreligionnaire, le juif). Il ne se fâche contre personne, il ne méprise personne. Il ne se montre pas aux tribunaux et ne s'y laisse point mettre à contribution (« ne pas prêter serment »). Dans aucun cas, il ne se laisse séparer de sa femme, même dans le cas d'infidélité manifeste. Tout cela est au fond un seul axiome, tout cela est la suite d'un instinct.

La vie du Sauveur n'était pas autre chose que *cette* pratique, sa mort ne fut pas autre chose non plus... Il n'avait plus besoin ni de formules, ni de rites pour les relations avec Dieu, pas même de la prière. Il en a fini de tout l'enseignement juif de la repentance et du pardon; il connaît seul la pratique de la vie, qui donne le sentiment d'être « divin », « bienheureux », « évangélique », toujours « enfant de Dieu ». La « repentance », la « prière pour le pardon », ne sont *point* des chemins vers Dieu;

la *pratique évangélique seule* mène à Dieu, c'est elle qui est « Dieu ». Ce qui fut *détrôné* par l'Evangile, c'était le judaïsme de l'idée du « péché », du pardon des « péchés », de la « foi », du « salut par la foi », toute la *dogmatique* juive était niée dans le « joyeux message ».

L'instinct profond pour la manière dont on doit *vivre*, afin de se sentir « au ciel », afin de se sentir « éternel », tandis qu'avec une autre conduite on ne se sentirait absolument pas « au ciel » : cela seul est la réalité psychologique de la « rédemption ». Une vie nouvelle et non une foi nouvelle...

34.

Si je comprends quelque chose chez ce grand symboliste, c'est bien le fait de ne prendre pour des réalités, pour des vérités, que les réalités *intérieures*, que le reste; tout ce qui est naturel, tout ce qui a rapport au temps et à l'espace, tout ce qui est historique ne lui apparaissait que comme des signes, des occasions de paraboles. L'idée du « fils de l'homme » n'est pas une personnalité concrète qui fait partie de l'histoire, quelque chose d'individuel, d'unique, mais un fait « éternel », un symbole psychologique, délivré de la notion du temps. Ceci est vrai, encore une fois, et dans un sens plus haut, du *Dieu*, de ce symboliste type, du « règne de Dieu », du « royaume des cieux », du « fils de Dieu ». Rien n'est moins chrétien que les crudités ecclésiastiques d'un Dieu *personnel*, d'un « règne de Dieu » qui doit venir, d'un « royaume de Dieu » au delà, d'un « fils de Dieu », *seconde personne* de la trinité. Tout cela est, qu'on me pardonne l'expression, le coup de poing dans l'œil, oh dans quel œil ! de l'Evangile : un *cynisme historique*

dans l'insulte du symbole... Pourtant on voit clairement, — pas tout le monde, j'en conviens, — ce qui est indiqué par les signes de « père » et de « fils » : le mot « fils » exprime la *pénétration* dans le sentiment de la « transfiguration » générale de toutes choses (la béatitude). le mot « père », ce *sentiment même*, le sentiment d'éternité et d'accomplissement. J'ai honte de rappeler ce que l'Eglise a fait de ce symbolisme : n'a-t-elle pas mis une histoire d'Amphitryon au seuil de la foi chrétienne? Et un dogme de « l'immaculée conception » par-dessus le marché? *Mais ainsi, elle a maculé la conception.*

Le « royaume des cieux » est un état du cœur, ce n'est pas un état « au-dessus de la terre » ou bien « après la mort ». Toute l'idée de la mort naturelle *manque* dans l'Evangile : la mort n'est point un pont, point un passage; elle est absente, puisqu'elle fait partie d'un tout autre monde, apparent, utile seulement en tant que signe. L'heure « de la mort » n'est pas une idée chrétienne, — le temps, la vie physique et ses crises, n'existent pas pour le maître de « l'heureux message »... Le « règne de Dieu » n'est pas une chose que l'on attend, il n'a point d'hier et point d'après-demain, il ne vient pas en « mille ans », il est une expérience du cœur; il est partout, il n'est nulle part....

35.

Ce « joyeux messager » mourut comme il avait vécu, comme il avait enseigné, — non *point* pour « sauver les hommes », mais pour montrer comment on doit vivre. La *pratique*, c'est ce qu'il laissa aux hommes : son attitude devant les juges, devant les bourreaux, devant les accusateurs et toute espèce de calomnies

et d'outrages, — son attitude sur la croix. Il ne résiste pas, il ne défend pas son droit, il ne fait pas un pas pour éloigner de lui la chose extrême, plus encore, il la *provoque*... Et il prie, souffre et aime avec ceux qui lui font du mal... Ne *point* se défendre, ne *point* se mettre en colère, ne *point* rendre responsable... Mais aussi ne point résister au mal, *aimer le mal*... (1)

(1) *Op. cit.* p. 288-298.

L'ÉGLISE ET LE CHRISTIANISME

64.

Les désespérés. — Le christianisme possède le flair du chasseur pour tous ceux que, de quelque façon que ce soit, on peut amener au désespoir — (seule une partie de l'humanité y est susceptible). Il est toujours à la poursuite de ceux-ci, toujours à l'affût. Pascal fit l'expérience d'amener chacun au désespoir, au moyen de la connaissance la plus incisive; — la tentative échoua, ce qui lui procura un second désespoir.

65.

Brahmanisme et christianisme. — Il y a des ordonnances pour arriver au sentiment de puissance : d'une part pour ceux qui savent se dominer eux-mêmes et auxquels, par ce fait, le sentiment de puissance est déjà familier; d'autre part, pour ceux qui ne savent pas se dominer. Le brahmanisme a eu soin des hommes de la première espèce, le christianisme des hommes de la seconde espèce. (1)

(1) *Aurore.* Un vol. in-18. *Mercure de France,* p. 73

70.

A quoi sert une intelligence grossière. — L'église chrétienne est une encyclopédie des cultes d'autrefois, des conceptions d'origine multiple, et c'est pour cela qu'elle a tant de succès avec ses missions : elle pouvait aller jadis et elle peut encore maintenant aller où elle veut ; elle se trouvait et elle se trouve toujours en présence de quelque chose qui lui ressemble, à quoi elle peut s'assimiler et substituer peu à peu son sens propre. Ce n'est pas ce qu'elle a en elle de chrétien, mais ce qu'il y a d'universellement païen dans ses *usages* qui est cause du développement de cette religion universelle ; ses idées, qui ont leurs racines en même temps dans l'esprit judaïque et dans l'esprit hellénique, ont pu s'élever dès l'abord, tant au-dessus des séparations et des subtilités de races et nations, qu'au-dessus des préjugés. Bien que l'on ait le droit d'admirer cette *force* de marier les choses les plus différentes, il ne faut cependant pas oublier les qualités méprisables de cette force, — cette étonnante grossièreté, cette sobriété de son intellect, au moment où l'Eglise s'est formée, qui lui permettaient de s'accommoder ainsi de *tous les régimes* et de digérer les contradictions comme les cailloux. (1)

*
* *

Mais revenons sur nos pas. Une telle contradiction de soi, comme elle semble se manifester chez l'ascète, « la vie *contre*

(1) *Aurore* p. 79.

la vie », il est clair que c'est là, au point de vue physiologique et non plus psychologique, tout simplement une absurdité. Elle ne peut être qu'*apparente*; ce doit être une sorte d'expression provisoire. une interprétation, une formule, un accommodement, un malentendu psychologique de quelque chose dont pendant longtemps on ne put comprendre la vraie nature, reconnaître la *vraie* essence, — un mot, rien qu'un mot, serré dans une vieille fissure de la connaissance humaine. Etablissons brièvement la réalité des faits : *l'idéal ascétique a sa source dans l'instinct prophylactique d'une vie dégénérescente* qui cherche à se guérir, qui, par tous les moyens, s'efforce de se conserver, qui lutte pour l'existence; il est l'indice d'une dépression et d'un épuisement physiologique partiels contre lesquels se raidissent sans cesse les instincts les plus profonds et les plus intacts de la vie, avec des inventions et des artifices toujours nouveaux. L'idéal ascétique est lui-même un de ces moyens : il est donc tout l'opposé de ce que les admirateurs de cet idéal s'imaginent, — en lui et par lui, la vie lutte avec et *contre* la mort, l'idéal ascétique est un expédient de l'art de *conserver* la vie. S'il a pu à tel point, ainsi que l'indique l'histoire, s'emparer de l'homme et s'en rendre maître, en particulier partout où la civilisation et la démocratisation de l'homme ont été accomplies, il ressort de cette constatation un fait important, *l'état morbide* du type homme, tel qu'il a existé jusqu'à présent, du moins de l'homme domestiqué, la lutte physiologique de l'homme contre la mort (plus exactement contre le dégoût de la vie, la lassitude, le désir de la « fin »). Le prêtre ascétique est le désir incarné de l' « autrement », de l' « autre part », il est le suprême degré de ce désir, sa ferveur et sa passion véritables : mais c'est la *puissance* même de son désir qui l'enchaîne ci-bas, qui en fait un instrument travaillant à créer des con-

ditions plus favorables à ce qui est homme ici-bas et c'est précisément par cette puissance qu'il attache à la vie tout le troupeau des manqués, des dévoyés, des disgraciés, des malheureux, des malades de toute espèce, troupeau dont il est instinctivement le berger. On m'entend déjà : ce prêtre ascétique, qui est en apparence l'ennemi de la vie, ce *négateur*, — c'est lui précisément qui fait partie des grandes forces conservatrices et affirmatrices de la vie... De quoi dépend-il donc cet état morbide? Car l'homme est plus malade, plus incertain, plus changeant, plus inconsistant qu'aucun autre animal ; il n'y a pas à en douter, il est l'animal malade *par excellence* : d'où cela vient-il? Assurément il a plus osé, plus innové, plus bravé, plus provoqué le destin que tous les autres animaux réunis : lui, le grand expérimentateur qui expérimente sur lui-même, l'insatisfait, l'insatiable, qui lutte pour le pouvoir suprême avec l'animal, la nature et les dieux, — lui, l'indompté encore, l'être de l'éternel futur qui ne trouve plus de repos devant sa force, poussé sans cesse par l'éperon ardent que l'avenir enfonce dans la chair du présent : lui, l'animal le plus courageux, au sang le plus riche, comment ne serait-il pas exposé aux maladies les plus longues et les plus terribles entre toutes celles qui affligent l'animal?... L'homme en a assez, souvent il se produit de véritables épidémies de cette satiété de vivre (ainsi vers 1348, aux temps de la danse macabre) : mais ce dégoût même, cette lassitude, ce mépris de soi, — tout cela déborde chez lui avec tant de violence, qu'il renaît aussitôt des liens nouveaux. La négation qu'il lance à la vie met en lumière, comme par miracle, une quantité d'affirmations plus délicates; oui, même quand il se *blesse*, ce maître destructeur, destructeur de lui-même, — c'est encore la blessure qui le contraint à *vivre*...

14.

Si l'état morbide est à ce point normal chez l'homme, — et nous ne pouvons contester la chose, — d'autant plus devrait-on estimer les races exemplaires de puissance psychique et corporelle, les *accidents heureux* dans l'espèce humaine, garder sévèrement les êtres robustes du mauvais air, de l'air infesté. Le fait-on?... Les malades sont le plus grand danger pour ceux qui se portent bien; ce n'est *pas* aux plus forts qu'il faut attribuer le malheur des forts, mais à ceux qui sont les plus faibles. Sait-on cela?.... Somme toute, ce n'est pas la crainte inspirée par l'homme dont on devrait souhaiter l'amoindrissement : car cette crainte oblige les forts à être forts, dans certains cas à être terribles, — elle *maintient* dans son intégrité le type de l'homme robuste. Ce qui est à craindre, ce qui est désastreux plus qu'aucun désastre, ce n'est pas la grande crainte, mais le grand dégoût de l'homme, non moins que la grande pitié pour l'homme. Supposez qu'un jour ces deux éléments s'unissent, aussitôt ils mettront au monde, immanquablement, cette chose monstrueuse entre toutes : la « dernière » volonté de l'homme, sa volonté du néant, le nihilisme. Et, en effet, tout est préparé pour cela. Celui qui pour sentir n'a pas seulement son nez, mais ses yeux et ses oreilles, devine, presque partout où il va aujourd'hui, l'atmosphère spéciale de la maison d'aliénés et de l'hôpital, je parle, bien entendu, des domaines de culture de l'homme, de toute espèce d' « Europe » qu'il y a encore en ce monde. Les *maladifs* sont le plus grand danger de l'homme : et *non* les méchants, *non* les « bêtes de proie ». Les disgraciés, les vaincus, les impotents de nature, ce sont eux, ce sont les plus *débiles* qui, parmi les hommes, minent surtout la vie, qui

empoisonnent et mettent en question notre confiance en la vie, en l'homme, en nous-mêmes. Comment lui échapper, à ce regard fatal qui vous laisse une profonde tristesse? ce regard rentré des mal venus dès l'origine qui nous révèle le langage qu'un tel homme se tient à lui-même, ce regard qui est un soupir. « Ah ! si je pouvais être quelqu'un d'autre, n'importe qui ! ainsi soupire ce regard : mais il n'y a pas d'espoir. Je suis celui que je suis : comment saurais-je me débarrasser de moi-même? Et pourtant, — *je suis las de moi-même*!... C'est sur ce terrain de mépris de soi, terrain marécageux, s'il en fut, que pousse cette mauvaise herbe, cette plante vénéneuse, toute petite, cachée, fourbe et doucereuse. Ici fourmillent les vers de la haine et du ressentiment; l'air est imprégné de senteurs secrètes et inavouables; ici se nouent sans relâche les fils d'une conjuration maligne, — la conjuration des souffre-douleur contre les robustes et les triomphants, ici l'aspect même du triomphateur est *abhorré*. Et que de mensonges pour ne pas avouer cette haine en tant que haine ! Quelle dépense de grands mots et d'attitudes, quel art dans la calomnie « loyale » ! Ces mal venus : quel torrent de noble éloquence découle de leurs lèvres ! Quelle soumission douce, mielleuse, pâteuse dans leurs yeux vitreux ! Que veulent-ils enfin? *Représenter* tout au moins la justice, l'amour, la sagesse, la supériorité, — telle est l'ambition de ces « inférieurs », de ces malades ! Et comme une telle ambition rend habile ! Il faut admirer surtout l'habileté de faux monnayeurs que l'on met à imiter ici, l'empreinte de la vertu et même le cliquetis de la vertu, le son de l'or. Ils ont à présent complètement pris à bail la vertu, ces faibles, ces incurables, le fait n'est que trop certain : « Nous sommes les seuls bons, les seuls justes, s'écrient-ils, nous sommes les seuls *homines bonae voluntatis*. » Ils passent au milieu de nous comme

de vivants reproches, comme s'ils voulaient nous servir d'avertissements, — comme si la santé, la robustesse, la force, la fierté, le sentiment de la puissance étaient simplement des vices qu'il faudrait expier, amèrement expier : car, au fond, ils sont eux-mêmes prêts à *faire* expier, ils ont soif de jouer un rôle de bourreaux! Parmi eux, il y a quantité de vindicatifs déguisés en juges, ayant toujours à la bouche, une bouche aux lèvres pincées, de la bave empoisonnée qu'ils appellent « justice » et qu'ils sont toujours prêts à lancer sur tout ce qui n'a pas l'air mécontent, sur tout ce qui, d'un cœur léger, suit son chemin. Parmi eux ne manque pas non plus cette répugnante espèce de gens vaniteux, avortons menteurs qui veulent représenter les « belles âmes » et lancer sur le marché, drapée dans de la poésie et d'autres fioritures, leur sensualité estropiée, décorée du nom de « pureté de cœur » ! C'est l'espèce des onanistes moraux qui se satisfont d'eux-mêmes. Le désir des malades de représenter la supériorité sous une forme *quelconque*, leur instinct à découvrir des voies détournées conduisant à la tyrannie sur les hommes bien portants, — où ne la trouve-t-on pas cette aspiration des faibles, justement des plus faibles, vers la puissance? En particulier la femme malade : nul être ne la surpasse en raffinement, lorsqu'elle veut dominer, opprésser, tyranniser. Pour arriver à son but, la femme malade n'épargne ni les vivants ni les morts, elle déterre ce qui est le plus profondément enterré (les Bogos disent : « la femme est une hyène »). Qu'on jette un regard sur ce qui se passe dans le secret de toutes les familles, de toutes les corporations et communautés : partout la lutte des malades contre les bien portants, — une lutte secrète, dans la plupart des cas, une lutte au moyen de petites poudres empoisonnées, de coups d'épingles, de mines sournoisement résignées, parfois aussi à l'aide de ce

pharisaïsme morbide des attitudes *tapageuses* qui joue volontiers « la noble indignation ». Jusque dans le domaine sacro-saint de la science il voudrait se faire entendre, ce rauque aboiement indigné des chiens maladifs, la rage haineuse, l'esprit de mensonge de ces nobles pharisiens (je rappelle encore une fois aux lecteurs qui ont des oreilles, ce berlinois, apôtre de la vengeance, Eugène Dühring, qui, dans l'Allemagne contemporaine, fait l'usage le plus immodéré et le plus déplaisant du tam-tam moral : Dühring, le plus grand hâbleur moral de notre époque, même parmi ses pareils, les antisémistes). Ce sont tous hommes du ressentiment, ces disgraciés physiologiques, ces vermoulus, il y a là une puissance frémissante de vengeance souterraine, insatiable, inépuisable dans ses explosions contre les heureux, ingénieux dans les travestissements de la vengeance, dans les prétextes à exercer la vengeance. Quand parviendront-ils au triomphe sublime, définitif, éclatant de cette vengeance? Alors, indubitablement, quand ils arriveront à *jeter dans la conscience* des heureux leur propre misère et toutes les misères : de sorte qu'un jour ceux-ci commenceraient à rougir de leur bonheur et à se dire peut-être les uns aux autres : « Il y a une honte à être heureux, *en présence de tant de misères* !... » Mais quelle erreur plus grande et plus néfaste que celle des heureux, des robustes, des puissants d'âme et de corps qui se mettent à douter de leur *droit au bonheur* ! Arrière ce « monde renversé » ! Arrière ce honteux amollisement du sentiment ! Que les malades ne rendent *pas* malades les bien portants, — et cet amollissement ne serait pas autre chose, — tel devrait être sur terre le point de vue supérieur : — et pour l'atteindre il faudrait tout d'abord que les bien portants fussent *séparés* des malades, qu'ils ne se confondent pas avec eux. Ou bien serait-ce peut-être leur devoir de se faire

garde-malades ou médecins?.... Non, ils ne pourraient méconnaître *leur* devoir d'une façon plus flagrante qu'en agissant ainsi, — l'élément supérieur ne *doit* pas s'abaisser à être l'instrument de l'élément inférieur, le pathos de la distance *doit* aussi, pour toute éternité, séparer les devoirs ! Le droit d'existence des bien portants, — c'est le privilège de la cloche sonore sur la cloche fêlée au son trouble, — est d'une importance mille fois plus grande : eux seuls sont la garantie de l'avenir, eux seuls sont *responsables* de l'humanité. Ce qu'ils peuvent, ce qu'ils doivent faire, jamais un malade ne devrait et ne pourrait le faire : mais *pour* qu'ils puissent faire ce qu'*ils* sont seuls à devoir faire, comment leur laisserait-on encore la liberté d'agir en médecins, en consolateurs, en « sauveurs » des malades?... Et pour cela, laissez entrer de l'air pur ! Evitez surtout le voisinage des asiles d'aliénées et des hôpitaux de la civilisation! Ayez bonne compagnie, *notre* compagnie ! Ou bien créez la solitude, s'il le faut ! Mais fuyez en tous les cas les émanations nuisibles de la corruption interne et de la secrète atteinte de la maladie. De la sorte, mes amis, nous pourrons nous défendre, du moins pendant quelque temps encore, contre les deux plus terribles contagions qui nous menacent particulièrement, — contre *le profond dégoût de l'homme* ! contre *la profonde pitié pour l'homme* !...

15.

A-t-on compris jusque dans toutes leurs profondeurs, — et j'exige que justement ici l'on *saisisse* profondément, l'on comprenne profondément — les raisons qui me font prétendre que cela ne saurait être le devoir des bien portants de soigner les malades, de guérir les malades, alors on aura saisi les raisons

d'une autre nécessité, la nécessité d'avoir des médecins et des gardes-malades qui soient *eux-mêmes des malades* : et maintenant nous tenons, nous saisissons des deux mains le sens du prêtre ascétique. Le prêtre ascétique doit être pour nous le sauveur prédestiné, le pasteur et le défenseur de troupeau malade : c'est ainsi seulement que nous pourrons comprendre sa prodigieuse mission historique. La *domination sur ceux qui souffrent*, voilà le rôle auquel le destine son instinct, il y trouve un art spécial, sa maîtrise, sa catégorie du bonheur. Il faut qu'il soit malade lui-même, il faut qu'il soit intimement affilié aux malades, aux déshérités pour pouvoir les entendre, — pour pouvoir s'entendre avec eux; mais il faut aussi qu'il soit fort, plus maître de lui-même que des autres, inébranlable, surtout dans sa volonté de puissance, afin de posséder la confiance des malades et d'en être craint, afin d'être pour eux un soutien, un rempart, une contrainte, un instructeur, un tyran, un Dieu. Il a à défendre son troupeau, contre qui? Contre les bien portants assurément, mais aussi contre l'envie qu'inspirent les bien portants; il doit être l'ennemi naturel et le *contempteur* de toute santé et de toute puissance, de tout ce qui est rude, sauvage, effréné, dur, violent, à la façon des bêtes de proie. Le prêtre est la première forme de l'animal *plus délicat* qui méprise plus facilement encore qu'il ne hait. Sur lui pèsera la nécessité de faire la guerre aux animaux de proie, guerre de ruse (d' « esprit ») plutôt que de violence, cela va de soi; il lui faudra pour cela assumer parfois, sinon le type, du moins la *signification* d'une bête de proie inconnue, où l'on verra confondues, en une unité formidable et attrayante, la cruauté de l'ours blanc, la patience froide du tigre et surtout l'astuce du renard. Si la nécessité l'y contraint, il s'avancera gravement, à la façon d'un ours, respectable, froid, circonspect,

supérieurement trompeur, comme un héraut et un porte-parole de puissances mystérieuses, même au milieu d'autres espèces de bêtes de proie, résolu à semer, autant qu'il le pourra sur ce terrain, la souffrance, la division, la contradiction, n'étant que trop habile en son art de se rendre maître de *ceux qui souffrent*, en toute occasion. Il apporte avec lui le baume et le remède, sans doute ! mais il a besoin de blesser avant de guérir; tout en calmant alors la douleur que cause la blessure, il *empoisonne aussi la blessure.* Il s'entend particulièrement à cette besogne, ce charmeur, ce dompteur, au contact de qui forcément tout bien portant devient malade, et tout malade se soumet et s'apprivoise. Du reste, il ne défend pas mal son troupeau malade, cet étrange berger, il va jusqu'à le défendre contre lui-même, contre la dépravation, la malice, l'esprit de révolte qui éclate dans le troupeau, contre toutes les affections particulières aux malades et aux souffreteux quand ils sont réunis; il lutte habilement et rudement, mais sans bruit, contre l'anarchie et les germes de dissolution menaçant toujours le troupeau, où cette dangereuse matière explosive, le *ressentiment*, s'amasse sans cesse. Se débarrasser de cette matière explosive sans qu'elle fasse sauter ni le troupeau, ni le berger, tel est son vrai tour de force, et c'est en cela surtout qu'il trouve son utilité. Si l'on voulait résumer en une courte formule la valeur de l'existence du prêtre, il faudrait dire : le prêtre est l'homme qui *change la direction du ressentiment.* En effet, tout être qui souffre cherche instinctivement la cause de sa souffrance; il lui cherche plus particulièrement une cause animée, ou, plus exactement encore, une cause *responsable*, susceptible de souffrir, bref, un être vivant contre qui, sous n'importe quel prétexte, il pourra, d'une façon effective ou en *effigie*, décharger sa passion : car ceci est, pour l'être qui souffre, la suprême

tentative de soulagement, je veux dire d'étourdissement, narcotique inconsciemment désiré contre toute espèce de souffrance. Telle est, à mon avis, la seule véritable cause physiologique du ressentiment, de la vengeance et de tout ce qui s'y rattache, je veux dire le désir de *s'étourdir contre la douleur au moyen de la passion* : généralement on cherche cette cause, à tort selon moi, dans le contre-coup de la défensive, dans une simple mesure protectrice de la réaction, dans un « mouvement réflexe », au cas d'un dommage ou d'un péril soudain, tel que ferait encore une grenouille sans tête pour sortir d'un acide caustique. Mais il y a une différence essentielle : dans un cas on veut empêcher tout dommage ultérieur, dans l'autre on veut *étourdir* une douleur cuisante, secrète, devenue intolérable, au moyen d'une émotion plus violente quelle qu'elle soit, et chasser, au moins momentanément, cette douleur de la conscience, — pour cela il faut une passion, une passion des plus sauvages et, pour l'exciter, le premier prétexte venu. « Quelqu'un doit être cause que je me sens mal, » cette façon de conclure est propre à tous les maladifs, d'autant plus que la vraie cause de leur malaise demeure cachée pour eux (ce sera peut-être une lésion du nerf sympathique, une surproduction de bile, un sang trop pauvre en sulfate ou en phosphate de potasse, un ballonnement du bas-ventre qui arrête la circulation du sang, la dégénérescence des ovaires, etc.). Ceux qui souffrent sont d'une ingéniosité et d'une promptitude effrayantes à découvrir des prétextes aux passions douloureuses; ils jouissent de leurs soupçons, se creusent la tête à propos de malices ou de torts apparents dont ils prétendent avoir été victimes; ils examinent jusqu'aux entrailles de leur passé et de leur présent, pour y trouver des choses sombres et mystérieuses qui leur permettront de s'y griser de douloureuses

méfiances, de s'enivrer au poison de leur propre méchanceté, — ils ouvrent avec violence les plus anciennes blessures, ils perdent leur sang par des cicatrices depuis longtemps fermées, ils font des malfaiteurs de leurs amis, leur femme, leurs enfants, de tous leurs proches. « Je souffre : certainement quelqu'un doit en être la cause, » ainsi raisonnent toutes les brebis malades. Alors leur berger, leur prêtre ascétique, leur répond : « C'est vrai, ma brebis, quelqu'un doit être cause de cela : mais tu es toi-même cause de tout cela, *tu es toi-même cause de toi-même* !... » Est-ce assez hardi, assez faux ! Mais un but est du moins atteint de la sorte; ainsi que je l'ai indiqué, la direction du ressentiment est — *changée.*

16.

On devine maintenant, d'après cet énoncé, ce que l'instinct guérisseur de la vie a tout au moins tenté, par l'intermédiaire du prêtre ascétique et l'usage qu'il a dû faire, pendant un certain temps, de la tyrannie de concepts paradoxaux et paralogiques, tels que « la faute », le « péché », « l'état de péché », « la perdition », « la damnation » : il s'agissait de rendre des malades *inoffensifs* jusqu'à un certain point, d'exterminer les incurables en les tournant contre eux-mêmes, de donner aux moins malades une sévère direction vers leur personne, de faire rétrograder leur ressentiment, (« Une chose est nécessaire »), et de *faire servir* ainsi les mauvais instincts de ceux qui souffrent à leur propre discipline, à leur surveillance, à leur victoire sur soi-même. Bien entendu il ne peut être question, avec une pareille « médication », un pur traitement des passions, de véritable *guérison* des malades au sens physiologique;

on ne pourrait même pas prétendre que l'instinct vital ait eu prévision ou intention de guérir. Une sorte de concentration et d'organisation des malades d'une part (le mot « Eglise » en est la désignation la plus populaire), une sorte de mise en sécurité provisoire des mieux portants, des mieux charpentés d'autre part, donc un *gouffre* creusé entre les bien portants et les malades et pendant longtemps ce fut tout ! Mais c'était déjà beaucoup; c'était *énorme* !... (1)

17.

Pourtant, est-ce au juste un *médecin*, ce prêtre ascétique? Nous avons déjà vu combien peu de droits il a au titre de médecin, quoiqu'il mette tant de complaisance à se regarder comme « sauveur » et à se laisser vénérer comme tel. Il ne combat que la douleur même, le malaise de celui qui souffre et *non* la cause de la maladie, *non* le véritable état maladif, — ce sera là notre grand grief contre la médication sacerdotale. Mais si l'on se place au point de vue que seul connaît et occupe le prêtre, on ne peut pas assez admirer tout ce qu'avec une pareille perspective, il a vu, cherché et trouvé. L'*adoucissement* de la souffrance, la « consolation » sous toutes ses formes, c'est sur ce domaine que se révèle son génie : avec quelle hardiesse et quelle promptitude il a fait choix des moyens ! On pourrait dire, en particulier, que le christianisme est un grand trésor de ressources consolatrices des plus ingénieuses, tant il porte en lui de ce qui réconforte, de ce qui tempère et narco-

(1) *La généalogie de la Morale*. Un vol. in-18. *Mercure de France*. p. 207-224.

tise, tant il a risqué, pour consoler, de remèdes dangereux et téméraires; il a deviné, avec un flair subtil, si raffiné, d'un raffinement tout oriental, les stimulants par lesquels on peut vaincre, ne fût-ce que par moments, la profonde dépression, la pesante lassitude, la noire tristesse de l'homme physiologiquement atteint. (1)

155

***

Quand les « Maîtres », eux aussi, peuvent devenir chrétiens? — Cela tient à l'instinct d'une *communauté* (race, tribu, famille, foyer), si elle considère les conditions et les aspirations à quoi elle doit sa conservation comme ayant de la valeur par elle-même, si elle *rabaisse* par exemple l'obéissance, l'appui mutuel, les égards, la sobriété, la compassion, par conséquent tout ce qui se trouve sur son chemin et pourrait la contredire.

Cela tient de même à l'instinct des *dominants* (soit des individus, soit des classes), s'ils pardonnent et distinguent les vertus grâce à quoi leurs sujets sont *maniables* et *soumis* (des conditions et des sentiments qui peuvent être aussi éloignés que possible de ceux que l'on admet).

L'*instinct de troupeau* et l'*instinct de domination* s'entendent dans la vie pour préconiser une série de qualités et de conditions, mais pour des raisons différentes : le premier agit par égoïsme immédiat, le second par égoïsme médiat.

La soumission au christianisme de la race des maîtres est

(1) *Op. cit.* p. 225-226.

essentiellement la conséquence de la conviction que le christianisme est une *religion de troupeau* qui enseigne l'*obéissance* : en un mot, que l'on domine plus facilement des chrétiens que des non-chrétiens. Avec cet avertissement, le pape recommande aujourd'hui encore la propagande chrétienne à l'empereur de Chine (1).

*
* *

L'ascétisme et le spiritualisme sont des moyens d'éducation et d'anoblissement presque indispensables lorsqu'une race veut se rendre maître de ses origines plébéiennes et s'élever jusqu'à la souveraineté future. Aux hommes ordinaires, enfin, au plus grand nombre, à ceux qui sont là pour servir, pour être utiles à la chose publique et qui n'ont le droit d'exister que s'ils se soumettent à ces conditions, la religion procure un inappréciable contentement, leur fait accepter leur situation, leur donne le bonheur et la paix du cœur, anoblit leur servitude, leur fait aimer leurs semblables. C'est pour eux une sorte de transformation, d'embellissement et de justification de la vie quotidienne, de toute la bassesse, de toute la pauvreté presque bestiale de leur âme. La religion et l'importance religieuse de la vie jettent un éclat ensoleillé sur de pareils êtres, tourmentés sans cesse; elle rend supportable à leurs yeux leur propre aspect, elle agit comme une philosophie épicurienne, agit généralement sur les souffrances d'une classe plus haute, fortifiant, affinant, *utilisant* même la souffrance, pour la justi-

(1) *La Volonté de puissance*. T. I. Un vol. in-18. *Mercure de France*, p. 204

fier et la sanctifier. Peut-être n'y a-t-il rien d'aussi digne de respect, dans le christianisme et le bouddhisme, que l'art d'apprendre aux petits à s'élever par la piété dans l'apparence d'un ordre supérieur, à se contenter ainsi de l'ordre véritable où ils vivent, assez durement, il est vrai, mais il importe de conserver cette dureté !

62

Enfin, — pour montrer aussi la fâcheuse contre-partie de ces religions et le danger inquiétant qu'elles font courir, — cela se paye toujours terriblement cher quand on ne garde pas les religions comme moyen de discipline et d'éducation dans la main des philosophes, mais quand on les laisse agir par elles-mêmes, *souveraines*, leur laissant la latitude de s'ériger en fins dernières, au lieu de rester des moyens à côté d'autres moyens. Chez l'homme, comme chez toutes les autres espèces animales, se trouve un excédent d'individus manqués, malades, dégénérés, infirmes, qui souffrent nécessairement. Les cas de réussite sont toujours des exceptions, même chez l'homme, et surtout des exceptions rares, si l'on considère que l'homme est un animal *dont les qualités ne sont pas encore fixées.* Mais il y a pis encore. Plus un homme représente un type d'espèce supérieure, plus ses chances de réussite deviennent minimes. Le hasard, la loi du non-sens dans l'économie humaine, apparaît le plus odieusement dans les ravages qu'il exerce sur les hommes supérieurs, dont les conditions vitales subtiles et multiples sont difficiles à évaluer. Or, quelle est l'attitude des deux religions, les plus grandes de toutes, à l'égard de ces déchets composés de cas manqués? Toutes deux cherchent à conserver,

à maintenir dans la vie ce qui s'y laisse maintenir. Mieux encore, elles prennent même parti, par principe, pour les cas manqués, étant les religions de ceux qui *souffrent*, elles donnent raison à tous ceux qui pâtissent de la vie comme d'une maladie, et voudraient obtenir que tout autre sentiment de la vie fût considéré comme faux et devînt impossible. Quelle que soit l'importance accordée à ce souci de ménagement et de conservation qui s'appliquait et s'applique encore au type supérieur de l'homme, jusqu'à présent presque toujours le type le plus souffrant, tout compte fait, ces deux religions, restées *souveraincs*, sont une des principales causes qui ont maintenu le type « homme » à un niveau inférieur. Elles renfermaient en germe trop de choses *qui devaient périr*. On leur doit des services inappréciables, et qui donc se sentirait animé d'une reconnaissance assez grande pour ne pas se trouver pauvre en face de ce que les « hommes spirituels » du christianisme ont fait jusqu'à présent pour l'Europe ! Et pourtant, quand elles donnaient des consolations à ceux qui souffrent, du courage aux opprimés et aux désespérés, un soutien et un appui aux irrésolus, quand elles attiraient dans les cloîtres, ces maisons de correction de l'âme, les cœurs brisés et les esprits déchaînés, que leur restait-il à faire encore, pour travailler, en bonne conscience, et systématiquement, à la conservation de tout ce qui est malade et de tout ce qui souffre, c'est-à-dire en fait et en cause, à *l'altération de la race européenne*? *Renverser* toutes les appréciations de valeurs, voilà ce qu'elles devaient faire ! Briser les forts, affadir les grandes espérances, rendre suspect le bonheur dans la beauté, abattre tout ce qui est souverain, viril, conquérant et dominateur, écraser tous les instincts qui sont propres au type « homme » le plus élevé et le mieux réussi, pour y substituer l'incertitude, la misère de la

conscience, la destruction de soi, transformer même tout l'amour des choses terrestres et de la domination sur la terre en haine contre le monde d'ici-bas, voilà la tâche que s'est imposée l'Eglise et elle devait se l'imposer jusqu'à ce qu'enfin, pour elle, « ascétisme », « vie spirituelle », et « homme supérieur » se fussent fondus en un seul sentiment. En supposant que l'on considère, avec l'œil railleur et indifférent d'un dieu épicurien, la comédie singulièrement douloureuse, en même temps grossière et subtile, que joue le christianisme européen, je crois que l'on serait pris d'un étonnement et d'un rire inextinguible. Ne semble-t-il pas qu'*une* volonté ait dominé l'Europe pendant dix-huit siècles, la volonté de faire de l'homme un *sublime avorton*? Mais celui qui s'approcherait, avec des aspirations contraires, non plus en épicurien, mais armé d'un marteau divin, de cette dégénérescence et de cette corruption presque despotiques de l'homme, telles qu'elles nous apparaissent sous les traits de l'Européen chrétien (Pascal, par exemple), celui-là ne devrait-il pas s'écrier avec colère, pitié et épouvante : « O maladroits, présomptueux maladroits, vous qui vous apitoyez ainsi, qu'avez-vous fait? Etait-ce là une besogne pour vos mains? Comme vous avez endommagé et détérioré ma plus belle pierre ! Que vous êtes-vous permis? » — Je voulais dire que le christianisme a été jusqu'à présent la plus funeste des présomptions. Des hommes qui n'étaient pas assez hauts, pas assez durs, pour oser façonner l'homme en artistes; des hommes qui n'étaient pas assez forts, pas assez prévoyants pour laisser agir, par une altière contrainte de soi, la loi primordiale de la dégénérescence et de l'anéantissement sous ses faces multiples; des hommes qui n'étaient pas assez nobles pour voir la hiérarchie, la diversité profonde, l'abîme qui séparent l'homme de l'homme; de tels hommes ont conduit

jusqu'à présent, les destinées de l'Europe, avec leur principe de l' « égalité devant Dieu », jusqu'à ce qu'apparaît enfin une espèce amoindrie, presque ridicule, une bête de troupeau, quelque chose de bonasse, de maladif et de médiocre, l'Européen d'aujourd'hui !.. (1)

(1) *Par delà le Bien et le Mal.* Un vol. in-18. *Mercure de France*, p. 109-114.

LE CHRISTIANISME HORS DE L'ÉGLISE
SES FORMES RÉVOLUTIONNAIRES

152

Rien ne serait plus utile et ne devrait être autant encouragé qu'un *nihilisme de l'action* avec toutes ses conséquences. De même que je comprends tous les phénomènes du christianisme, du pessimisme, de même je les exprime : « Nous sommes mûrs pour ne pas être; pour nous il est raisonnable de ne pas être. » Ce langage de la « raison » serait aussi, dans ce cas, le langage de la *nature sélective.* Ce qui, par contre, est condamnable au delà de toute expression, c'est le lâche palliatif d'une religion telle que le christianisme : plus exactement de l'*Eglise*, qui, au lieu d'encourager à la mort et à la destruction de soi-même, protège tous les mal-venus et les malades et les pousse à se reproduire.

Problème : quels moyens faudrait-il employer pour réaliser une forme sévère du grand nihilisme contagieux, une forme qui enseignerait et exercerait la mort volontaire avec une minutie vraiment scientifique — (et qui ne s'arrêterait pas à laisser végéter faiblement les êtres en vue d'une post-existence

mensongère)? — On ne saurait assez reprocher au christianisme d'avoir déprécié, par l'idée de l'immortalité personnelle, la *valeur* d'un pareil mouvement nihiliste, *purificateur* et grand, tel qu'il était peut-être déjà en train de se former: et encore par l'espoir de résurrection : bref, d'avoir toujours empêché l'*acte du nihilisme*, le suicide... Il substitua à celui-ci, le suicide lent, et, graduellement, une petite existence pauvre, mais durable; graduellement une vie tout à fait ordinaire, bourgeoise et médiocre, etc.

153

Le christianisme est une *dénaturation* de la morale de troupeau, sous l'empire de l'aveuglement volontaire et du malentendu le plus absolu. La démocratisation en est une forme naturelle, une forme moins mensongère.

C'est un fait que les opprimés, les inférieurs, toute la grande masse des esclaves et des demi-esclaves *veulent arriver à la puissance.*

Premier degré : ils se libèrent, ils se dégagent, en imagination d'abord, ils se reconnaissent les uns les autres, ils s'imposent.

Deuxième degré : ils entrent en lutte, ils veulent être reconnus droits égaux, « justice ».

Troisième degré : ils exigent les privilèges (ils entraînent les représentants de la puissance de leur côté).

Quatrième degré : ils veulent le pouvoir à eux *seuls*, et *ils l'ont...*

Dans le christianisme, il y a *trois éléments* à distinguer :
a) les opprimés de toutes espèces;
b) les médiocres de toutes espèces;
c) les mécontents et les malades de toutes espèces. Au moyen du *premier* élément, le christianisme lutte contre la noblesse politique et son idéal; au moyen du *deuxième* élément contre les exceptions et les privilégiés de toute espèce (soit au point de vue moral, soit au point de vue physique); au moyen du *troisième* élément, contre l'*instinct naturel* des êtres bien portants et heureux.

Lorsqu'il devient victorieux, le *deuxième* élément est mis en relief; car alors le christianisme a gagné en sa faveur les êtres bien portants et heureux (qui lui servent de guerriers pour sa cause), de même les puissants (intéressés comme ils le sont à dominer la masse), et dès lors c'est l'*instinct de troupeau*, la *nature moyenne*, précieuse à tous les points de vue, qui obtiennent une sanction supérieure par le christianisme. Cette nature moyenne finit par prendre conscience d'elle-même (elle trouve le courage de s'avouer) au point qu'elle se reconnaît aussi la *puissance* sur le domaine *politique*...

La démocratie est le christianisme rendu *naturel* : une façon de « retour à la nature », provoqué lorsque la « contre-nature » extrême put être surmontée par l'évaluation opposée. — Conséquence : l'idéal aristocratique commence alors à perdre son caractère naturel (« l'homme supérieur », « noble », « artiste », « passion », « connaissance »; romantisme en tant que culte de l'exception, génie, etc.).

L'évangile : la nouvelle que l'accès du bonheur est ouvert aux humbles, aux pauvres, — qu'il suffit de se séparer des insti-

tutions, de la tradition, de la tutelle des classes supérieures : en ce sens, la montée du christianisme n'est pas autre chose que la *doctrine socialiste par excellence.*

Propriété, acquisition, patrie, condition et rang social, tribunaux, police, gouvernement, église, instruction, art, militarisme : tout cela ne sont que des entraves au bonheur, des erreurs et des embûches, œuvres du démon dont le christianisme annonce le châtiment — et tout cela est encore typique dans la doctrine socialiste.

A l'arrière-plan de ces débordements, il y a l'explosion d'une répugnance concentrée contre les « maîtres », l'instinct profond du bonheur qu'il y aurait rien qu'à se sentir libéré d'une si longue oppression... (C'est généralement le symptôme que les couches inférieures ont été traitées avec trop d'humanité, qu'elles commencent déjà à sentir sur la langue le goût d'un bonheur qui leur est interdit... Ce n'est pas la faim qui engendre les révolutions, c'est le fait que chez le peuple l'appétit vient en mangeant... (1)

2

*
* *

Mais ici rien ne m'empêchera d'être brutal et de dire au Allemands quelques dures vérités : *qui donc le ferait autrement?* Je parle de leur impudence en matière historique. Non seulement les historiens allemands ont perdu complètement le

(1) *La Volonté de puissance.* T. I. Un vol. in-18. *Mercure de France,* p. 200-204.

coup d'œil vaste pour l'allure et pour la valeur de la culture, non seulement ils sont tous des pantins de la politique (ou de l'église), ils vont même jusqu'à *proscrire* ce coup d'œil vaste. Il faut être avant tout « allemand », il faut être de la « race », alors seulement on a le droit de décider de toutes les valeurs et de toutes les non-valeurs en matière historique, — on les détermine... « Allemand », c'est là un argument; « *l'Allemagne, l'Allemagne par-dessus tout* », c'est un principe; les Germains sont « l'ordre moral » dans l'histoire; par rapport à l'Empire romain, ils sont les dépositaires de la liberté; par rapport au XVIII^e^ siècle, les restaurateurs de la morale, de l' « impératif catégorique »... Il y a une façon d'écrire l'histoire conforme à l'Allemagne de l'Empire; il y a, je le crains, une façon antisémite d'écrire l'histoire, il y a une façon d'écrire l'histoire pour la *Cour*, et M. de Treitschke n'a pas honte...

Récemment, une opinion d'idiot en matière historique, un mot de l'esthéticien souabe Vischer, heureusement décédé depuis, fit le tour des journaux allemands, comme une « vérité » que tout bon Allemand devrait *approuver*. Voici ce mot : « La Renaissance *et* la Réforme, toutes deux réunies forment un tout; elles constituent une régénération morale. » Quand j'entends de pareilles choses, ma patience est à bout, et j'ai envie de dire aux Allemands tout ce qu'ils ont déjà sur la conscience; je considère même que c'est un devoir de le leur dire. *Ils ont sur la conscience tous les grands crimes contre la culture des quatre derniers siècles* !...

Et ceci toujours pour la même raison, à cause de leur profonde *lâcheté* en face de la réalité, qui est aussi la lâcheté en face de la vérité, à cause de leur manque de franchise qui chez eux est devenu une seconde nature, à cause de leur « idéalisme ».. Les Allemands ont frustré l'Europe de la moisson qu'apportait

la dernière *grande* époque, l'époque de la Renaissance, ils ont détourné le sens de cette époque, à un moment où une hiérarchie supérieure, où les valeurs nobles qui affirment la vie et qui garantissent l'avenir, étaient devenus triomphantes, au siège même des valeurs opposées, des *valeurs de décadence*, — *devenues triomphantes dans les instincts mêmes de ceux qui s'y trouvaient* !

Luther, ce moine fatal, a rétabli l'Eglise et, ce qui est mille fois plus grave, il a rétabli le christianisme, *au moment où il succombait.* Le christianisme, c'est cette *négation de la volonté* de vivre érigée en religion. Luther est un moine impossible qui, à cause de son « impossibilité », attaqua l'Église et, par conséquent, provoqua son rétablissement... Les catholiques auraient des raisons pour célébrer des fêtes de Luther, pour composer des drames en son honneur... Luther... et la « régénération morale » ! Le diable soit de toute psychologie !... Sans aucun doute, les Allemands sont des idéalistes! (1)

***

Renaissance et Réforme. — La Renaissance italienne cachait en elle toutes les formes positives que nous devons à la civilisation moderne : par exemple, affranchissement de la pensée, mépris des autorités, triomphe de la culture sur l'orgueil de la lignée, enthousiasme pour la science et le passé scientifique des hommes, libération de l'individu, chaleur de pensée véridique et aversion pour l'apparence et le simple semblant (la-

(1) *Ecce homo.* Un vol. in-18. Mercure de France, p. 152.

quelle chaleur éclatait dans toute une multitude de caractères artistiques, qui, avec une pureté hautement morale, exigeaient d'eux-mêmes la perfection dans leurs œuvres et rien que la perfection); bien plus, la Renaissance avait des forces positives, qui, dans notre civilisation moderne, ne sont pas *jusqu'ici* parvenues de nouveau à la même puissance. Ce fut l'âge d'or de ce millénaire, en dépit de toutes les taches et les vices. Contre elle s'élève alors la Réforme allemande, comme une protestation énergique d'esprits restés en arrière, qui n'étaient pas encore rassasiés de la conception de l'univers du moyen-âge et à qui les signes de sa décomposition, l'aplatissement et l'aliénation extraordinaire de la vie religieuse, au lieu de les faire palpiter de joie comme il convient, donnaient un sentiment de profond chagrin. Avec leur force et leur témérité septentrionales, ils rejetèrent les hommes en arrière, produisirent la contre-Réforme c'est-à-dire un christianisme catholique de défense, avec les mesures coercitives d'un état de siège, et retardèrent, pour deux ou trois siècles, le plein réveil et le règne des sciences, de même qu'ils rendirent, peut-être pour toujours, impossible la fusion de l'esprit antique et du moderne. La grande tâche de la Renaissance ne put être menée à bonne fin, la protestation de l'être allemand resté en arrière (lequel avait eu au moyen-âge assez de raison pour passer toujours et toujours de nouveau les Alpes pour son salut, y mit obstacle). Il tint au hasard d'une extraordinaire constellation de la politique, que Luther fût alors préservé et que cette protestation prît de la force : car l'Empereur la protégea, pour employer son innovation contre le pape comme instrument d'oppression, et le pape également la favorisa en secret, pour utiliser les princes protestants comme contre-poids à l'Empereur. Sans ce singulier concours de vues, Luther eût été brûlé comme Huss —

et l'aurore des lumières se serait levée peut-être un peu plus tôt et avec un plus bel éclat que nous ne pouvons aujourd'hui le pressentir. (1)

227

***

Origine des valeurs morales. — L'égoïsme vaut ce que vaut physiologiquement celui qui le possède.

Chaque individu représente toute la ligne de l'évolution (non seulement tel que l'entend la morale, comme quelque chose qui commence avec la naissance) : s'il représente l'évolution *ascendante* de la ligne homme, sa valeur est en effet extraordinaire; et le souci qu'inspire la conservation et la protection de sa croissance peut être extrême. (Le souci de la promesse d'avenir qui est en lui donne à l'individu bien venu un si extraordinaire droit à l'égoïsme.) S'il représente, dans l'évolution, la ligne *descendante*, la décomposition, le malaise chronique, il faut lui attribuer peu de valeur : et la plus simple équité exige qu'il enlève aux hommes bien venus aussi peu de place, de force et de soleil que possible. Dans ce cas, la société a pour devoir d'assigner à l'*égoïsme* ses *limites* les plus étroites — (l'égoïsme peut parfois se manifester d'une façon absurde, maladive, séditieuse) — : qu'il s'agisse d'individus ou de couches populaires tout entières qui s'étiolent et dépérissent. Une doctrine et une religion de l' « amour », entrave de l'affirmation de soi, une religion de la patience, de la résignation, de l'aide mutuelle, en action et en paroles, peuvent être d'une

(1) *Humain, trop humain* Un vol. in-18. *Mercure de France*, p. 263.

valeur supérieure dans de pareilles couches, même aux yeux des dominants; car elles répriment les sentiments de la rivalité, du ressentiment, de l'envie qui sont propres aux êtres mal partagés, elles divinisent pour eux, sous le nom d'idéal, d'humilité et d'obéissance, l'état d'esclavage, d'infériorité, de pauvreté, de maladie, d'oppression. Cela explique pourquoi les classes (ou les races) dominantes, ainsi que les individus, ont maintenu sans cesse le culte de l'altruisme, l'évangile des humbles, le « Dieu sur la croix ».

La prépondérance des évaluations altruistes est la conséquence d'un instinct en faveur de ce qui est malvenu. L'évaluation la plus profonde juge ici : « Je ne vaux pas grand'chose; » c'est là un jugement purement physiologique, c'est, plus exactement, le sentiment d'impuissance, le défaut d'un grand sentiment affirmatif de puissance (dans les muscles, les nerfs, les centres du mouvement). L'évaluation se traduit, selon la culture spécifique de ces couches, en jugement moral ou religieux (la prépondérance des jugements religieux ou moraux est toujours un signe de culture inférieure); elle cherche à trouver des fondements, dans les sphères par où l'idée de « valeur » est arrivée à sa connaissance. L'interprétation par laquelle le pécheur chrétien croit se comprendre lui-même est une tentative pour trouver *justifié* le manque de puissance et de confiance en soi : il aime mieux se sentir coupable que de se trouver vainement mauvais. C'est déjà un symptôme de décomposition que d'avoir besoin d'interprétation de ce genre. Dans d'autres cas, le déshérité ne cherche pas la raison de son infortune dans sa « faute », comme fait le chrétien, mais dans la société : tel le socialiste, l'anarchiste, le nihiliste, en considérant leur existence comme quelque chose dont quelqu'un doit

être la *cause*, ceux-ci se rapprochent du chrétien qui croit aussi pouvoir mieux supporter son malaise et sa mauvaise conformation lorsqu'il a trouvé quelqu'un qu'il peut en rendre responsable. L'instinct de la *vengeance* et du *ressentiment* apparaît ici, dans les deux cas, comme un moyen de supporter l'existence, comme une sorte d'instinct de conservation : de même que la préférence accordée à la théorie et à la pratique *altruistes*. La *haine de l'égoïsme*, que ce soit de celui qui vous est propre (chez le chrétien) ou de celui des autres (chez le socialiste) apparaît ainsi comme une évaluation où prédomine la vengeance; et, d'autre part, comme une ruse de l'esprit de conservation chez ceux qui souffrent par l'augmentation de leurs sentiments de mutualité et de réciprocité... En fin de compte, comme je l'ai déjà indiqué, cette décharge du ressentiment qui consiste à juger, à rejeter et à punir l'égoïsme (celui qui vous est propre ou étranger) est encore l'instinct de conservation chez les déshérités. En somme, le culte de l'altruisme est une forme spécifique de l'égoïsme qui se présente régulièrement dans des conditions physiologiques particulières.

— Lorsque le socialiste *exige*, avec une belle indignation, la « justice », le « droit », les « droits égaux », il se trouve seulement sous l'empire de sa culture insuffisante qui ne sait pas comprendre le pourquoi de sa souffrance : d'autre part, c'est un plaisir pour lui; s'il se trouvait en de meilleures conditions, il se garderait bien de crier ainsi : il trouverait alors son plaisir ailleurs. Il en est de même du chrétien : celui-ci condamne, calomnie et maudit le « monde », il ne s'excepte pas lui-même. Mais ce n'est pas là une raison pour prendre au sérieux ses criailleries. Dans les deux cas, nous sommes encore parmi des malades à qui cela fait *du bien*, de crier, à qui la calomnie procure un soulagement.

Ce n'est pas la nature qui est immorale lorsqu'elle est sans pitié pour les dégénérés : la croissance du mal psychique et moral dans l'espèce humaine est, au contraire, *la conséquence d'une morale maladive* et *antinaturelle*. La sensibilité du plus grand nombre des hommes est maladive et antinaturelle.

A quoi cela tient-il si l'humanité est corrompue sous le rapport moral et physiologique? Le corps périt lorsqu'un organe est *altéré*. On ne peut pas ramener le droit de l'altruisme à la physiologie, tout aussi peu que le droit à être secouru, l'égalité du sort : tout cela sont les primes pour les dégénérés et les mal venus.

Il n'y a pas de *solidarité* dans une société où il y a des éléments stériles, improductifs et destructeurs, lesquels auront d'ailleurs des descendants encore plus dégénérés qu'eux-mêmes. (1)

102

Le christianisme est encore possible à chaque instant... Il n'est lié à aucun des dogmes impudents qui se sont décorés de son nom : il n'a besoin ni de la doctrine d'un *Dieu personnel*, ni de celle du *péché*, ni de celle de l'*immortalité*, ni de celle de la *rédemption*, ni de celle de la *foi*; il peut absolument se passer d'une métaphysique, plus encore de l'ascétisme et d'une « science naturelle » chrétienne...

Celui qui dirait aujourd'hui : « Je ne veux pas être soldat », « je ne m'occupe pas des tribunaux », « je ne réclame pas l'aide

(1) *La Volonté de puissance*. T. I. *Mercure de France*, p. 299-303.

de la police », « je ne veux rien faire qui trouble ma paix intérieure : et, si je dois en souffrir, rien ne me conservera mieux la paix que la souffrance... » celui là serait chrétien.

Toute la doctrine chrétienne de ce que l'on *doit* croire, la « vérité » chrétienne tout entière, n'est que mensonge. C'est exactement la contre-partie de ce que voulait, à ses débuts, le mouvement chrétien. Ce qui est chrétien, dans le sens de l'Eglise, c'est ce qui précisément est antichrétien de prime-abord : des objets et des personnes au lieu de symboles; de l'histoire au lieu de faits éternels; des formules, des rites, des dogmes au lieu d'une pratique de la vie. L'indifférence absolue à l'égard des dogmes, du culte, des prêtres, de l'Eglise, de la théologie, voilà ce qui est chrétien.

La pratique de christianisme n'est pas une chose chimérique, tout aussi peu que la pratique de bouddhisme : c'est un moyen pour être heureux...

103

Jésus oppose une vie véritable, une vie selon la vérité, à la vie ordinaire : rien n'est plus loin de lui que la lourde sottise d'un « saint Pierre éternel », d'une éternelle durée personnelle. Ce qu'il combat, c'est l'embarras que l'on fait avec la « personne » : comment se pourrait-il qu'il voulût précisément rendre celle-ci éternelle?

Il combat de même la hiérarchie dans la communauté : il ne promet pas une rétribution proportionnée au travail; comment se pourrait-il qu'il eût pu parler de punition et de récompense dans l'au-delà !

104

Le fondateur du christianisme a dû payer très cher son insistance à s'adresser aux couches les plus basses de la société et de l'intelligence juives. Elles l'ont reçu selon l'esprit qu'elles étaient aptes à comprendre... C'est une véritable honte d'avoir fabriqué une histoire du salut, un Dieu personnel, un sauveur personnel, une immortalité personnelle et d'avoir gardé toute la mesquinerie de la « personne » et de « l'histoire » dans une doctrine qui nie la réalité de tout ce qui est personnel et historique....

La légende du salut, en lieu et place du symbolique « maintenant et pour toute éternité », du symbolique « ici et partout »; le miracle en lieu et place du symbole psychologique.

105

Le christianisme primitif c'est la *suppression de l'Etat* : il interdit le serment, le service militaire, les cours de justice, la défense personnelle et la défense d'une communauté, il supprime la différence entre les concitoyens et les étrangers, de même l'institution des castes.

L'*exemple du Christ* : il ne résiste pas à ceux qui font le mal, il ne se défend pas; il fait plus : il « présente la joue gauche ». (A la question : « Es-tu le Christ? » il répond : « Et dès lors vous verrez le fils de l'homme assis à droite de la Force et venir dans les nuages du ciel »). Il interdit à ses disciples de le défendre; il fait observer qu'il pourrait avoir du secours, mais qu'il n'en n'en *veut* point.

Le christianisme est aussi l'*abolition de la Société* : il avantage

tout ce que la Société méprise, il grandit parmi les décriés et les condamnés, les lépreux de toute espèce, les péagers, les prostituées, il méprise les riches, les savants, les nobles, les vertueux, les gens « corrects ».

Pour le problème psychique du christianisme. — Les forces agissantes sont toujours : le ressentiment, l'émeute populaire, l'insurrection des déshérités. (Avec le bouddhisme il en est autrement : celui-ci n'est pas né d'un *mouvement de ressentiment.* Il combat ce mouvement parce que le ressentiment pousserait à l'action.)

Ce parti de la paix comprend que le *renoncement aux hostilités, en pensée et en action*, est une marque distinctive et une condition de conservation. C'est là que se trouve la difficulté psychologique qui a empêché le christianisme d'être compris : l'instinct *créé* par lui contraint à lutter par principe contre lui-même.

Ce n'est qu'en tant que parti de la *paix* et de l'*innocence* que ce mouvement d'insurrection possède quelque chance de succès; il faut qu'il soit victorieux par son extrême douceur, sa bénignité et son caractère débonnaire, son instinct s'en rend bien compte. Le *tour de force* c'est de nier, de condamner l'instinct dont on est l'expression, d'étaler sans cesse, aux yeux de tous, par l'action et la parole, l'opposé de cet instinct. (1)

Cette religion *nihiliste* rassemble dans l'Antiquité, pour son propre usage, tous les *éléments de décadence* et tout ce qui leur ressemble, c'est-à-dire :

(1) *Op. cit.* p. 155-159.

a) Le parti des *faibles* et des *malvenus* (le rebut du monde antique : ce que celui-ci a repoussé avec le plus de violence...);

b) Le parti de ceux qui sont *infestés de morale*, le parti des *antipaïens*;

c) Le parti de ceux qui sont *fatigués de politique* et indifférents (les Romains blessés...), des *dénationalisés* qui ont gardé un vide dans leur cœur;

d) Le parti de ceux qui sont rassasiés d'eux-mêmes, qui sont heureux de contribuer à une conspiration souterraine. (1)

(1) La Volonté de puissance. T. I. p. 161.

APPENDICE

Les textes de Nietzsche réunis à la suite de l'Introduction où sont analysés les éléments antichrétiens de sa doctrine ont été groupés de telle façon que, sous des titres différents, ils puissent être aisément mis en regard des développements principaux de cette introduction, tels qu'ils ressortent de la division des chapitres. Tous ces textes ont été empruntés à la traduction générale des œuvres de Nietzsche entreprise sous la direction de M. Henri Albert et publiée aux éditions du *Mercure de France.*

Parmi les ouvrages auxquels ces textes se réfèrent, *le Crépuscule des Idoles*, *la Généalogie de la Morale*, *la Volonté de Puissance*, *Aurore*, *le Gai savoir*, *Ecce homo* ont été traduits par M. Henri Albert lui-même. La traduction de *Humain trop humain* est due à M. A. M. Desrousseaux, celle de *Par delà le Bien et le Mal*, à MM. L. Weiscopf et G. Art.

On n'a pu reproduire ici qu'une faible partie des textes qui ont trait à l'Antichristianisme de Nietzsche. Si l'on pense avoir évoqué au moyen de ces extraits, les thèmes principaux de la pensée de Nietzsche, ce ne pouvait être le but de cet ouvrage d'épuiser une mine aussi féconde. Il appartient aux amis de cette pensée, à ceux qui ont su en deviner la force prodigieuse, de rechercher et d'exploiter à leur profit les richesses dont cette œuvre regorge.

Mais sans doute convient-il d'évoquer ici la mémoire de M. Henri Albert qui, par la traduction à laquelle il a attaché son nom, a mis à la portée immédiate des Français une doctrine qui leur semble plus particulièrement destinée. Car elle est un contrepoison contre un mal dont ils sont plus violemment, plus profondément atteints qu'aucun autre peuple : la croyance idéologique, ce dernier état de la diathèse chrétienne.

RÉFÉRENCES

CHAP. I

P. 23, l. 7. Fr. Nietzsche. *Par delà le Bien et le Mal*, un vol. in-18. Mercure de France. . . . . p. 18

P. 21, l. 13. Jules de Gaultier. *Les Raisons de l'Idéalisme*, un vol. in-18. Mercure de France. . p. 222

P. 25, l. 8. F. Nietzsche. *Ainsi parlait Zarathoustra*, un vol. in-18. Mercure de France . . . . p. 65

— l. 17. *Id.*

P. 27, l. 10. F. Nietzsche. *La Volonté de puissance*, T. II, un vol. in-18. Mercure de France . . p. 70

P. 39, l. 18. *Par delà le Bien et le Mal*, un vol. in-18. Mercure de France. . . . . p. 7

P. 42, l. 13. *Ainsi parlait Zarathoustra*. . . . . p. 234

P. 45, l. 19. Fr. Nietzsche. *Le Crépuscule des Idoles*, un vol. in-18. Mercure de France . . . . . p. 123

P. 46, l. 25. *Ainsi parlait Zarathoustra*. . . . . p. 15

CHAP. III.

P. 85, l. 3. Jules de Gaultier. Le Bovarysme, un vol. in-8°. Mercure de France . . . . . p. 113

CHAP. IV.

P. 102, l. 2. Un vol. in-16. Alcan.

CHAP. V.

P. 115, l. 23. *Ainsi parlait Zarathoustra* . . . . . p. 238
P. 133, l. 5. *Id.* . . . . . p. 166
— l. 11. *Id.* . . . . . p. 238
— l. 21. *Id.* . . . . . p. 332
P. 137, l. 5. Un vol. in-18. Mercure de France.
P. 140, l. 20. *Par delà le Bien et le Mal* . . . . . p. 105
P. 141, l. 23. Le Monde nouveau. *La Guerre et les Destinées de l'Art*, août 1920. *Art et Civilisation*, février 1921.
P. 177, l. 1. La Sensibilité métaphysique, un vol. in-16. Éditions du Siècle.
P. 180, l. 10. Georges Batault. Le Problème Juif. Un vol. in-16. Plon et Nourrit.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. XI

CHAPITRE PREMIER

PLATON ET LES IDÉES

L'inversion des valeurs dans le milieu philosophique. Qu'est-ce qui est chrétien? Qu'est-ce qui est chrétien pour Nietzsche? Tout ce qui limite la force par un principe extérieur à la force. — I. Platon et la limitation de la force par l'idéologie. — II. La morale comme symptôme de dégénérescence. Alternative d'une double hypothèse. — III. Le Bouddhisme et Jésus dans leur rapport avec le Christianisme 17

CHAPITRE II

LES JUIFS ET LA PREMIÈRE INVERSION

I. Une insurrection du pouvoir d'imaginer contre la causalité. — II. Les Prophètes et la limitation de la force par la théologie. — III. Invention du monde moral et opposition de la morale à la physique 59

CHAPITRE III

SAINT PAUL ET LE CHRISTIANISME

I. Extension à l'humanité de l'inversion juive des valeurs. — II. L'âme, invention spécifique du christianisme comme d'un domaine où la causalité n'intervient pas. 73

CHAPITRE IV

ÉVOLUTION HISTORIQUE DE L'IDÉE CHRÉTIENNE

I. Substitution au mètre de l'instinct de grandeur du mètre de la civilisation. — II. L'Église en tant que phénomène antichrétien. Le catholicisme, la Renaissance, l'Humanisme. — III. Les étapes de la régression chrétienne. — IV. Luther et le protestantisme. — V. Identification dans la conception nietzschéenne du christianisme et de l'idéologie révolutionnaire. — VI. L'antichristianisme de Nietzsche est fonction de son amour de la civilisation. 87

CHAPITRE V

LA RÉACTION ANTICHRÉTIENNE

I. La décadence est-elle une fatalité? Loi du retour ou aléa. — II. Valeur pragmatique des idées de Nietzsche. — III. Leur part négative. Critique intellectuelle des idées : unité, finalité, égalité, justice. — Dénonciation de la sensibilité qui les anime : envie, haine, fanatisme. — IV. Leur part positive : opposition à la conception idéologique d'un critère biologique : ce qui vaut pour la vie. Apologie de la différence, de la hiérarchie, des élites, de la force. 113

CHAPITRE VI

DISSOCIATIONS

En vue d'une nouvelle synthèse suscitée par un même objet de désir, *le fait de civilisation*, dissociations d'intérêts, de sentiments et d'idées relatives à trois catégories : I. Les Juifs. — II. Les conservateurs. — III. Les intellectuels. 148

TEXTES DE NIETZSCHE

Éléments idéologiques du Christianisme. Socrate et Platon. 205
Les Juifs et la première inversion des valeurs. 215
L'inversion chrétienne des valeurs ou l'inversion juive des valeurs universalisées dans le Christianisme . . 227
Jésus et le Bouddhisme contre le Christianisme. . . . 255
L'Église et le Christianisme. 265
Le Christianisme hors de l'Église. Ses formes révolutionnaires 285
Appendice 301
Références 303
Table des matières. 305

ACHEVÉ D'IMPRIMER, POUR LE COMPTE
DES « ÉDITIONS DU SIÈCLE » ET PAR
LES SOINS DE L'IMPRIMERIE DU LIVRE,
55, QUAI DU HALAGE, A RUEIL,
LE XX MARS MCMXXVI

XIV

CIVILISATION ET CHRISTIANISME

SOUS LA DIRECTION DE M. LOUIS ROUGIER

A. Le conflit du Paganisme et du Christianisme

I — Celse ou le conflit de la Civilisation antique et du Christianisme primitif, par L. Rougier, *Professeur à la Faculté des Lettres de Besançon* (paru).

II — Porphyre ou le conflit du Néo-platonisme et du Christianisme, par J. Bidez, *Professeur à la Faculté des Lettres de Gand.*

III — L'Empereur Julien ou le conflit de l'Hellénisme et du Christianisme, par J. Bidez.

IV — Les Empereurs romains et le Christianisme, par L. Homo, *Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.*

V — Symmaque et le crépuscule du Paganisme en Occident, par L. Homo.

IV — Les dernières voix du Paganisme *(de Libanius à Xosime)*, par L. Homo.

B. Le conflit de la Renaissance et du Christianisme

VII — Averroïstes latins et Padouans, par J.-R. Charbonnel, *Professeur au Lycée de Lille.*

VIII — Giordano Bruno, par J.-R Charbonnel.

IX — Laurent Valla et l'Humanisme, par Ch. Appuhn, *Professeur au Lycée Saint Louis.*

C. Le conflit de la pensée moderne et du Christianisme

X — Spinoza, par Ch. Appuhn (sous presse).

XI — Bayle, par J. Delvolvé, *Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier.*

XII — Voltaire, par G. Ascoli, *Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.*

XIII — D'Holbach et ses amis, par R. Hubert, *Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.*

XIV — Nietzsche, par Jules de Gaultier (paru).

XV — Rémy de Gourmont.

cc

92
N558
Gaultier, J. de
Nietzsche
15 MAY 1928
Gaultier
19 MAY 1928
92
N558